

LA POTEMKINE

MOI

Traduit du russe par Michèle
Boudier-Kogan

HACHETTE
Littérature

ALEXANDRE POTEMKINE

MOI

Traduit du russe par Mireille
Broudeur-Kogan

HACHETTE
Littératures

Dieu s'est fait homme,
afin que l'homme se fît Dieu !
Basile le Grand, IV^e siècle.

Il n'y avait pas une minute à perdre. Tout s'éclairait enfin, tout s'ordonnait de façon logique, et ma conscience se trouvait soulagée d'un grand poids. La quête de mon Moi avait, semble-t-il, débouché sur la sérénité à laquelle j'aspirais si ardemment depuis l'enfance. Jamais je n'aurais cru que la vérité pût s'imposer avec une évidence si brutale. Or, comme c'est souvent le cas, tout s'était passé de façon simple et rapide. Un beau matin, allongé sur ma paillasse, j'avais eu à mon réveil la brusque révélation de ce que devait être mon existence future. Comme si une voix m'avait soufflé que *moi*, Vassili Karamanov, jeune homme de vingt-sept ans, en proie à d'éternels tourments, devais me réaliser au plus vite et accomplir par là même ma secrète destinée. Et ce, non pas dans quelque trou perdu comme Sivaïa Maska¹ ou Sourgout, ni dans

1. En français, « Masque gris ». (Toutes les notes sont de la traductrice).

quelque lointaine bourgade de Yakoutie sur l'axe routier Aldan-Berkakit, mais à Moscou, dans mon réduit de balayeur de la rue Starovagankov, une rue fréquentée par les plus hauts personnages du pays, en face de la bibliothèque d'État¹, ce lieu où les hommes venaient puiser un savoir si différent de celui dont, ce matin-là, mon esprit enfiévré avait eu la brusque révélation. Oh, si les habitués de cette honorable institution, étudiants, professeurs et autres représentants de l'intelligentsia, avaient pu deviner le désir ardent qui m'habitait ! S'ils avaient pu percer à jour le projet audacieux que j'avais mûri, que je comptais mettre à exécution toutes affaires cessantes et grâce auquel j'espérais enfin trouver la paix de l'esprit, ils se diraient que j'étais le jouet de forces occultes. Ils démontreraient, preuves à l'appui, qu'un être humain ne se risquerait jamais à franchir un tel pas sans y être contraint et forcé ; que j'étais envoûté, détraqué, fou à lier ; que l'acte que je m'apprêtais à commettre était sans doute commandité et grassement payé ; que je voulais me prouver à moi-même et au monde que j'étais un être d'exception ; qu'en lieu et place d'une vérité scientifiquement établie, j'entendais soumettre au jugement de la société la force d'esprit et de caractère de Vassili Karamanov. Mais que m'importait ! Sottises que tout cela. Rien ni personne ne m'empêcherait de mettre en œuvre mon projet. Oui, ma décision avait été on ne peut plus brutale. La veille, une semaine auparavant, jamais je n'eusse imaginé pareil dénouement. Mais que valait

1. Il s'agit de l'ex-bibliothèque Lénine située dans l'ancien palais Pachkov, en face du Kremlin. L'auteur la mentionne parfois sous le nom de Maison du savoir.

auparavant chacun de mes jours, mon existence entière ? N'était-ce pas la vie qui m'avait révélé à moi-même et ce, avec une rare cruauté ? N'était-ce pas elle qui m'avait appris à rechercher ce que la société réprouvait ? À agir dans mon seul intérêt ? Un jour, aux portes d'une église, alors que j'étais encore tout jeune enfant, on m'avait traité avec hargne de « sale garnement ». Après cela, je n'avais eu de cesse de repasser en mémoire tous les événements de ma vie qui apportaient la preuve de mon ignominie. Quand j'avais cinq ans, mon père avait violé une touriste finlandaise et gravement blessé le mari de cette dernière. La peine capitale, tel avait été le verdict de la Thémis soviétique, histoire de montrer son intransigeance et sa rigueur à son septentrional voisin en même temps qu'à ses propres justiciables. Mon père avait été passé par les armes. Tout le canton s'était mis alors à me taxer d'« engeance de monstre ». Un an plus tard – j'avais six ans –, ce fut au tour de ma mère de disparaître. Incapable de supporter le déshonneur, elle avait sombré dans la drogue. À l'âge de vingt-huit ans, elle était morte d'une overdose de *kuknar*, une décoction d'opium. Dans le coin où nous habitions, chaque pouce de terrain était mis à profit pour y cultiver le pavot. À la suite de quoi, tous ceux qui avaient eu vent du drame, autant dire quasiment la ville entière, s'étaient mis à me traiter de « sale garnement » et d'« engeance de monstre ». À l'âge de sept ans, profitant de ce que, le samedi, les juifs orthodoxes avaient l'interdiction formelle de se livrer à une quelconque activité, je faisais le tour des maisons du quartier pour y allumer poêles et réchauds, brancher l'électricité, couper le bois, préparer le thé. En échange, les habi-

tants me donnaient des petits pains d'épice et parfois aussi de l'argent. On me fit payer très cher ces fréquentations. « Certes, disaient les braves gens, cet avorton vient d'une famille de criminels, mais que va-t-il fabriquer dans les maisons juives ? Il ne mérite que notre mépris. » Déjà, je me réjouissais de l'interdiction faite aux gamins de mon âge de me fréquenter. Il leur était défendu de jouer avec moi, défendu de m'inviter chez eux, de partager avec moi leur nourriture. Déjà, j'étais fier d'être cuisiné par mon directeur d'école brûlant d'envie de savoir ce que j'allais trafiquer chez les israélites le samedi. Au fond de moi, je me moquais des consignes des enseignants me sommant de ne plus franchir le seuil des maisons impies. Pour autant, mes expéditions sabbatiques ne suscitaient nulle curiosité de leur part, nulle envie d'en comprendre ni d'en découvrir les motifs ; elles ne faisaient qu'attiser leur répugnance et leur dédain. Où que j'aille, partout et toujours, la semaine comme le dimanche, j'étais en butte à l'aversion générale. Je la lisais dans les regards haineux et méprisants, les malédictions promptes à fuser, les multiples interdits. Défense d'obtenir de bonnes notes à l'école, défense d'avoir du rab à la cantine, de recevoir un cadeau pour le nouvel an, de chasser les cailles au lance-pierres. Combien de fois, à l'occasion des fêtes de Pâques, ne m'avait-on chassé de l'église avec pour viatique des amabilités du genre : « Sale vermine ! Qu'est-ce que tu fiches dans ce sanctuaire ? Allez, ouste, décampe ! » Les hommes n'étaient pas les seuls à me poursuivre de leur haine féroce. Les chiens errants comme les chiens à pedigree se lançaient à mes trousses avec des aboiements sinistres, dénudant leurs crocs à deux doigts de mon corps pâle et chétif.

Les guêpes fondaient sur moi comme des nuées de sauterelles sur un champ de blé ; les scorpions venaient se nicher au creux de mes savates éculées ; les oies, le cou tendu, l'air menaçant, venaient dans un grand battement d'ailes me pincer douloureusement les mollets ; les corbeaux perfides arrachaient mes cheveux roux avec de joyeux coassements. Aujourd'hui encore, lorsque je passe en revue les scènes de ma vie passée, je suis, comme je l'étais enfant, pénétré de respect envers ma propre personne. À sept ans, déclarer la guerre à la terre entière, comment était-ce possible ? Comment une idée pareille avait-elle pu germer dans un cerveau d'enfant ? À l'époque, il est vrai, le monde se limitait pour moi aux frontières de notre petite bourgade, perdue au milieu de l'empire communiste. Il n'empêche que le bouillonnement des passions y était aussi intense que dans les grandes métropoles. Au fur et à mesure que j'avais en âge, je progressais en audace. À neuf ans, histoire de déclencher une nouvelle vague de mépris – chose que je commençais à rechercher de façon systématique –, je dénichai un job d'été dans une entreprise d'équarrissage. Ce travail était généralement réservé à des saisonniers. C'est par eux que je fus embauché. Au début, ils ne voulaient même pas me confier une carabine de petit calibre. Mais un jour qu'à l'heure du déjeuner ils étaient occupés à lever leur verre de vodka pour trinquer, je m'emparai de l'un des fusils dans le râtelier et m'en fus descendre un clébard particulièrement agressif. Le molosse avait poussé un hurlement, puis était tombé raide mort sur la chaussée. « Bravo ! » s'étaient écriés mes collègues. Enhardi par ce premier succès, j'arpentais désormais les rues de la ville avec plus

d'assurance. Alors que le règlement stipulait de n'abattre que les chiens errants ou abandonnés, je les liquidais tous sans exception et, en priorité, ceux de mes persécuteurs. Sur qui un orphelin aurait-il pu compter, sinon sur lui-même ? Je n'étais pas seulement assoiffé de vengeance, je cherchais de façon délibérée à exciter la haine de tout le canton. Il m'arrivait souvent de rêver que j'étais moi aussi un chien errant et solitaire sur lequel les passants s'acharnaient à jeter des pierres et cracher les insultes les plus mortifiantes. Voilà où gisaient les racines du mal. Voilà l'origine du long et pénible chemin qui m'avait conduit jusqu'à la décision prise tout à l'heure. Du plus loin qu'il m'en souvienne, j'avais toujours recherché l'affrontement avec la société. Ce besoin, il faut croire, était ancré en moi pour le restant de ma vie. Parvenu à l'âge de dix ans, je me rendis coupable d'un autre tour à ma façon qui, cette fois, m'attira la haine jusques et y compris des gamins de mon âge. Le match de foot qui, en début de saison, opposait notre équipe locale à celle du « Kolos » d'Oboïan, mobilisait les foules. Cette fois encore, les tribunes étaient combles. Notre stade en comportait deux, l'une située à l'est, l'autre à l'ouest. Côté sud, à l'arrière des buts, le terrain était bordé d'un mur de briques haut de trois mètres. Côté nord, les buts étaient protégés par un grillage métallique de cinq mètres. Je savais que je n'avais aucune chance d'assister au match. Comment un orphelin de mon espèce aurait-il pu trouver de quoi se payer un billet ? Le jour du match, muni d'une alêne bien affûtée, j'allai me planquer derrière la grille d'un entrepôt de légumes situé à huit mètres du mur méridional, puis attendis patiemment que la rencontre commence. En début de

saison, les footballeurs avaient en général plus souvent tendance à mettre la balle à l'extérieur qu'à l'intérieur des buts. C'est bien ce sur quoi je comptais, moi, Vassili Karamanov, un même de dix ans. Quelques minutes à peine après le début du match, la balle passa par-dessus le mur de clôture et vint littéralement choir à mes pieds. Aussitôt, je l'entaillai de trois ou quatre coups d'alêne, la relançai quelques mètres plus loin et regagnai dare-dare ma cachette. Le tout avait pris moins d'une minute. Une minute encore s'écoula avant que l'arbitre de touche n'apparût sur le mur de clôture. Apercevant le ballon, il envoya un jeune footballeur novice le récupérer et avertit l'arbitre principal que la balle était tombée sur un objet contondant et était crevée. Le match reprit. Dix minutes plus tard, le même scénario se répéta. C'est avec une joie mauvaise que j'assénai derechef des coups d'alêne au ballon, puis regagnai ma cachette en vitesse. De nouveau, le juge de touche apparut, de nouveau, des clameurs s'élevèrent pour réclamer un nouveau ballon. Au cours de la première mi-temps, ce petit jeu se reproduisit à quatre reprises. Avant le début de la seconde mi-temps, un type, un sportif, apparut en haut du mur d'enceinte. « Il vient suivre la trajectoire de la balle ou quoi ? m'interrogeai-je. Je dois trouver une autre combine. » À la cinquième balle passée par-dessus la clôture, le gars chargé de faire le guet décida de venir voir ce qui se passait de ce côté-ci du mur. Tandis qu'il descendait le long de la paroi et me tournait le dos, j'en profitai pour m'emparer du ballon, grimper au sommet d'un peuplier tout proche et me cacher dans son feuillage printanier. Après de longues recherches, le type m'aperçut et me demanda : « Hé, l'mioche, t'aurais pas

vu où le ballon a atterri ? » Dissimulant la balle au creux des branches du peuplier, je sautai de mon perchoir et, affichant une mine contrite, écartai les bras dans un geste d'impuissance, l'air de dire « J'ai pas fait attention, j'ai sans doute dû changer de position à ce moment-là ». Mais *in petto*, je pensais « Vous m'interdisez l'accès du stade, vous me haïssez, vous avez fait de moi votre souffre-douleur, à votre tour maintenant d'en baver ». « Dis voir, fit le sportif, je vais retourner là-haut faire le guet. Toi, pendant ce temps, monte la garde. C'est le dernier ballon qui nous reste. – Et moi, comment je ferai pour regarder le match, alors ? m'enquis-je, faussement naïf. – Tu veux une raclée, ou quoi ? Bouge pas d'ici, sans quoi je vais te chauffer les oreilles ! me lança-t-il sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Je t'ai reconnu, collabo de youpins ! Dépeceur ! » Je me dis « Ah, c'est comme ça, tu m'as reconnu ! Eh bien, tous tant que vous êtes, vous allez avoir de mes nouvelles ». Ce qui ne m'empêcha pas de lui répondre sur un ton poli « Entendu, m'sieur, je monterai la garde. Mais, je vous en supplie, ne me frappez pas ! » et de penser « Essaie un peu de lever la main sur moi, et je t'envoie valdinguer contre le mur. En voilà un fier-à-bras ! Frapper un gosse, un poids plume de vingt-cinq kilos, pas un gramme de plus ! Tu parles d'un bravache ! » Le sportif réescalada le mur d'enceinte, hurla que la balle demeurerait introuvable et que la surveillance allait être renforcée. Douze minutes plus tard, le ballon atterrit de nouveau de mon côté. Je m'empressai de le ramasser. Je n'avais plus l'alêne sur moi, elle était restée dans l'arbre. Le ballon était loin d'être neuf, son cuir était tout élimé, zébré d'éraflures. Je criai au sportif : « Vous dites que c'est le dernier ?

– Allez, renvoie le ballon, vite ! Notre équipe est en train de perdre. Il ne reste plus que vingt minutes de jeu. Dépêche-toi ! » Tout en lui jetant un regard de défi, je m'écriai : « Combien y a-t-il de spectateurs dans le stade ? – Hé ! P'tit gars, renvoie la balle ! Il y a trois mille supporters qui attendent. Lance-la, ou bien c'est moi qui vais descendre la chercher... – Trois mille, vous dites ? – Oui, trois mille, peut-être plus. Allez, envoie ! – Trois mille ! Et pas une petite place pour Vassili Karamanov ? Eh bien, non, vous n'aurez pas la balle ! Allez vous faire... ! » criai-je tout en prenant mes jambes à mon cou. J'avais atteint mon but : faire capoter le match. Pendant plus d'une semaine, ce fut la curée. L'entraîneur de foot local, un gars surnommé Toula, avait même promis dix roubles à celui qui me casserait la figure. La nuit, je dormais dans un parc, dissimulé au fond du canot d'un manège d'enfants ; le jour, je me planquais dans un noisetier à la lisière de la ville. Le dixième jour, je fus repéré par Podobed, le capitaine de la milice employé au service des jeunes délinquants. Il me ramena sur sa moto jusqu'à son bureau, un local délabré, et me tira les oreilles avec une brutalité inouïe. J'ai conservé le souvenir cuisant de cette pratique policière. Lorsque mes oreilles se mirent à ressembler à d'énormes raviolis, il changea de tactique. Il exigea que j'obtienne de ma tante, chez qui j'habitais depuis la mort de mes parents, une lettre demandant officiellement mon placement en orphelinat au motif qu'elle n'avait ni les moyens de subvenir à mes besoins, ni la force de prendre en charge mon éducation. « Et où il se trouve, cet orphelinat ? » m'enquis-je à travers mes larmes, tout en ayant déjà une autre idée derrière la tête. Une envie furieuse me

prit soudain de réduire au strict minimum la sphère de mes relations avec le monde des hommes. C'est ici, dans le bureau pour jeunes délinquants de la milice que, pour la première fois, sans que j'en fusse vraiment conscient, se manifestèrent les premiers signes de mon désir forcené de solitude. Le monde qui m'entourait était si étranger, si hostile ! « Ma tante ne demandera jamais une chose pareille », déclarai-je à Podobed, non sans un pincement de regret au cœur. « Comment ça ? Pourquoi ? » fit, inquiet, le petit homme grassouillet, ponctuant son interrogation d'un rot sonore qui empesait le lard, l'ail et le tord-boyaux. « Qui va collecter pour elle les bouteilles vides ? Qui ira les déconsigner pour qu'elle puisse se payer son eau-de-vie au gingembre ? Elle est incapable de vivre un seul jour sans sa dose d'alcool. Jusqu'à présent, c'est moi qui la ravitaille avec l'argent juif des jours de sabbat. Sans quoi, y a belle lurette qu'elle aurait rejoint l'autre monde. Et, le reste de la semaine, je cours les rues à la recherche de bouteilles vides. » Le capitaine, un homme au visage inexpressif, se gratta la tête, sembla réfléchir quelques instants puis, après avoir passé plusieurs coups de fil, me fit une nouvelle proposition. « Dans ce cas, vaurien de mes deux, rédige toi-même une lettre au nom du chef de la milice comme quoi ta tante... Comment s'appelle-t-elle déjà ? Ah oui, Pelaguëïa Sviijskaïa – tu peux n'écrire ensuite que les initiales, P. S. –, que ta tante, donc, n'est plus en mesure de faire face à ses obligations de tutrice. Qu'elle se soûle la gueule chaque jour que Dieu fait, que c'est une alcoolo finie, et qu'à cause de ça, toi, tu vas pieds nus, tu n'as rien à te mettre sur le dos et tu te promènes l'estomac vide. Pigé ? On te dégotera un orphelinat correct et elle,

on l'enverra faire une cure de désintoxication et de rééducation par le travail dans l'établissement le plus proche. Peut-être qu'elle réussira à décrocher. Elle a quel âge, ta tante ? – C'est une vieille, fis-je. Elle a quelques années de plus que ma défunte mère. Trente ans passés. Mais je ne la laisserai jamais partir en établissement. Ça me plairait bien, moi, d'aller en maison d'enfants. Mais livrer ma tante à la police, ça, non, pas question. Dans la vie, on ne peut pas faire n'importe quoi. Surtout moi. – Comment ça "surtout toi" ? s'enquit Podobed le nabot, l'air soudain intrigué. – Parce que je suis seul dans la vie. Il est dangereux de laisser les gens comme moi donner libre cours à leur imagination. » Manifestement, le capitaine de la milice n'avait rien compris. Il gratta de nouveau sa nuque déplumée, passa encore une série de coups de fil et finit par m'annoncer : « On va t'envoyer dans une colonie de redressement. À Nedrigaïlov. C'est un peu au sud de Soumy¹. D'habitude, on expédie là-bas les gamins qui ont dépassé treize ans. Toi, t'en as pas encore onze. C'est pas grave. On inscrira dans ton dossier que t'es né deux ans plus tôt. Et on y adjoindra un autre certificat de naissance. Quant à ta tante, Pelaguëïa Sviijskaïa, on va l'expédier de ce pas et sous bonne escorte au centre de cure et de rééducation de Jizdra. Votre appartement sera réquisitionné pour y loger notre nouvel îlotier. De cette façon, chacun y trouvera son compte et, comme le parti nous l'enseigne, connaîtra une vie meilleure. Mais surtout, on aura débarrassé la ville d'ordures comme vous. » C'est ainsi que, le 14 avril, je quittai pour toujours mon Poutivl² natal, non sans

1. Ville d'Ukraine.

2. Petite ville de la région de Soumy, à l'est de Kiev.

avoir fait, par procuration, mes adieux à ma tante, une brave femme, quoique éternellement prise de boisson. Le capitaine Podobed ne me laissa même pas aller récupérer mes affaires. Ce n'était pas pour les quelques frusques que je possédais, le diable les emporte. Mais, à cause de lui, je fus à tout jamais privé des photos de mes parents. Je devins pour ainsi dire quelqu'un de nulle part, un individu sans feu ni lieu. C'est ce petit vagabond, arraché à ses racines familiales, aux manières de casse-cou solitaire héritées de sa rude enfance, qu'un sergent de la milice escorta en stop jusqu'au centre de redressement de Nedrigaïlov, un bourg aux allures de cité. Une colonie de redressement, cela n'avait rien à voir avec un orphelinat. Entre ces deux institutions, il y avait un monde. La population des orphelinats était composée uniquement d'enfants issus de la société civile qui avaient perdu leurs parents pour des raisons diverses – guerres au Vietnam, au Moyen-Orient, alcoolisme, prostitution, prison à perpétuité, décès. Les pupilles étaient placés sous la tutelle de l'État lui-même, alors que dans notre colonie pénitentiaire, nous avions quasiment le statut de prisonniers. Nous étions nourris et vêtus sur les deniers du ministère des Affaires intérieures et chacun de nos gestes était surveillé du haut de miradors par des sous-offs à la mine patibulaire, non armés, il est vrai. Notre colonie comptait près de trois cents petits pensionnaires. Parmi eux, il y avait moi, Vassili Karamanov. Malgré ma joie de voir le monde extérieur se rétrécir, devenir subitement moins opaque, moins hystérique, moins accablant, mon mal de vivre allait croissant. J'étais confronté quotidiennement à des réalités que mon esprit, de jour en jour plus mature, refusait farou-

chement d'admettre. Qu'est-ce qui poussait, par exemple, ces adultes qu'étaient mes gardiens à rouer de coups à l'aide de leurs jambes musclées un gringalet comme moi ? À me faire ingurgiter une assiette de soupe aux choux par le nez ? À glisser subrepticement des puces dans ma literie, devenue noire à force de lessives sans savon ? Ou bien à me priver continûment de sommeil en hurlant « Debout ! » ? À me contraindre à me masturber au mot de « PCUS¹ » ? À lécher la boue de leurs bottes ? Était-ce parce que cela les faisait rigoler de voir les puces se régaler de notre sang ? Ou bien qu'ils éprouvaient un réel plaisir à caresser nos côtes décharnées et fragiles ? Que la vue de nos langues sur leurs bottes de similicuir les plongeait dans un état orgastique ? Ou que le spectacle de petits crève-la-faim aspirant par le nez une soupe à la puanteur de charogne les faisait saliver ? Comment décrypter ce monde dans lequel j'avais été catapulté de façon si brutale ? Que devais-je penser des humains ? Qui étaient ces monstres ? Quelle image de moi-même pouvais-je projeter dans le futur ? Celle d'un homme, ou de quelqu'un d'autre, quelqu'un de *différent* ? Mais qui, au juste ? En réalité, je n'avais pas le choix. C'était homme – ou rat, ou souris, ou girafe, ou loup ! « Lequel choisir ? me demandais-je alors. Se pouvait-il que je ressemble un jour à ces brutes ? Leur prêter une oreille complice, essayer de les comprendre ou de les justifier, cela revenait à les absoudre de leurs actes, de leur conduite, de leur état d'esprit. Mais en leur pardonnant, ne devenais-je pas exactement comme eux ? Or c'était précisément ce que je ne voulais pas, ce que

1. Parti communiste d'Union soviétique.

je refusais avec énergie, ce que je redoutais le plus au monde. D'un autre côté, il ne servait à rien de m'indigner, de souffrir. Je devais faire en sorte de *me* trouver.» À mon arrivée à la colonie, au lieu de la cinquième que je suivais tant bien que mal à Poutivl, je me retrouvai en sixième, la classe des plus jeunes. L'univers soudain rétréci qui était devenu le mien ne m'apportait ni la joie, ni le réconfort moral attendus. Tout compte fait, il m'était infiniment plus facile de résister aux agressions dont j'étais l'objet dans l'univers sans limites de Poutivl. Même ce sinistre nain de Podobed eût pu rendre des points aux «éducateurs» de Nedrigailov. Lui, au moins, il m'avait parlé. Avec mépris et grossièreté, certes, mais du moins m'avait-il reconnu comme sujet de droit, quand bien même il eût aussitôt montré qu'il se fichait comme d'une guigne de mon statut de citoyen. Il voyait en moi un minus, une demi-portion que l'on pouvait tabasser à loisir mais, une fois la pluie de coups passée, il tendait obligatoirement une carotte. Au demeurant, eût-il atterri ici, à la colonie, il ne faisait pas l'ombre d'un doute qu'il eût rejoint la meute de nos tortionnaires. Notre colonie pénitentiaire faisait plus songer à un polygone de mortification de la chair et de l'esprit qu'à un centre de redressement. Pouvait-on, dans ces conditions, éprouver des plaisirs «humains» comme lire des livres, se délecter de musique, s'extasier devant une toile, créer, se familiariser avec les classiques, tomber amoureux ? Le sentiment amoureux pouvait-il naître chez un être persécuté comme je l'étais ? Non, je ne parle même pas de l'amour d'une femme. Ne fût-ce que le simple amour de la vie, de la nature, l'amour de soi, enfin ! Un vers de poésie, un air de musique pou-

vaient-ils éclore au sein d'une âme martyrisée ? Si j'en croyais ma propre expérience, la chose était tout à fait impossible. Au bout de six mois à un an, les pensionnaires qui s'étaient signalés par une conduite exemplaire étaient renvoyés dans leurs foyers. Mais que pouvais-je espérer, moi, Vassili Karamanov ? Je n'avais ni foyer, ni parents, sinon le souvenir cuisant qu'ils m'avaient laissé en héritage, ni tuteurs. Qui voudrait s'encombrer d'un jeune voyou comme moi, doté d'une généalogie pareille ? D'un petit délinquant de onze ans ? À l'époque, des hordes d'étrangers ne sillonnaient pas encore la Russie en quête d'enfants à adopter. L'ambassade russe de Washington n'avait pas encore institué sa traditionnelle fête du nouvel an à l'intention des petits Russes adoptés par d'honorables citoyens yankees. La société ignorait alors tout de notre valeur marchande. À vrai dire, quel était le prix d'un homme dans notre pays ? D'un enfant, d'un adulte, du peuple tout entier ? Quelques kopecks, des clopinettes, rien ! Je n'avais moi-même aucune idée du tarif auquel on pouvait se vendre ici, et moins encore à l'étranger. Comme la suite des événements allait le montrer, cela pouvait rapporter une somme tout à fait rondelette. Et les amateurs de ce genre d'emplette étaient légion. Si, au lieu de naître dans les années soixante-dix, j'étais né dans les années quatre-vingts ou quatre-vingt-dix, ma vie en eût été totalement changée. Et mes pensées eussent été toutes différentes. Rien à voir avec celles qui me trottaient à présent par la tête ! Soucieux comme toujours de ne rien laisser transparaître de mes sentiments et de mes réactions, j'avais repéré dans la colonie une institutrice souriante, à l'air avenant, qui m'avait paru gentille. Je me dis qu'elle eût

pu faire une mère idéale. Pour moi, comme pour n'importe lequel de mes compagnons. Elle avait de si beaux yeux... Jusqu'à ce soir de mai où je vis se radiner le commandant Pantioukhov, le responsable de la section disciplinaire. « Hé, le rouquin, fit-il sans desserrer les dents, je me suis laissé dire que tu fumais du shit. Je te colle quinze jours de mitard, pour la peine. Mais je peux aussi bien les remplacer par trente jours de travaux des champs. Et porter la sanction à cent jours, voire à toute la durée de la saison agricole, si tu fais ce boulot par-dessus la jambe. Sais-tu, drôle, que je puis louer tes services en échange d'un sac de patates par jour ? Qui t'a autorisé à fumer dans l'enceinte de la colonie ? » Je restai estomaqué devant tant de culot. Je me sentis obligé de répondre au garde-chiourme du tac au tac. « Je ne me suis jamais amusé à ce genre de chose. Je n'ai jamais fumé le moindre clope, ni encore moins touché au shit ou au hasch. Pour ça, il faut de l'argent, et je n'en ai pas. Mais comme je n'ai pas l'intention de perdre mon temps à discuter avec vous, j'opte pour le cachot, la cellule d'isolement. – Petit effronté ! Impudent ! rugit le commandant, au comble de la fureur. Tu veux moisir tout un mois au fond d'un cachot ! Tu veux patauger dans ta merde du petit matin jusqu'à l'extinction des feux ? Ne compte pas que je mette des tinettes dans ta cellule ! Petit saligaud ! Allez, ouste, file au poste de garde ! Un sous-off va t'escorter jusqu'à la ferme de madame Semikhatova. Huit heures du matin-dix heures du soir, voilà ton taf. À la moindre incartade, le tarif, c'est trente coups de verge et le mitard. Chez Semikhatova, tu seras gardé jour et nuit par six chiens-loups cauciens. À la moindre tentative de fuite, les cerbères te

tailleront en pièces. Inutile, donc, d'espérer de secours de qui que ce soit. Rappelle-toi : une seule doléance de tes employeurs, une seule allusion à ta mauvaise conduite, et tu te retrouveras *illico* à l'isolement. Pour tout l'été. Avec une tuberculose en prime. » Après cette tirade de Pantioukhov, pouvais-je décemment croire que l'homme était une créature de Dieu, qu'il incarnait le stade suprême de l'évolution, qu'il en était le « fleuron » ? Pouvais-je croire qu'il était un *homo sapiens*, un être doué de raison, que j'étais de la même race, qu'il était mon semblable ? Foutaises que tout cela ! Jamais je n'avais accordé le moindre crédit à ce postulat. Jamais je ne l'avais admis, ni par l'esprit, ni par le cœur. Sentant confusément que j'appartenais à une espèce biologique différente, désireux de chasser de mon esprit la pensée déplaisante de mes origines humaines, pour la première fois, je me tins ce serment solennel : « Non, je ne suis pas un homme, non, je n'ai rien de commun avec les êtres qui m'entourent. Oui, je dois me chercher moi-même dans le non-humain, dans une autre hypostase. Là où il n'y a pas, où il ne saurait y avoir de place pour les souffrances qui, depuis toujours, sont mon lot quotidien. » Bouleversé par cette soudaine révélation, je continuai à défier le commandant Pantioukhov. Le vent humide de mai ébouriffait mes boucles rousses. Le temps s'était radouci, mais recroquevillé frileusement dans ma défroque de détenu, je tremblais. J'avais la fièvre. Pour échapper à ce tête-à-tête humiliant, je détournai mon regard et le laissai errer au loin, du côté des faubourgs de la ville, sans curiosité particulière, je dirais même avec une sorte d'apathie. Sur les collines en pente douce qui bordaient la vallée dans laquelle se blottissait Nedrigaïlov, sur les

terres noires des champs fraîchement labourés, je distinguai des silhouettes humaines. Du coup, je les examinai avec intérêt. Il n'y avait pas d'enfants parmi elles. « Je deviens adulte puisqu'on m'envoie travailler là-bas ! » fut la première idée qui me traversa l'esprit. C'est ainsi que je fis connaissance avec les travaux forcés. J'y avais été condamné non point par une décision de justice, mais par l'arbitraire d'une crapule minable, éducateur dans une maison de correction. Un ordre aboyé par Pantioukhov me ramena à la réalité : « File au poste de garde, espèce de cabot roux ! » Sans un mot, ravalant ma salive au goût de fiel, je me dirigeai d'un pas traînant en direction de l'entrée du camp. Quand j'étais enfant, ma salive avait toujours cette saveur amère et me piquait, telle une plaie ouverte. Plus tard, ce goût de fiel disparut. Mais, pour l'heure, je n'avais qu'une hantise, celle d'être condamné toute ma vie au commerce des hommes. Oh, puissé-je fuir leur société au plus vite ! « C'est pas en lambinant comme ça que tu vas gagner ta croûte. Du nerf, bâton merdeux ! » vociféra le commandant. J'avais déjà appris à me cuirasser contre les avanies et continuai mon chemin de la même démarche traînante. Un sous-off m'attendait au poste de garde. Un homme comme les autres, sans signe particulier. Une tronche d'ivrogne et un air mauvais, des yeux décolorés, dénués d'expression, des poings lourds, gonflés de vodka, la casquette campée sur l'arrière du crâne, à deux doigts de dégringoler, des chaussures de sport en guise de bottes, des bagues de cuivre à tous les doigts, ou presque. « Tu dormiras dans le hangar, sur le foin », me lança-t-il d'un ton comminatoire. « Interdiction d'importuner les proprios. Aucune plainte ne doit leur

revenir aux oreilles. Tu peux bien crever de faim ou de soif, avoir la trouille, en avoir assez de trimer ou rêver de liberté, aucune de toutes ces jérémiades ne doit sortir de ta caboche rouquine. J'espère m'être bien fait comprendre », fit-il en ponctuant l'avertissement d'une taloche. « Pour toute réclamation, s'adresser à mézigue ! Si j'entends une seule plainte de tes employeurs, ou si la direction me fait une seule remontrance à ton propos, je te fais disparaître dans une fosse de chaux vive. Au printemps, ce genre de fosses, ça fleurit dans tous les coins par ici. Allez, ouste ! Magne-toi ! Niourka¹ m'attend et je dois encore te conduire à destination », fit-il en accompagnant ses paroles d'un énergique crachat. « Comme ils se ressemblent tous ! me dis-je. Seuls les visages, l'apparence physique, les grades changent. Les discours, eux, restent les mêmes, comme s'ils avaient tous appris par cœur le même texte. Oh, je refuse d'apprendre ce texte-là ! Fasse le ciel que je ne sois pas obligé de le savoir sur le bout des doigts ! » J'avais du mal à suivre les enjambées du sous-fifre, chaussé de godillots civils. « Il est si pressé de m'expédier qu'il en a oublié la bouillie d'avoine de mon dîner. Cela a beau être un brouet à base de flotte, c'est quand même de la nourriture chaude ! songeai-je avec un léger pincement au cœur. À moins que mon aimable hôtesse, madame Semikhatova, ne me serve quelque chose à manger, sait-on jamais. » Question femmes, je n'avais aucune expérience. Les seules que j'avais connues, c'étaient mon alcoololo de tante et quelques maîtresses d'école. À Poutivl, il y avait bien aussi des demoiselles, mais elles ne frayaient pas avec

1. Diminutif du prénom Anna.

les vagabonds de mon espèce. À dire vrai, je ne cherchais pas à entretenir le moindre commerce avec elles. Quelles relations un garçon de dix ans aurait-il pu avoir avec des femmes ? Des enseignantes, de surcroît... Très vite, il fallut me rendre à l'évidence. Je m'étais trompé aussi bien sur le chapitre du souper que sur celui de ma nouvelle patronne. Non, décidément, ce genre d'attentions n'était pas dans les mœurs de la maison. À peine fûmes-nous arrivés à hauteur d'un épais massif d'églantiers que de furieux aboiements se firent entendre. Tout près de nous, une voix de basse hurla « Si-lence ! ». Un instant plus tard, la voix réitéra son injonction. Les chiens cessèrent d'aboyer et émirent des glapissements étouffés. Il n'y avait que les chiens-loups caucasiens pour glapir de la sorte, avec une hargne à faire entrechoquer leurs crocs. Autant qu'il m'en souvienne, je n'avais pas très peur des chiens, à cette époque-là. J'avais maintes fois été traqué par eux à travers les rues de Poutivl, ma ville natale. Mais ma vindicte d'équarrisseur appartenait désormais au passé. À travers les buissons, je distinguai les corps puissants des bêtes. Les chiens se déchaînaient derrière la clôture métallique, mais leur fureur n'impressionnait guère que mon escorte. Le sous-off, en effet, n'arrêtait pas de geindre « Ohé, patron, demande à tes clebs de se calmer ». C'est alors que, de derrière la clôture, surgit un homme d'âge mûr, du moins est-ce ainsi qu'il m'apparut. « Alors, crapule, t'amènes le mioche ? Tu parles d'une mauviète ! Tu crois qu'il va pouvoir bosser douze heures d'affilée ? Ici, c'est pas une maison de convalescence pour les morveux dans son genre ! J'vais le prendre à l'essai un jour ou deux et s'il fait pas l'affaire, faudra lui trouver

un remplaçant. Demain, j'irai me plaindre à Pantioukhov. Pourquoi il me fourgue un crevard pareil ? T'appelles ça un travailleur, toi, ce poids plume ? Allez, prends ta gnôle, boutefeu de mes deux, et déguerpis hors de ma vue ! J'parie que Niourka t'attend. Et toi, le condamné, fit-il en s'adressant à moi, suis-moi. » Le type me conduisit jusqu'à un hangar et, après m'avoir désigné un tas de foin, s'appêta à repartir. « Et mon dîner, et l'eau, et les W-C ? protestai-je. – Ça va pas, le rouquin ! Tu te crois dans un sanatorium, une colonie de vacances, ou quoi ? Quand j'ai combattu pour le pouvoir soviétique, on bouffait de la viande de rat ! C'était la famine ! Y doit traîner un sac d'avoine quelque part dans un coin. Cherche-le. T'as de bonnes dents, tu n'auras qu'à mâcher les graines. Et comment oses-tu parler de toilettes, toi qui a été puni et condamné au trou ? Tu n'as qu'à aller faire tes besoins derrière le hangar. C'est pas les endroits qui manquent par ici. – Et les chiens ? protestai-je. – Les chiens, les chiens ! Tu t'y feras ! Demain, lever à sept heures. Premier boulot : aller donner à manger aux cochons. Ensuite, faudra sarcler le potager, puis travailler aux champs. T'as du pain sur la planche. Ça vaut mieux que d'aller glander hors des murs du pénitencier et perdre son temps à des cours débiles qui servent à rien. » Et, sur ces bonnes paroles, il disparut. « Parfait, aménageons l'endroit », me dis-je. Parvenu à ce point de mon récit, je crois utile de rappeler que j'avais tout juste onze ans, treize d'après mes papiers, mais dix-huit bien sonnés, question expérience de la vie. Les orphelins, c'est connu, mûrissent plus vite que les autres. C'est pourquoi, avant toute chose, je procédai de l'œil du professionnel à une inspection en règle des

lieux. Le hangar était dépourvu d'éclairage. J'y cherchai en vain une lampe à pétrole ou des bougies. On était à la mi-mai. L'obscurité tombait vers les neuf heures du soir. « Il va donc bientôt faire nuit noire », en conclus-je. Je me hâtai de chercher le sac d'avoine dont le type m'avait parlé. Je ne fus pas long à le trouver. Derrière une bêche encore toute crottée de terre humide, je découvris un sac ravaudé avec du fil de pêche. Dans un premier temps, je n'avais aucune envie de manger l'avoine humide et moisie, mêlée aux autres céréales que contenait le sac. Mais, bientôt, de façon quasi machinale, je me mis à trier les grains, lentement d'abord, comme à contrecœur. J'en essayai quelques-uns sous la dent. Puis, me prenant au jeu, je me mis à sélectionner soigneusement les graines, en emplis mes poches et, à la fin, actionnai mes maxillaires avec énergie. Je ne sais plus quelles furent mes impressions gustatives d'alors, mais je dois dire qu'à cette époque, je me nourrissais presque exclusivement d'aliments crus, encore verts, me moquant éperdument du goût qu'ils pouvaient avoir. Mon estomac digérait tout, depuis les châtaignes âcres glanées dans la forêt, les betteraves à sucre, les pommes sauvages sures, les tubercules de pommes de terre, les œufs de caille, jusqu'aux merles noirs grillés au feu de bois, que je chassais au lance-pierres à la fin de l'automne et pendant la saison d'hiver. La seule friandise que je m'autorisais, c'était les trognons de choux. À la tombée du jour, lorsque le soleil rouge dardait ses rayons aveuglants, je me faufilais dans les champs du kolkhoze, repérais les jeunes plants, ôtais avec soin les larges feuilles pour dégager le cœur et, salivant de gourmandise, je le croquais lentement tout en regardant l'énorme disque

écarlate disparaître derrière la ligne d'horizon. Je ne regagnais les rues désertes de Poutivl qu'à la nuit tombée, une fois rassasié. À force de vivre seul, j'avais appris à apprivoiser les ténèbres. Je m'y sentais plus en sécurité qu'ailleurs. Quand les derniers noctambules étaient rentrés chez eux, j'arpentais en solitaire la ville plongée dans l'obscurité, et me sentais le maître du monde. J'éprouvais une envie incoercible de me retrouver seul avec moi-même, de devenir le suzerain de cette ville déserte, douloureusement mienne !... La première nuit que je passai dans la grange fut une nuit sans rêves. Je fus simplement réveillé à plusieurs reprises par les brindilles de paille qui me chatouillaient les narines. Le lendemain matin, le type qui m'avait accueilli avec les chiens était d'une humeur plus massacrante encore que la veille. Il se contenta de vociférer « Debout, espèce de chien roux ! », tout en agitant mollement la main comme pour dire « Allez, dépêchez-vous ! », et il se dirigea vers la sortie de la grange. Je dus m'activer. C'est alors que se produisit une chose inouïe. Les chiens-loups qui, la veille encore, étaient prêts à défoncer le grillage et à nous déchiqueter à belles dents le sous-off et moi, s'approchèrent d'une façon que je qualifierais d'extrêmement amicale et, serrant de près mon corps malingre, se mirent à trotter à mes côtés. L'un des molosses me lécha même la main. C'était le premier baiser de ma vie. Je crus rêver. Mais l'animal me lécha une deuxième fois. J'étais fou de joie ! L'autre chien, pendant ce temps, fourrageait dans mon visage avec son museau. Tout en me prodiguant ainsi leurs caresses, les deux chiens-loups m'escortèrent jusqu'à la porcherie. Cet épisode touchant me parut révélateur d'une réalité que je ne saisisais encore

que confusément. J'aurais voulu faire partager autour de moi mon allégresse. Pensez donc, pour la première fois de ma vie quelqu'un, fût-ce des représentants de la race canine, m'avait témoigné de l'affection. Hélas, il n'y avait personne avec qui partager ma joie. Et, soudain, je réalisai qu'en fait, je n'étais plus à la recherche de ce confident idéal. Je n'en avais plus besoin. À la place, c'est avec plaisir que je me mis à l'écoute du dialogue qui s'était engagé entre Vassili Karamanov, le petit crève-la-faim, et l'autre part de mon Moi, riche de sa propre expérience, en quête de son statut de *non-humain*, même s'il avait toutes les apparences d'un être humain. Si, au départ, je ne voyais dans ce dialogue qu'un jeu, une excentricité, ces échanges avec l'autre partie de moi-même devinrent bientôt une nécessité. Un homme normal pouvait-il imaginer une chose pareille, n'avoir sa vie durant que soi-même pour unique interlocuteur ? N'importe qui m'eût traité de dingue, de parano, de taré. Or, j'étais parfaitement sain d'esprit. Avec qui aurais-je pu communiquer dans le local exigu de la porcherie ? Ou même à Poutivl ? Ou à la maison de correction, dans le climat de haine qui y régnait ? Pouvais-je désirer entrer en communication avec un monde pour lequel je n'éprouvais que répulsion, vouloir m'y intégrer ? Bien sûr que non. Au début, les locataires de la porcherie me réservèrent eux aussi un accueil hostile. À telle enseigne que je regrettais de n'avoir eu jusque-là dans mon assiette ou mon écuelle que trop peu de viande de porc. Il m'eût fallu pour cela d'autres cuisiniers et d'autres conditions de vie ! Mais à force de gamberger, le petit gars seul au monde, abandonné de tous, avait néanmoins accouché de sa première idée novatrice. Tout en nourrissant les

cochons de la ferme, je m'étais tenu en effet le raisonnement suivant : « Il serait beaucoup plus simple et avantageux d'engraisser un seul gros verrat plutôt qu'une douzaine de petits. Alors que les douze bêtes du fermier pesaient environ deux cents kilos chacune, un seul porc d'une nouvelle race pouvait atteindre trois tonnes. Là, oui, l'élevage de porcs deviendrait une activité rentable. Et puis, j'y gagnerais un puissant ami. » À l'époque, j'ignorais qu'il existait une science nommée la génétique et qu'elle seule était capable de m'aider dans la recherche de mon Moi. Au demeurant, ces êtres frustes, à première vue inaptes à la communication, eurent tôt fait de me manifester les signes d'une insolite amitié. Ils finirent par me devenir plus proches que mes braves chiens-loups. Je franchis une étape de plus dans ma vie affective puisque j'eusse préféré, me semblait-il, vivre parmi les porcs que parmi les hommes. Moins d'une semaine plus tard, je quittai mon hangar et transportai mes pénates dans la soue. Je m'installai dans le tambour de l'entrée et m'y sentis aussitôt à l'aise en raison de l'accueil affectueux que me réserva la gent porcine. Je ne voyais que rarement le patron. Un jour sur deux, il me gratifiait de ses chiches oboles, un quignon de pain rassis, quelques oignons ratatinés, une ou deux patates et de la *hamsa*, de minuscules poissons salés. Mais je n'avais pas faim. Entre le sac d'avoine, une caissette de semences de pavot que j'avais déniché dans un coin du hangar, et les glands que je faisais cuire pour le repas des cochons, je ne manquais de rien. Non, la nourriture, ce n'était pas un problème. J'avais d'autres chats à fouetter, d'autres occupations plus exaltantes, comme par exemple poursuivre mes conciliabules avec moi-

même. Un soir, à la tombée du jour, alors que j'étais allé tirer de l'eau au puits pour abreuver les cochons, je rentrais à la ferme, escorté par les chiens du proprio. Ils m'accompagnaient presque toujours dans cette expédition. Au point qu'au début, je m'étais figuré qu'on les avait attachés à ma personne exprès pour m'empêcher de m'évader ou de commettre des bêtises du genre de celles que commettent les gamins de mon âge. Mais j'avais bien autre chose en tête que des gamineries ! Cependant, je n'avais pas tardé à réaliser que je m'étais trompé. Un imperceptible lien d'amitié se tissa entre nous. Comme on sait, il arrive souvent que des animaux domestiques appartenant à des espèces différentes nouent entre eux des liens plus étroits qu'avec l'homme. Alors que les chiens-loups aboyaient furieusement après les inconnus et souvent, même, grondaient contre leur maître, ils me protégeaient et se frottaient affectueusement à moi. Ces relations privilégiées avec l'espèce canine me confortèrent une fois de plus dans l'idée que la voie choisie pour conduire mes réflexions – fondée sur le postulat que je n'étais pas un homme – était la bonne. Donc, je rentrais à la propriété, mes seaux remplis à ras bord lorsque, soudain, poussant la grille, je vis entrer dans la cour de la ferme l'institutrice de la colonie dont le regard bienveillant avait alors fait naître en moi un vague à l'âme sentimental. La gratifiant d'un sourire, je m'apprêtais à poser mes seaux pour la saluer. Mais à peine m'eut-elle aperçu qu'elle baissa les yeux, afficha une moue revêche et se contenta de crier aux chiens « Couchés, traîtres ! ». Puis elle passa son chemin. Pas un instant, elle n'avait songé à marquer un temps d'arrêt pour m'adresser la parole, m'interroger sur ma vie, mes

études. Abasourdi, je ne pus que lancer d'une voix étouffée et dépitée un « Bonjour Anna Klementievna ! C'est moi, Vassili Karamanov, de la colonie de Nedrigailov ». La prof ne prit même pas la peine de se retourner. Elle poursuivit sa route comme si de rien n'était, comme si je n'existais pas, comme si elle avait croisé sur son chemin du chiendent ou un pissenlit déplumé par le vent. Cet épisode ne fit que décupler ma haine du genre humain et renforcer ma volonté de ne rien avoir de commun avec lui. L'ignoble rebuffade que je venais d'essuyer dans la cour de mon employeur et maître me conduisit une fois de plus à me demander à quelle espèce biologique j'appartenais. Avec un acharnement douloureux, je me mis à traquer les traits de mon caractère et de mon esprit qui m'eussent foncièrement distingué des autres humains. Mais, blessée au vif, ma raison ne me soufflait rien d'autre que la soif de vengeance. « Comment était-ce possible ? Cette femme en qui je voyais une mère, non seulement pour moi mais pour tous les pensionnaires de la colonie, voilà qu'elle était de la même race que les Pantioukhov ! » À cet instant, l'un des chiens me lécha la main comme s'il avait compris mon désarroi. Me ressaisissant, je soulevai mes seaux et repris le chemin de la porcherie. Une cinquantaine de pas tout au plus séparaient le périmètre où je travaillais de la ferme dans laquelle l'institutrice s'était engouffrée. « Chez qui va-t-elle ? m'étonnai-je. Chez mon patron ? À quoi ressemble-t-il ? Qui habite cette maison ? À qui appartient cette grande baraque en rondins ? » J'avais cru, Dieu sait pourquoi, que le type à la mine rébarbative était le régisseur de cette métairie perdue dans la cambrousse. Sa brutalité, sa rapacité, son caractère ombrageux, tout

m'avait porté à le croire. Pour en avoir le cœur net et découvrir enfin qui était le maître des lieux, je décidai, à la faveur de la nuit, de me poster près d'une fenêtre et de couler un regard à l'intérieur de la ferme. Il était plus de huit heures du soir. Après avoir déposé les seaux à la porcherie et rempli les auges, je regagnai le petit sas formé par le tambour – la *stainia*, comme on disait dans le jargon de Nedrigailov – et m'étendis sur le grain. L'orge qui me picotait la peau me rappelait le jet de douche de la maison de correction. C'était une sensation agréable. Désireux de la prolonger, je n'arrêtais pas de me tourner et retourner sur ma couche, détachant les grains d'orge collés à ma peau afin d'en sentir encore et toujours le contact piquant. J'étais pris d'une envie folle de parler, parler, parler. Les discours que je me tenais impliquaient le dédoublement de mon Moi. Je compris, à cette époque, que réfléchir et se parler à soi-même étaient deux choses différentes. Chacune de ces deux activités était indépendante et originale, chacune exigeait sa durée propre et une disposition d'esprit particulière. Il restait une heure avant que la nuit fût complètement tombée. Assez pour engager un dialogue avec mon Moi, tout en surveillant du coin de l'œil le sentier qui conduisait de la ferme à la grille d'entrée de la propriété. Sans doute, les pensées qui m'agitaient – fussent-elles les miennes propres ou celles que j'avais empruntées à d'autres – eussent paru bien naïves. Elles n'en étaient pas moins profondément sincères. Que pouvait-on attendre des réflexions d'un gamin de onze ans qui n'avait lu en tout et pour tout que deux malheureux bouquins dans sa vie, *La Fabrication des chaussures ou l'art de travailler le cuir*, de Kostanian, et *Les*

Oiseaux migrants, de Marguerite Guy. Il faut dire que j'avais déniché ces deux opuscules tout à fait par hasard au milieu du tombereau de paperasses que mes camarades de classe avaient ramené à l'école dans le cadre du plan d'État de collecte des vieux papiers. Mais pourquoi avoir choisi ces deux bouquins-là, moi qui, justement, sans être à proprement parler un va-nu-pieds, n'avais jamais possédé de chaussures ? Je portais des souliers éculés que j'avais l'habitude de récupérer dans la décharge publique et qui avaient toujours plusieurs pointures de trop. Souvent, c'étaient des godillots dépareillés, de forme et de couleur disparates. Comme je l'ai déjà confessé, l'usage du lance-pierres était pour moi l'un des moyens d'assurer ma pitance quotidienne. Merles, pigeons sauvages, cailles, telles étaient mes cibles de prédilection. Si le premier bouquin évoqué plus haut me donnait des recettes pour me chausser correctement, le second m'apprenait comment augmenter mes trophées de chasse afin de remplir mon estomac ainsi que celui de ma tante. À force d'être confronté à d'éternelles privations et à un combat incessant pour la survie, mon organisme avait fini par développer des mécanismes d'autodéfense. J'avais appris à endurer la sous-alimentation chronique, la solitude, le froid, à rechercher sans cesse de nouveaux expédients pour m'assurer le minimum vital. « Et te souviens-tu, Karamanov, m'apostrophaï-je, de tes longues errances à travers Poutivl à la recherche d'hommes dont le visage et les manières te parussent correspondre à l'image idéale du père ? Non, croyais-tu alors, ton père n'avait pas été fusillé. Il s'était simplement caché quelque part et épiait ta façon de vivre, de te conduire, ta capacité à te débrouiller en son absence.

Tu avais toujours l'impression qu'il allait surgir là, à l'improviste, te prendre dans ses bras, t'acheter des vêtements, des friandises, et qu'une nouvelle vie pourrait commencer. Une ou deux fois, même, tu avais jeté ton dévolu sur des pères présumés, mais les choses en étaient restées là, faute d'avoir osé leur confesser ton choix. – Bien sûr, une chose pareille, cela ne s'oublie pas ! Je me souviens de mes larmes, de ma gorge nouée tellement j'étais mortifié. – Et te souviens-tu, Karamanov, de la fois où tu avais apostrophé une inconnue qui avait eu l'heur de te plaire. Tu l'avais appelée "maman" et, pour toute réponse, celle-ci t'avait jeté un "Fiche le camp, petit crétin ! Tu te figures peut-être que, pour la peine, je vais t'offrir un pain d'épice !". Elle avait même ajouté "Allez, décampe, graine de voleur !". Tu en as essuyé des rebuffades, pour ça oui ! Te souviens-tu que, pendant tout un trimestre, à chaque grande récréation, tu cavalais chez la Khvataïko, notre institutrice, afin de lui porter son déjeuner à domicile. Un filet à provisions avec de la soupe aux choux bien chaude, des croquettes de viande et des pâtisseries. Et elle qui ne t'a jamais mis plus de trois¹, ni ne t'a jamais rien offert à manger, alors qu'elle collait des cinq à Chtoutchkine, le fils du receveur des postes, un gars qui n'avait rien dans la cervelle, et qu'elle le régalaît de bretzels au pavot. Même chose pour cette péronnelle de Babotchkine, la fille du directeur de la station de pompage. – Oh, bien sûr que je me souviens ! Chaque jour de mon enfance reste gravé dans ma mémoire. Je me rappelle même la première injustice flagrante, ou plus exactement la malveillance, dont je fus la victime.

1. Le système de notation en Russie va de un à cinq.

C'était au jardin d'enfants, dans le groupe des moyens. Une dizaine de mûriers poussaient dans la cour de l'école. Les services d'approvisionnement de l'État avaient confié des cocons de soie à la maternelle afin que les petits écoliers les nourrissent avec les feuilles de mûriers. Tous les mois, l'école livrait auxdits services les cocons enfermés dans une gangue de soie blanche comme neige. Au souper, mes petits camarades qui effectuaient ce travail recevaient en prime une cuiller de marmelade et une rondelle de pain. Jamais les enseignants de la maternelle ne m'ont laissé approcher de la table d'élevage des vers à soie. Ils préféraient confier cette tâche aux bambins du voisinage ou bien aux rejetons de parents ou de relations. Du coup, je n'ai jamais eu droit au moindre rab de marmelade ou de pain. Bizarrement, on eût dit que chaque adulte ne pensait qu'à me flanquer des coups ou à m'engueuler. Les éducateurs ne se souvenaient de moi que pour me charger des tâches les plus dégradantes. Était-ce le souvenir des forfaits commis par mes parents qui les y poussait ? Je me souviens qu'on me confiait les culottes trempées de pipi des petites filles afin que je les rapporte à leurs parents et en ramène de propres à l'école. À qui confier ce genre de mission sinon à un pauvre orphelin ? Personne n'ira demander de comptes. Je n'ai pas le souvenir qu'on m'eût dit une seule fois merci, ni donné la moindre friandise ou récompense pour mes services. La seule réaction qu'avaient les parents des petites coupables, c'était de me hurler dans les oreilles "Pourquoi a-t-elle fait cette bêtise ?". Et de me coller une taloche comme si j'étais responsable des bévues de leurs filles. Sans doute s'imaginaient-ils corriger mon père ou invectiver

ma mère. À moins que ce ne soit moi, avec ma tignasse rousse et mon extrême maigreur, qui excitais la haine de mon entourage ? Toujours est-il que ce fut là, au jardin d'enfants n° 3 de la ville de Poutivl, que j'éprouvai ma première tentation de la solitude. Je me tenais systématiquement à l'écart des éducateurs et de mes petits camarades. Seule la caresse d'un rayon de soleil ou les arabesques d'un vol fantasque de papillons me redonnaient le goût de vivre. – Et te rappelles-tu, Karamanov, le jour où la correspondante de la *Pravda de Poutivl*, le journal local, avait débarqué au jardin d'enfants au milieu du cours de dessin ? Prenant ta feuille, elle avait poussé un "ah !" de surprise. "Il est formidable ce Kremlin ! Comment s'appelle ce petit garçon ? Il faut absolument qu'on fasse un papier sur lui dans le journal." Aussitôt, la maîtresse s'était précipitée pour s'emparer de ton dessin et déclarer "Non, c'est Viktor Vyporkov qui en est l'auteur, le fils du directeur de la société des Machines agricoles de Soukhomi". Tu as été très étonné, mais tu n'as rien dit, te contentant de t'éloigner. – Oui. Comment oublier des choses pareilles ! Et le lendemain, on pouvait lire dans la gazette locale que "le petit Viktor Vyporkov, âgé seulement de cinq ans, avait habilement reproduit le Kremlin de Moscou et ses murs d'enceinte". Ou encore cet autre épisode. Un gosse de la section des grands avait cassé un carreau de la maison voisine de l'école. Toute l'équipe pédagogique était aux cent coups. La victime était un gros bonnet de l'administration locale et le gamin qui avait cassé le carreau, le fils d'un bonze du parti. On n'allait tout de même pas semer la zizanie entre deux dignitaires de la région pour régler l'incident ! Après s'être réuni, le conseil de l'école

décréta que le coupable était Vassili Karamanov. Je fus envoyé au piquet et contraint de rester agenouillé trois heures d'affilée. Mais là ne s'arrêtèrent pas mes malheurs. La punition dura une heure et demie de plus que prévu, car le propriétaire du carreau endommagé avait manifesté le désir de voir personnellement le fautif afin de lui chauffer les oreilles. Il arriva plus tard que promis. Je fus privé de dessert et récoltai en prime quelques horions douloureux. Il avait la main lourde. Mais ce qui m'étonna le plus, c'était la bave qui écumait sur ses lèvres. Tout en m'assénant ses coups sur la nuque, le notable hurlait comme un possédé "Salopard de rouquin, je vais t'apprendre, moi, à démolir les vitres du voisinage ! Je vais te montrer de quel bois je me chauffe, engance de monstre !". Serrant les dents, moi je me disais "Attends un peu que je devienne grand et je ferai exploser toutes tes vitres. Il n'en restera plus une seule d'intacte !". – Et tu as tenu ta promesse, n'est-ce pas ? – Et comment ! Il faut toujours rendre la monnaie de la pièce. Trois ans plus tard, au moment des grands froids de l'Épiphanie, j'ai fait sauter tous ses carreaux. Quand j'ai entendu le fracas des vitres explosées et que les bouts de verre se sont mis à voler en éclats sur les talus de neige environnants, c'était comme si j'avais fait sauter d'un coup toutes les dents de la grosse légume et qu'elles étaient allées se ficher dans les joues roses et rebondies des éducateurs, les couvrant de meurtrissures et de balafres. "Ça vous apprendra !" triomphai-je. – À mon avis, il fait maintenant suffisamment noir. – Tu as raison, il est temps d'aller voir qui habite cette maison. » Je me levai, bus quelques gorgées d'eau à même le seau, déposai quelques graines d'orge sur ma langue et quittai la

porcherie. Je parcourus assez rapidement la cinquantaine de pas qui me séparaient de la bâtisse en rondins. C'était la première fois que je mettais les pieds dans la zone interdite, celle de la résidence de mon propriétaire et de mon destin d'enfant. Jusque-là, « mon » territoire se limitait au hangar, à la porcherie, au potager, au champ de dimensions modestes, un demi-hectare environ, ainsi qu'aux sentiers permettant de circuler de l'un à l'autre. C'était là que je travaillais tous les jours, là que j'allais et venais à ma guise. Mais il m'était formellement interdit d'approcher du domicile du patron. Si j'avais été plus âgé, j'aurais pu me croire retourné au temps du servage et me prendre pour un serf, taillable et corvéable à merci. Mais, à cette époque-là, je ne pensais pas à ce genre de choses. Parvenu aux abords du logis, je compris que j'aurais du mal à épier ce qui se passait à l'intérieur. Mon mètre cinquante m'empêchait de mener à bien cette opération. Après un rapide examen, je découvris non loin de là un pommier en fleur dont les pétales rose pâle voletaient comme des papillons dans la brise nocturne. À peine l'eus-je escaladé que j'aperçus Anna Klementievna. Nue, elle semblait chevaucher les épaules du fermier, serrant son cou entre ses jambes, les mains rejetées derrière la nuque. À l'époque, je ne comprenais pas ce que signifiait cette position saugrenue de deux corps. J'avais plus d'une fois surpris des ébats amoureux dans le parc municipal, mais un homme et une femme intégralement nus comme ici, jamais. Je détournai les yeux, m'efforçant d'ausculter du regard les autres fenêtres, mais elles étaient plongées dans le silence et l'obscurité. « Est-ce possible qu'elle soit la femme de ce monstre ? À moins qu'elle ne soit sa maîtresse ? Alors, cela voudrait dire

qu'après avoir observé à la colonie le gamin effacé et solitaire qu'était Karamanov, elle avait suggéré à Pantioukhov d'envoyer ce petit esclave sans défense travailler chez elle ? Nourrir et bichonner ses bêtes, s'occuper de son potager, sarcler ses champs ? Sans salaire, sans repas, sans linge de rechange, sans literie. Sans une parole, fût-ce la plus laconique – bonjour, salut, merci. Presque *tous* les hommes étaient prêts à humilier ainsi leur prochain. Moi pas ! J'étais différent. J'étais incapable d'une telle abjection. Non, je n'étais pas de *cette* race-là, je n'étais pas pétri de la pâte humaine. Peut-être n'était-ce pas un hasard si je n'avais plus ni père ni mère ? Peut-être une force occulte l'avait-elle décidé ainsi ? Peut-être une Raison supérieure, cosmique, avait-elle résolu de forger un ennemi du genre humain à partir d'une créature comme moi ? Et moi, pauvre imbécile qui, contemplant à la colonie les nobles traits de cette femme, rêvais de caresses maternelles ! Qu'avais-je à faire d'une humanité pareille ? Quel crétin j'étais ! Je devais chercher ma voie ailleurs. Alors, Semikhatova, c'était *elle* ! Une garde-chiourme au visage de madone. Une suzeraine sans pitié sous les airs d'un parangon de vertu ! » Cet épisode acheva de me convaincre de mes origines *non humaines*. J'avais onze ans. À cet âge, il est difficile d'admettre que l'on est un paria. Complètement écœuré, je dégringolai de mon poste d'observation et regagnai mon hangar. Pour tout dire, je n'avais encore échafaudé à cet instant aucun plan précis. Mais j'avais du mal à réfréner les pulsions agressives de mon Moi. Je me précipitai vers la porcherie. Dans quel but ? Je l'ignorais. Je pénétrai dans l'obscur repaire qui me servait d'abri pour la nuit. Je cherchai à tâtons la

lampe à pétrole, les allumettes. Brusquement, je fus saisi d'une impulsion subite. « Et si je mettais le feu à la maison de mes seigneurs et maîtres ? Les humains ne se délectaient-ils pas à la vue de leurs semblables livrés aux flammes ? Car tel était bien le fond de *leur* nature. Ils se faisaient une fête de voir le malheur s'abattre sur leur prochain. À ce spectacle, ils s'esbaudissaient comme des enfants, versaient des larmes de joie et d'attendrissement. Ce serait ma façon à *moi* de prendre congé de l'espèce humaine. Ce feu d'adieu illuminerait l'âme du nouveau Karamanov, marquerait l'avènement d'un être tout à fait original, inédit. Et, depuis cette altitude qui serait la mienne, je regarderais les pompiers ivres, ventripotents, déployer mollement leurs lances à incendie ; les robinets rouillés crachoter quelques gouttes d'eau, hoqueter, puis se tarir jusqu'à la prochaine remise en état du réseau. Je regarderais les voisins ensommeillés exhiber aux fenêtres *leurs* mines réjouies puis, rechargés d'énergie positive, aller se recoucher et se rendormir sur leurs deux oreilles. Les hurlements des sinistrés seraient étouffés sous les clameurs de la foule. Cette perspective me remplit d'aise. En onze ans d'existence sur cette terre, c'était l'idée la plus heureuse qui me fût jamais venue à l'esprit. Grisé par cette stupéfiante décision, j'attrapai les allumettes, saisis au passage une brassée de paille et filai en direction de la ferme et de ses occupants abhorrés. Profitant de la faible clarté qui tombait de la croisée, je réussis à rassembler quelques bûches de bouleau entreposées à proximité. Je les déposai sur une couche de paille, les recouvris d'une autre brassée de paille sèche, puis craquai une allumette. Le tas de branchages s'embrasa instantanément. Déjà, les langues de feu léchaient la

première ceinture de rondins. « Et si c'était la haine des hommes qui avait poussé mon père au crime ? me demandai-je soudain. Et si le suicide de ma mère s'expliquait par les mêmes raisons ? » Mais, brusquement, je me dégrisai. « Avais-je perdu la tête ? Qu'étais-je en train de faire ? De m'humaniser ? De singer les hommes ? Car enfin, je n'en étais pas un. Non, mille fois non ! À bas, tout ce qui était humain ! De toute évidence, j'agissais sous l'empire des séquelles d'humanité qui subsistaient en moi. Et les actes commis par mes parents étaient eux aussi des actes purement humains. » Subitement, je pris peur. Je redoutai soudain que ma nouvelle essence ne s'avérât aussi abjecte que l'humaine nature. Je me ruai vers la porcherie, attrapai l'auge remplie d'eau et, courant à toutes jambes vers le foyer d'incendie, déversai son contenu sur les flammes. L'auge n'y suffit pas. Armé de seaux, je dus faire plusieurs allées et venues jusqu'au puits afin d'éteindre le brasier. Silencieux, les chiens-loups me suivaient à la trace comme s'ils partageaient mon désarroi. Une fois sûr d'avoir circonscrit l'incendie, je retournai sans hâte dire adieu à mes amis les porcs puis, après une dernière accolade donnée à mes chiens-loups, j'ouvris la grille et, d'une démarche calme, voire quelque peu solennelle, je quittai la propriété. « Que vas-tu faire maintenant, Vassili ? m'apostrophaï-je. – Partir à la recherche de mon Moi ! Il en est temps, grand temps ! J'ai la chance extraordinaire de commencer cette quête à l'âge de onze ans. Sinon, le temps aurait pu me manquer. » J'ignorais, à l'époque, que l'Univers avait mis treize milliards d'années à créer l'homme. Et pour quel piètre résultat ! De génération en génération, l'être humain n'avait eu de cesse de

vouloir s'améliorer, de modifier ce qu'il y avait d'humain en lui. Mais le travail n'avancait pas, piétinait. La fatuité de l'espèce humaine, les déficiences de son génome, tels étaient les principaux obstacles à son perfectionnement. Il fallait bien qu'un jour, quelqu'un s'avisât d'y mettre bon ordre ! À s'en remettre au seul rythme naturel des mutations génétiques, il faudrait compter des centaines de milliers d'années avant de forger une nouvelle espèce capable de supplanter le genre humain déclinant... Le lendemain, la tentative d'incendie de la maison de l'institutrice alimentait toutes les conversations en ville. On finit par me découvrir endormi au fond du bois où je m'étais réfugié. Ramené à la colonie, je fus fouetté, jeté au cachot, privé de repas chauds, de promenades, et de bain du jeudi pour le restant de mon séjour. Pantioukhov tint promesse et m'enferma dans un cachot dépourvu de tinettes. Je dus faire mes besoins à même le sol. En Russie, la majorité pénale est à quatorze ans. J'en avais onze, même si mes papiers falsifiés affirmaient que j'en avais treize. Mais ce détail ne troubla ni Pantioukhov, ni Semikhatova, ni les autres responsables de la colonie pénitentiaire. Afin de me rendre juridiquement responsable, *ils* maquillèrent une fois de plus mon acte de naissance. Mon nouvel extrait mentionnait désormais une nouvelle date, de quelques mois antérieure à la précédente. Je grandissais à la vitesse grand V ! Je fus traduit devant le tribunal de Nedrigaïlov. Celui-ci occupait un local exigu aux murs couverts de papiers peints déchirés et jaunis. La procédure ne prit pas plus de trois minutes. Le juge, un homme au visage las, aussi fané que la tapisserie, aux dents abîmées, débita la sentence à toute allure. J'étais condamné à

cinq ans de relégation à Perevoz, une colonie de délinquants mineurs dans la région de Nijni-Novgorod. Que penser de l'humanité après cela ? Pouvais-je *la* respecter ? Pouvais-je aspirer à *lui* ressembler ? Certes non. Au fond, ce n'était pas une découverte pour moi. C'était une chose que j'avais toujours sue, que j'avais pressentie depuis l'enfance. Et rien depuis lors n'était venu démentir cette intuition. De même que la presse locale reproduisait fidèlement, à la lettre près, le contenu de la *Pravda* de Moscou, de même la psychologie des gens ne variait guère d'une ville de province à l'autre. À croire que *leur* mentalité était centralisée, elle aussi. À peine débarqué au pénitencier de Perevoz, je me trouvai pris entre deux feux. D'un côté, l'administration du camp, qui exigeait de moi le port du brassard rouge pour afficher mon allégeance. Autrement dit, je devais faire étalage non seulement de ma loyauté à son égard, mais de ma disposition à collaborer, y compris à dénoncer mes codétenus. De l'autre, les pensionnaires du camp, des délinquants mineurs qui, sous la menace de gourdins, me persuadaient de n'en rien faire. « Partager leur baraquement pour aller ensuite les moucharder aux chefs planqués dans les bureaux ? Pas question. Très peu pour moi. Peut-être était-ce *leur* logique, la logique humaine, mais ce n'était pas la mienne. Les hommes avaient-*ils* quelque titre à se prévaloir du soutien et de l'amitié de Vassili Karamanov ? À mon sens, aucun. » Mes réticences déplurent à l'un comme à l'autre camp. Et chacun décida de m'administrer une bonne leçon à sa façon. Les premiers me rossèrent le jour, les seconds, la nuit. Bilan : un stage de plus de trois mois à l'infirmerie du camp. À la fin du mois d'octobre, on m'accorda une

autorisation de sortie et je fus affecté à un poste d'auxiliaire dans la centrale de chauffage locale. Mon désir de solitude s'en trouva renforcé. Je vécus ainsi, loin du camp, près de cinq années, fades et insipides. J'étais le seul détenu à ne recevoir aucun colis, aucun courrier, le seul à ne pas être appelé au parloir pour la visite de parents, le seul à ne pas bénéficier d'une mesure de libération anticipée. Mais j'étais le seul aussi à avoir lu et relu les livres de la bibliothèque. C'est dans ce lieu que mes rêves et fantasmes prirent des proportions proprement stupéfiantes. Je n'avais pas envie de poursuivre mes études car, à l'école, il fallait se frotter à d'autres garçons. Or, je ne voulais avoir de contact avec personne, je voulais me murer dans le silence, réfléchir, poursuivre mon dialogue avec moi-même. Été comme hiver, je sortais rarement de la chaufferie. Je travaillais, méditais, ou bien m'absorbais dans la contemplation du ciel et des étoiles. Pendant ce temps, des délinquants étaient libérés, d'autres internés, d'autres encore transférés dans des camps ou prisons pour adultes. Dans les derniers jours du mois de mars, je fus convoqué au poste de garde. Là, on m'annonça que j'étais libre. Cinq ans avaient passé sans que je m'en aperçoive ! On me somma de restituer mon uniforme de détenu et de déguerpir ensuite à tous les diables. Cette nouvelle fut loin de me réjouir. Je n'avais nulle part où aller. Mais elle ne me chagrina pas non plus, car il n'y avait rien qui me rattachât au camp de Perevoz, à ses gardiens, comme à ses détenus. Cela m'était égal d'être libre ou prisonnier. Rien ne m'empêchait de continuer la quête de mon Moi en captivité. Mais rien ne m'empêchait non plus de la poursuivre au-delà des barbelés. Je me mis donc en

devoir d'enlever ma défroque de détenu en présence du responsable de la section disciplinaire. Je commençai par ôter mon caban de prisonnier, ma chemise à col officier, mes lourdes godasses, mes chaussettes, mon pantalon, mon maillot de corps. Voyant que je m'apprêtais à retirer mon slip, le gradé se mit tout à coup à brailler : « S-S-t-o-p ! Tu veux écoper de quinze jours de mitard pour outrage à officier ! – Mais c'est vous qui m'avez enjoint de restituer la tenue du camp. Je ne fais qu'exécuter vos ordres. – Rends-toi aux vestiaires et change-toi là-bas. Arrête d'agiter ton anatomie et tes taches de rousseur sous mon nez. Tu le fais exprès ou quoi ? Dégage ! – Je n'ai rien d'autre à me mettre sur le dos, fis-je d'une voix blanche. – Comment ça, rien ? – rétorqua-t-il, furieux. – Comme ça. Je suis orphelin. Quand je suis arrivé chez vous, je faisais un mètre cinquante-neuf, maintenant, j'en fais un mètre quatre-vingt-deux. – Je ne peux quand même pas te laisser t'approprier les biens de l'État ! » Décrochant son téléphone, le commandant appela sans doute l'intendance et demanda : « Est-ce que Karamanov a quelque chose sur son compte ? Neuf roubles trente-deux kopecks ? Et combien coûte son uniforme de détenu ? Comment ça ? Vingt-trois roubles quarante kopecks, avec le billet de retour ? Il vient de me dire qu'il ne possède aucun effet personnel. Il faudra que vous réévaluiez son pécule. » Pendant que durait cet entretien, je calculais : « En cinq ans de camp, je n'avais réussi à gagner que neuf roubles et des poussières. Est-ce que l'on payait aussi mal dans le civil ? » L'intendance confisqua mon caban maculé de charbon, qui valait dans les cinq roubles à tout casser et, en échange, me délivra un récépissé indiquant le montant

de mon modeste capital diminué du montant des « biens de l'État », le reste de mes hardes de prisonnier, qu'elle me cédait. Une fois que l'on m'eut remis le reliquat, un rouble soixante-dix, le gardien ouvrit la porte et, sans m'accorder un regard, lança « Allez, casse-toi, espèce de panier percé ! ». C'est ainsi qu'à l'âge de seize ans (dix-neuf d'après mes papiers), je me retrouvai pour la première fois à l'air libre depuis bien longtemps. Glissant mes papiers, mon certificat d'élargissement et mon extrait de naissance falsifié dans la poche de ma vareuse, je franchis le portail du camp sans éprouver de joie particulière. Le ciel, chargé de nuages, me parut plus gris que jamais. Il venait de neiger, l'air était humide, la foule se hâtait, piétinant la gadoue. En voyant ces visages renfrognés, la hâte fébrile et l'agitation nerveuse de tous ces bras et jambes, je me demandai avec un étonnement mêlé de tristesse si, dans la vie civile, les hommes avaient toujours cet air rébarbatif et désespéré. « Comment pouvaient-ils vivre au sein d'un monde si injuste ? Comment pouvaient-ils s'accommoder d'une conscience si dépravée ? Ils n'avaient aucun avenir ! Ils devraient faire quelque chose. Mais en étaient-ils capables ? » Je me mis à errer à travers la ville. Je n'avais nulle part où aller. L'immensité de la Russie s'ouvrait devant moi et, pourtant, je n'étais attendu nulle part et n'avais envie de me rendre nulle part. Le hasard de mes pas me conduisit jusqu'à un marché de plein air où s'alignaient des baraques en bois, toutes de guingois. On y vendait des pommes de terre, des betteraves rouges, des champignons séchés, des chaussettes et des châles de laine. Un paysan à la mine patibulaire faisait le commerce de haches, un autre vendait des

pelles, des râteaux, des fourches. Tout cela ne présentait aucun intérêt. Après avoir fait le tour du marché, je me dirigeai vers la sortie. Dans la rue, quelques bus délabrés stationnaient à l'arrêt. Sur la plaque de l'un d'eux, je lus « Perevoz-Kniaguinine ». Passant la tête dans l'entrebâillement de la portière, je demandai au chauffeur : « C'est combien jusqu'à Kniaguinine ? — Trente kopecks. — Ça m'va. — Alors, grimpe. Il te faut un ticket ? — Non. — En ce cas, ce sera dix kopecks de moins. » Quelques minutes plus tard, le bus m'emportait vers Kniaguinine, une ancienne cité des bords de la Volga. C'est ainsi que débuta ma nouvelle vie. Les premiers temps, j'élus domicile au dépôt de bus de la ville. La nuit, je me pelotonnais sous le siège arrière d'un véhicule et, le jour, j'errais dans les rues à l'aventure. Moins d'une semaine plus tard, je décrochai un job de manutentionnaire dans une usine d'emballage. On me remit un marteau, des clous, tout le matériel nécessaire et, après m'avoir indiqué mon poste de travail, l'on m'apprit à clouer des caisses destinées au transport de bouteilles de vodka. Mon salaire se montait à dix kopecks par emballage. Les premiers jours, je n'arrivais pas à assembler plus de dix caisses, mais la deuxième semaine, quinze à dix-sept caisses s'alignaient à la fin de la journée devant mon établi. Avec l'arrivée des beaux jours, je quittai le dépôt de bus et emménageai dans l'atelier d'emballage où je passai clandestinement mes nuits. Mon salaire mensuel s'élevait à un peu plus de cinquante roubles. À cette époque, j'avais fait l'acquisition de quelques vêtements achetés aux puces, ce qui me donnait un air plus présentable. De surcroît, muni depuis peu d'un passeport délivré sur présentation de mon certificat

d'élargissement, j'étais devenu un citoyen comme les autres. Dès lors, j'étais plus tranquille pour réfléchir à l'une des questions qui, ces derniers temps, me taraudaient. J'avais compris que, sans instruction, je n'avais aucune chance d'évoluer, de m'affranchir de ma composante humaine et donc, d'opérer la métamorphose qui ferait de moi un être nouveau. Au camp, j'avais lu et relu tous les livres de la bibliothèque car le fonds n'en était renouvelé que tous les dix ou quinze ans. Il s'agissait pour la plupart d'ouvrages patriotards qui célébraient l'homme avec un grand H et ses conquêtes. Ce n'était pas le genre de littérature qui m'intéressait, mais je m'étais forcé à ingurgiter ces bouquins dans l'unique but de mieux saisir *leur* monde et de hâter l'avènement d'un être nouveau, véritablement doué de raison. La ville de Kniaguinine dont le blason, hérité de l'époque tsariste, s'ornait d'un renne majestueux, possédait une assez bonne bibliothèque. C'est là qu'eut lieu ma première rencontre avec la vraie littérature. C'est là que j'allais désormais passer tout mon temps libre. Les hommes ne m'intéressaient pas. Je n'avais pas d'amis et, pour ce qui était des filles, je n'en fréquentais pas et ne recherchais pas leur compagnie. En apparence, mes jours s'écoulaient de façon monotone. En réalité, mon esprit était en constante ébullition et je me trouvais moi-même en permanence dans un état de quête exaltée. Le fonds de livres que possédait la bibliothèque de la petite bourgade de province où j'avais échoué encourageait certaines audaces intellectuelles. C'est ainsi qu'après avoir lu le *Journal de Michel Ange le Fou*, de Rolando Cristofanelli, l'envie me prit de m'attaquer sérieusement à l'étude de la génétique. Ce désir n'avait au départ d'autre mobile

qu'un banal sentiment de jalousie à l'égard d'un artiste de génie. Un sentiment qui me fit honte. Je me reprochai mon inconséquence ainsi que des relents de mentalité humaine. C'est alors que je me mis en tête de percer les secrets du génie. Une quête passionnée, qui devait me conduire jusque dans la capitale. Mes demandes commençaient en effet à embarrasser sérieusement les bibliothécaires. Je m'intéressais à la nature du génie, or il n'y avait pas d'ouvrages consacrés à cette question à Kniaguinine. C'est alors que l'une des bibliothécaires, une dame d'âge mûr, me suggéra : « Allez donc à Moscou, jeune homme. Vous trouverez ce qu'il vous faut dans les bibliothèques de la capitale. » Cela ne l'avait pas empêchée de me toiser avec étonnement, comme une bête curieuse. Elle devait trouver que j'étais un lecteur bizarre. Non seulement je passais des soirées entières le nez plongé dans mes livres, étais toujours seul et ne prêtais aucune attention aux lectrices du beau sexe mais, pour couronner le tout, voilà maintenant que je m'intéressais à la génétique¹. Et pas à la génétique en général, mais à son domaine le plus sensible, le plus controversé – les origines du génie. Un individu attiré par ce genre de thématique ne pouvait qu'inspirer crainte et méfiance. Que voulait-il faire d'un tel savoir ? N'avait-il pas le cerveau un peu dérangé ? Et s'il allait vous réclamer quelque chose de spécial, d'anormal ? Que faire, dans ce cas ? Donc, le 21 août 199..., après m'être procuré un billet en classe économique et avoir fait un balluchon de mes quelques hardes, je prenais le train et mettais le cap sur

1. À l'époque soviétique, la génétique était considérée comme un objet d'étude sulfureux.

Moscou. À vrai dire, peu m'importait d'habiter à tel ou tel endroit, dans telle ou telle ville, de mener telle ou telle existence, confortable ou pas. Je me moquais éperdument des conditions matérielles. La seule chose qui m'intéressait, c'était de vivre seul, de mener une existence solitaire. Au fond de moi, j'étais secrètement flatté de ma ténacité, de la suite dans les idées dont je faisais preuve, de la logique imparable des pensées que je ruminais depuis l'enfance. Où m'établir à Moscou ? Qui m'offrirait un toit ? Je ne connaissais personne dans l'immense mégapole. Nul ne m'y attendait. Non pas au sens que je n'y eusse point de parents, mais il ne pouvait être question de contacts entre les humains et Moi. De même que la cohabitation des Olduvaiens avec les Pithécanthropes s'était soldée par l'extinction totale des premiers, que la rencontre de ces mêmes Pithécanthropes avec les Néandertaliens leur avait été fatale et que les Néandertaliens avaient cessé d'exister avant d'avoir pu croiser l'homme de Cro-Magnon, de même, dans l'affrontement qui opposait *les hommes* et Moi, les premiers devaient disparaître de la surface de la terre. Les humains ne devaient plus subsister que dans les livres d'histoire et ne présenter bientôt d'autre intérêt qu'archéologique. Jamais nous ne pourrions cohabiter, *eux* et moi. Pour le moment, *ils* ne se doutaient de rien, mais moi, j'étais certain d'avoir fait le bon choix. Dès lors, peu importait l'endroit où j'allais poser le pied dans la capitale. Je partais à Moscou en quête d'un savoir, tout le reste était sans importance. J'entrevois déjà les piles de livres qui m'attendaient là-bas. Les hommes, *eux*, je ne voulais pas les remarquer. À cette époque, je croyais être le seul à vouloir faire advenir sur terre une nouvelle espèce biologique

destinée à remplacer l'homme de Cro-Magnon. Ma décision de rompre avec tout ce qui était humain ne datait pas d'hier. Elle s'était imposée à moi comme une évidence dès l'instant où je m'étais retrouvé orphelin. Ici, à Kniaguinine, elle m'avait tout naturellement conduit à tenir le raisonnement suivant : « Dans les gorges d'Olduvaj, en Tanzanie, on avait mis au jour des traces d'Australopithèques apparus sur terre il y a plus d'un million et demi d'années. Dans la vallée de Neandertal, en Allemagne, on avait exhumé des restes d'hominidés qui avaient vécu cent cinquante mille ans et que l'on avait baptisés "hommes de Neandertal". En France, dans la grotte de Cro-Magnon, on avait retrouvé les traces du premier hominien de type moderne qui avait séjourné là il y a plus de quarante mille ans et que l'on avait appelé l'"homme de Cro-Magnon". Moi, j'avais vu le jour à Poutivl. Par conséquent, si je m'en rapportais à la classification anthropologique en usage, j'étais tout à fait fondé à qualifier mon type biologique d'"homme de Poutivl". » Cette conclusion, néanmoins, ne fut pas sans me poser quelques sérieuses interrogations. Près de quatre cents kilomètres séparaient Poutivl de Moscou. Dès lors, où étais-je censé rencontrer ma moitié, celle avec qui j'allais perpétuer l'espèce des Poutivliens ? À Moscou ? Mais les espèces précédentes, que ce soit en Tanzanie, en Allemagne ou en France, avaient occupé des aires géographiques limitées à quelques kilomètres carrés. Or, dans mon cas, cette aire était plusieurs centaines de fois supérieure. Mais qui sait si ma compagne présumée, qu'elle soit originaire de Poutivl, de Nedrigailov ou de Kniaguinine, ne m'attendait pas dans la capitale ? Dans ce cas, tout rentrerait dans l'ordre, la

logique de l'évolution serait sauve, et les Poutivliens viendraient inéluctablement prendre la suite des humains. L'amour n'avait rien à voir dans l'affaire. L'avènement d'une nouvelle espèce était une chose trop grave pour s'encombrer de sentiments amoureux. J'étais investi d'une mission. Je devais faire mon devoir, quelle que fût ma partenaire, désirable ou pas. L'apparence physique n'avait aucune part dans une décision de cette importance. Là encore, mon comportement n'avait rien à voir avec le *leur*. J'étais fier de mon statut singulier. Fier d'aspirer à une perfection située hors des limites de la conscience humaine, au-delà de l'espèce biologique actuelle. Mon opinion, désormais, était faite. L'homme de Cro-Magnon n'avait plus aucune chance d'évoluer. De même qu'un cognac mettait quarante-cinq ans, pas un de plus, pour vieillir en fûts de chêne car, au-delà, le bois cessait de l'enrichir de ses arômes, de même, quarante-cinq millénaires avaient suffi à l'humanité pour arriver au bout de sa course. Désormais, l'intellect, la culture des hommes n'enregistraient plus aucun progrès. Les mutations n'entraînaient plus d'amélioration, ne généraient plus aucun effet positif. Cela s'appelait la fin d'un cycle et le commencement d'un autre. C'est en proie à ces réflexions que je gagnai la gare pour prendre le train qui devait me conduire à Moscou. Le billet de classe économique coûtait trois roubles vingt kopecks. Je grimpai dans le wagon, m'installai sur la couchette du milieu, calai mon balluchon sous ma tête et, épuisé par toutes ces cogitations, ne tardai pas à m'endormir. Je ne suis pas un spécialiste de la symbolique des rêves, mais tandis que le train m'emportait vers Moscou, d'étranges visions vinrent me visiter et frapper

mon imagination au point d'en éprouver une jouissance jamais ressentie jusque-là. Je l'éprouvai dès la seconde où, par la magie du songe, je me transportai en songe à Moscou. La ville tentaculaire, avec ses larges avenues asphaltées, ses automobiles de marques inconnues, ses magasins luxueux croulant sous les produits étrangers, ses restaurants aux mets raffinés en provenance du monde entier, ses appartements au design dernier cri, son Kremlin et ses salles d'apparat aux moulures dorées, ses bibliothèques aux fonds surpassant toutes mes attentes, ses systèmes ultra-sophistiqués de défense terrestre et antiaérienne – tout cela n'impressionnait nullement le jeune provincial que j'étais. Mais ma plus grande joie, je la dus à autre chose. À cette cité de Cocagne, ce fantastique gisement de richesses, cette concentration mirobolante de capitaux, cette vision onirique plus vraie que nature de l'ex-capitale de l'empire soviétique, il ne manquait qu'une chose : les hommes. Moscou était déserte ! Pas un seul représentant de l'espèce humaine. Disparus ! Évaporés ! C'est ce détail, plus que tout autre, qui me procura une intense jubilation. Toute cette énorme mégapole de quinze millions d'habitants s'étalait là, sous mes yeux, et j'en étais le maître. Pourtant je n'avais que faire d'un tel héritage. Le spectacle du luxe et de l'abondance humaine ne me réjouissait que dans la mesure où il confirmait que *leur* temps était terminé qu'un Poutivlien, premier spécimen de l'espèce nouvelle, avait fait irruption dans *leur* univers afin de le reconstruire de fond en comble, sur des bases physiologiques et morales radicalement nouvelles. De même que les hominidés actuels, apparus en des temps lointains dans la grotte de Tabun sur les flancs du mont

Carmel, avaient rêvé de créer un monde *humain* et avaient atteint leur objectif, de même, je créerais, moi, un monde *poutivlien*, foncièrement différent du *leur*. De même que j'étais venu prendre la place des humains, de même, d'autres viendraient prendre la relève des Poutivliens et refaire le monde à leur convenance. Avec les treize milliards d'années d'espérance de vie que les scientifiques lui accordaient, la Terre n'avait pas fini d'en voir défiler des espèces biologiques ! C'était là un fait indiscutable contre lequel il était vain de s'insurger, et rien ne servait de vouloir endiguer le processus. Plus vite les hommes le comprendraient, moins *ils* auraient de mal à quitter ce monde. Telle était la loi de la nature. Certains d'entre *eux* savaient pertinemment qu'*ils* n'avaient plus d'avenir. Mais ce savoir ne *leur* était d'aucune utilité, *leur* cerveau n'était plus en état de s'autoperfectionner. L'homéostasie était rompue. L'espèce était à bout de souffle. Qu'eût fait n'importe quel humain qui se fût retrouvé dans ma position, seul dans une ville richissime comme la capitale de toutes les Russies ? Il eût élu domicile dans les plus belles suites du Kremlin, fait main basse sur les trésors du Palais des armures, changé tous les jours de limousine, privatisé l'Hôtel des monnaies, la Banque centrale, battu la campagne autour de la capitale pour y édifier de luxueuses villas ; il eût garni son matelas d'or et ses coussins de pierres précieuses, jonglé avec les œufs de Fabergé, tapissé l'intérieur de ses chaussures de la Constitution de Russie, fait placarder son portrait sur toutes les places et dans toutes les habitations ; il eût assuré sa protection à l'aide de fusées SS-20, positionné quelques Migs sur la place Rouge, parqué des T-90 au pied des tours du

Kremlin, déployé des lance-roquettes Grad devant chacune de ses résidences du Kremlin, installé sur son toit une DCA Strela et dans sa chambre à coucher un hélicoptère Requin noir. Pour que d'éventuels intrus sachent qui il était, de quoi il était capable et jusqu'où s'étendait sa puissance, il eût monopolisé les réseaux des télécommunications, les ondes de la radio et de la télévision, les canaux d'ITAR-TASS, et se fût proclamé Président, Secrétaire général, chef du Parlement, Russe n° 1, nombril du monde ! Telle était la nature humaine. Toujours altérée, jamais rassasiée. C'était ce désir forcené de posséder, d'accumuler tout un bric-à-brac d'objets utiles et inutiles qui avait donné un brusque coup d'arrêt à l'évolution de l'humanité. Sitôt que j'en eus pris conscience, j'eus envie de crier à la face du monde : « Assez, camarades ! Basta, messieurs ! Votre temps est terminé ! *Notre* temps est arrivé ! La nouvelle espèce biologique à laquelle j'appartiens va créer une civilisation radicalement différente. » Mon mépris de *ce* monde était sans limites. Je puisais mon énergie dans l'Histoire. Tout comme les Sumériens étaient restés incompris des Grecs, les Étrusques, une énigme pour les Romains, et les Romains, des parias pour les Barbares ; tout comme les hommes du Moyen Âge, puis ceux de la Renaissance, avaient succédé aux Barbares, et les hommes de la Renaissance, abandonné à leur tour le terrain face à la montée du capitalisme ; tout comme l'esprit bourgeois avait cédé la place à l'idéologie socialiste et le socialisme avait battu en retraite devant les mondialistes, de même, l'homme contemporain céderait son espace vital aux Poutivliens sans leur opposer de résistance. C'est dans cet engrenage logique implacable que

je puisais la force de mes convictions. C'était une illusion de croire qu'il n'existait pas de différence entre un Sumérien et un Romain, ou entre un homme de la Renaissance et un mondialiste. Quelle ânerie ! Ils n'avaient rien de commun. L'un défendait son honneur, l'autre son capital. L'un sacrifiait sa vie sur l'autel de la spiritualité, l'autre sur celui de la violence. L'un s'imposait la discipline de la religion chrétienne, l'autre revendiquait la liberté absolue. L'un aspirait au pouvoir, l'autre à l'anarchie. Mais ce n'étaient là que les paradoxes d'une seule et même espèce, l'*homo sapiens*, les mutations inhérentes à un seul et même âge, celui de l'*homme raisonnable*. Un titre pompeux, qui lui seyait bien mal. Désormais, c'était au tour d'une ère nouvelle d'advenir, celle du Poutivlien, de l'*homo cosmicus*. Un être caractérisé par une nette vocation cosmique, capable de percer les secrets de l'Univers, non seulement par l'entendement, mais en se déplaçant librement dans l'immensité de l'espace intersidéral. Un être capable de maîtriser cet espace, de devenir véritablement le fleuron de l'évolution naturelle, et non pas ce pitoyable et pauvre imposteur qu'était l'*homo sapiens*. Car, dès ses premiers pas sur terre, celui-ci avait eu le grave tort de prendre ses désirs pour des réalités. Un être véritablement *sage*, doué de raison, eût-il inventé une telle ribambelle de dieux, de divinités, de tsars, de chefs, d'idoles, à toutes les époques de son séjour sur la planète ? Qui, de tous ces Podobed, Pantioukhov, Semikhatova, Khvataïko, Chtoutchkine, Vyporkov – or, la Russie, semblait-il, n'était peuplée que de tristes sires de ce genre – pouvait prétendre au titre de « fleuron » de la nature ? Qui d'entre eux méritait le statut d'*homme raisonnable*, capable à la fois de

se comprendre lui-même et de comprendre le monde ? La ruse, la rapacité, la haine pouvaient-elles avoir barre à ce point sur la raison ? Et la raison était-elle immanente à chaque individu de l'espèce humaine ? À de rares exceptions, seulement. J'avais lu quelque part que, de toute leur histoire, les hommes n'avaient donné au monde qu'un millier de génies. Cent mille ans d'existence, trente milliards d'hommes, et seulement un millier de génies ! Il n'y avait vraiment pas de quoi pavoiser. Sans dire que la liste consacrée des prétendus génies était loin d'être convaincante. Boris Godounov, Charles-Quint, Alexis Ermolov, Gleb Ouspenski, Theodore Roosevelt, Virginia Woolf, Charles de Gaulle, Alexis Tolstoï, Samuel Taylor Coleridge, Mazarin. J'en passe, et des meilleurs. Pouvait-on les comparer à ces vrais génies, à ces titans qu'étaient Kant, Beethoven, Dostoïevski, Newton, Tolstoï, Mendeleïev ? Or, ceux-là n'étaient pas plus d'une centaine. Sur cent mille ans, cela revenait à produire un génie par millénaire ! De quel droit, après cela, se qualifiaient-ils d'êtres *raisonnables* ? Tout ce qui ressortissait de l'*homo sapiens* était peu convaincant, excessif, contradictoire, et sans rapport avec le réel. Il suffisait d'observer *leur* monde avec un peu d'attention pour se persuader que le déficit de raison était général. Le besoin de raison s'était fait sentir à toutes les époques, mais il était particulièrement aigu aujourd'hui, à l'heure où chaque individu était à découvert, exposé à la vue de tous. Aujourd'hui, plus que jamais, l'homme avait hâte d'exprimer son essence. Extérieurement, il était libre et on pouvait l'examiner à son aise. Et que constatait-on ? L'être humain avait mis des centaines de millions d'années à se forger, et pourtant, hier

comme aujourd'hui, quelle déception ! Gorbatchev, par exemple, avait donné la liberté à ses concitoyens. En retour, *ceux-ci* n'avaient montré que leur totale incapacité à en faire usage. La liberté avait fait d'eux des êtres humiliés, indifférents au bien public et rongés de complexes. Il ne restait qu'une issue au prétendu *homo sapiens*, disparaître dans les oubliettes de l'Histoire, rejoindre le sinanthrope, l'aurochs, la panthère blanche, le cheval de Prjevalski et le tigre de Touran. La nature, en effet, ne cessait de sécréter du nouveau. Le nouveau se développait jusqu'à son acmé, puis entraînait en sénescence et finissait par disparaître. Ainsi devait-il en être des hommes. Et ce, non pas dans un avenir lointain, mais aujourd'hui même. J'étais prêt à accélérer personnellement le processus !... Parvenu à ce point de mon rêve, je fus réveillé par une bourrade dans l'épaule. Ouvrant les yeux, j'aperçus le visage blafard du chef de wagon. Ses yeux étaient exorbités, son front couvert d'ecchymoses, son œil orné d'un coquard tout frais. Mes visions oniriques se dissipèrent sur-le-champ, mon monologue intérieur prit brutalement fin, un chat dans la gorge me fit tousser. « Debout ! hurla-t-il. Qu'est-ce que tu fais là à pioncer ? Terminé, le voyage ! Tout le monde descend ! Si tu veux dormir ici, faut me filer de la thune. Il t'en coûtera deux roubles pour rester jusqu'à sept heures ce soir. » Dépit par ce brutal retour au réel, je dégringolai de ma couchette à contrecœur. Néanmoins, réconforté à l'idée que j'étais arrivé à Moscou, j'empoignai mon maigre balluchon et quittai le wagon en vitesse. « Hé, l'rouquin ! T'as oublié ton bonnet, abruti ! Embarque-moi ça, j'veux pas de tes poux ici ! » me lança le chef de wagon. « Au diable, mon couvre-chef ! » me dis-je

et, pour toute réponse, m'éloignai sur le quai de la gare de Kazan¹. Un état d'abattement avait succédé à mon beau rêve. Moscou, vidée de ses habitants ? Tu parles ! On s'était bien joué de moi. Quelqu'un avait voulu tourner en dérision les convictions du jeune Poutivlien que j'étais. Des hommes, il y en avait partout. Ça grouillait littéralement. Impossible de les dénombrer. Je fus pris de vertige et de nausée. De rage, j'aurais voulu cracher sur l'asphalte et regagner sur-le-champ l'usine d'emballage où j'assemblais mes caisses. Cette multitude me répugnait ! Jamais je n'aurais cru qu'ils fussent si nombreux. Cela me confortait dans mon intime conviction qu'ils avaient fait leur temps. Bon, grand bien *leur* fasse ! Qu'avais-je à me soucier d'eux ? Je me suffisais à moi-même. Mon rôle dans l'histoire se limitait à accélérer le processus. Le sentiment du devoir me ramena à la réalité. Ma venue dans la capitale n'avait qu'un seul objectif, me familiariser avec les représentants les plus éminents de l'espèce humaine, m'initier à leurs travaux, leur savoir. C'était la condition *sine qua non* pour créer un nouveau type de Terriens, impatients de pénétrer les arcanes du cosmos. Pour accoucher de l'ère nouvelle, celle de l'*homo cosmicus*, il était indispensable de recourir au savoir des générations précédentes. Je ne savais pas encore de quelle façon la mutation s'opérerait. Mais je sentais que, tôt ou tard, le miracle devait s'accomplir. J'étais prêt à clamer à la face du monde : « Moi, Vassili Karamanov, je suis une créature radicalement nouvelle ! Je suis l'ennemi du genre humain, fût-il sobre ou ivrogne, créateur ou décadent. Je suis venu pour réaliser une

1. L'une des grandes gares de Moscou.

mission noble entre toutes, organiser la retraite aux flambeaux de l'humanité, son départ dans l'au-delà de l'éternité.» Empli de fierté et d'espoir, je m'approchai d'un plan du métro de Moscou. « Qu'espères-tu donc trouver ici, Vassili ? m'interrogeai-je soudain. Cette ville est un monde, un continent inconnu. Ce dont tu as besoin, toi, c'est de juste un coin, une chambrette pour te loger, un asile pour la nuit, un abri de fortune au fond d'une arrière-cour. Qu'irais-tu faire dans le métro ? » Cependant, ne sachant où aller, je me mis à examiner le réseau des stations. Soudain, au beau milieu du plan, un nom retint mon attention : Bibliothèque Lénine. « Voilà ce qu'il me faut ! fis-je, pris d'une illumination subite. La providence vient à mon secours. » Là-dessus, j'empruntai l'escalier roulant et pris la direction de la susdite station. De ma vie, je n'avais vu cohue pareille. Les nuées de passagers me rappelaient les essaims de criquets qui s'abattaient sur les champs de sarrasin en bordure de la Volga. Et les rames bondées m'évoquaient les roulés fourrés au pavot que la vieille Khvataïko me faisait transmettre à sa fille, mon institutrice de Poutivl. J'eus l'impression d'être moi-même l'une de ces graines de pavot. Et lorsque la rame s'engouffra dans la galerie souterraine, je crus pénétrer en enfer, un enfer créé par l'homme. Un sentiment de panique m'envahit, paralysant tout mon corps. Pris en sandwich, j'étais pressuré de tous côtés. Quelqu'un écrasait allègrement mes parties intimes. Une main s'aventura dans ma poche. Une inconnue me piétinait les orteils de ses talons aiguilles. Un autre cala sur mon épaule une cage de sansonnets. Sans la moindre vergogne, pour ne pas dire de propos délibéré, les humains soufflaient sur moi leur haleine

empestant l'ail, l'oignon ou le piment. J'eus soudain l'impression qu'ils voulaient m'aplatir comme une crêpe et me griller sur une poêle monstrueuse afin d'envoyer *ad patres* le Poutivlien que j'étais. « Comment était-ce possible ? Je n'avais encore rien entrepris. Moi, qu'un projet si grandiose attendait, moi, qui voulais consacrer ma vie à l'avènement de l'*homo cosmicus*. Chaque jour, que ce soit au camp ou à la centrale de chauffage, je n'avais eu de cesse de rêver au jour J, à l'instant bienheureux où l'humanité sombrerait corps et biens. J'étais même prêt à lui faire un petit signe de la main comme pour lui dire "Adieu, adieu, méchante marâtre ! J'espère que nos chemins ne se croiseront plus". Mais jamais je ne me serais attendu à un tel dénouement. » C'est alors qu'une voix dans le haut-parleur annonça « Lermontov. Prochain arrêt : Kirov ». La rame émergea des ténèbres, pénétra dans le hall violemment éclairé de la station, freina. Les portes s'ouvrirent. Un flot humain m'éjecta sur le quai, un autre me fit rentrer de nouveau dans la rame, et le métro reprit sa course. Plus la cohue augmentait, plus mes craintes se dissipaient. « Et ils osent se dire raisonnables ? Leur comportement est un véritable défi à l'intelligence », m'étonnai-je. J'eus envie d'éclater de rire, de siffler dans mes doigts, tellement j'étais heureux de cette preuve éclatante de leur inanité. Je voulais crier : « Vous prétendez être des créatures douées d'intelligence ? Vous ? Imposteurs ! Dépêchez-vous de rejoindre les cimetières ! Votre temps est fini ! » Mais cette excitation fut de courte durée et je me mis à examiner les visages des passagers. Qui sait si je ne découvrais pas chez certains des traits inattendus, distincts des types volgiens et

sumiens¹ ? « Qui sait si je n'allais pas tomber sur des congénères ? Non pas des habitants de Poutivl, mais des Poutivliens, des *homo cosmicus* comme moi, rêvant de succéder aux Cro-Magnon ! » Réconforté par cette idée, j'entendis soudain la voix du haut-parleur annoncer « Bibliothèque Lénine. Prochain arrêt : Kropotkine ». Sans l'ombre d'une hésitation, je sautai sur le quai, empruntai l'escalator pour, quelques instants plus tard, me retrouver dehors, à l'air libre, face à la statue de Dostoïevski. Le malheureux écrivain avait l'air d'être assis sur un clou. « C'est comme ça qu'ils honorent leurs grands hommes ! » m'indignai-je. Derrière moi, sur le trottoir d'en face, de l'autre côté de la rue, j'aperçus un bâtiment couleur turquoise. Une plaque délavée portait la mention « Soviet suprême de la RSFSR. Entrée du public ». « Les vestiges de l'empire », commentai-je à part moi. Je tournai la tête à droite. À une centaine de mètres de là, se dressait une tour du Kremlin. Cette vision me remit en mémoire le cuisant épisode de mon enfance où l'institutrice de la maternelle avait menti à la journaliste et prétendu que ce n'était pas moi l'auteur du dessin représentant le Kremlin, mais Viktor Vyporkov. « Rien d'étonnant à cela, songeai-je avec amertume. Le gène du mensonge était un gène dominant chez les mammifères humains. » Je me retournai. C'est alors que j'aperçus l'immense esplanade dominée par les imposantes colonnes de la bibliothèque d'État. Sur toute la longueur de son fronton, le bâtiment était surmonté de statues de pierre, sans doute des écrivains et des penseurs célèbres. J'en identifiais quelques-uns. Les

1. Du mot Soumy, ville d'Ukraine.

autres, je les voyais pour la première fois. « Voilà la fameuse bibliothèque. Elle est vraiment gigantesque ! Je n'aurai jamais assez de toute une vie pour dévorer les volumes conservés dans ce temple du savoir. » Je retardai le moment de pénétrer dans le sanctuaire. Tandis que je contournais lentement le bâtiment par la gauche, une question me vint subitement à l'esprit. Était-ce bien moral de ma part de faire appel aux penseurs de l'humanité, de solliciter leur aide alors que je me posais en ennemi du genre humain et que, convaincu de la supériorité du Poutivlien, je travaillais à rayer l'*homo sapiens* de la carte ? En d'autres termes, était-il bien honnête de chercher des guides spirituels parmi les hommes pour retourner ensuite contre *eux-mêmes* le fruit de *leurs* recherches ? N'y avait-il pas là de ma part une inconséquence grave ? Dans quelle mesure cette "éthique"-là, purement humaine, était-elle acceptable pour l'espèce future à laquelle je me targuais d'appartenir ? Cette question toute simple était si inattendue qu'elle me prit totalement au dépourvu. Elle me renvoyait à mon point de départ. Pour planifier la façon exacte dont devaient se dérouler l'exode humain et son remplacement par des êtres nouveaux, plus forts et plus raisonnables, je devais impérativement me familiariser avec le savoir universel. Or, ce savoir-là ne se trouvait que dans les livres, et les livres étaient le produit de l'activité intellectuelle des hommes. Mais reconnaître qu'il n'existait pas d'autre savoir que le savoir humain et que je voulais y faire appel pour élaborer ma stratégie, ne revenait-il pas à dire que l'homme était *raisonnable* ? Il n'était pas exclu qu'une infime partie des humains, disons un demi pour cent, pût constituer une élite. En ce cas, il conviendrait sans

doute de l'emmener avec soi dans l'univers de l'*homo cosmicus*. Que voilà des idées saugrenues et bien naïves, me direz-vous. Je vous l'accorde. Mais c'étaient celles d'un gars de dix-sept ans condamné à vivre dans une solitude extrême et n'ayant pour tout bagage que les connaissances glanées au hasard de ses lectures dans les bibliothèques de province ou les établissements pénitentiaires par où il était passé. C'est précisément en faisant le tour du bâtiment de l'illustre bibliothèque que, pour la première fois, je réalisai que ma haine du genre humain avait quelque chose d'immature, d'irréremédiablement subjectif et qu'elle n'avait reçu jusque-là, la caution d'aucun ouvrage théorique. « Voyons ce que les livres m'apporteront d'original. Dans quelle mesure ma thèse sur l'imminence du remplacement des Cro-Magnon par les Poutivliens se trouvera-t-elle vérifiée ? » Mais relevant les yeux et constatant les imposantes dimensions de la bibliothèque moscovite, le découragement me gagna. Bien des fois, par la suite, l'envie me démangea de revenir à la gare de Kazan, de sauter dans le premier train en partance pour Poutivl et, moyennant deux roubles glissés en douce au chef de wagon, d'aller retrouver les bords de la Volga. Tout cela, parce qu'en me frottant à la pensée des hommes, j'avais peur d'essuyer un cinglant démenti, peur d'accepter le genre humain dans ma raison et mon cœur, de reconnaître son droit à exister, à cohabiter avec l'*homo cosmicus*. Pour un esprit exalté comme le mien, rien de plus cruel qu'un rêve brisé ! Mais, aussitôt, cette interrogation était chassée par une autre. Et si les livres de la Maison du savoir venaient conforter la justesse de mes vues et m'acculaient à des mesures décisives ?

Lesquelles, exactement ? Pour l'heure, je l'ignorais. Des mesures, en tout cas, d'une audace extrême. Inhabituelles et grandioses de *notre* point de vue, mais monstrueuses du *leur*. Et si je découvrais tout à coup que les écrits les plus perspicaces, les plus prophétiques, appartenaient non point à la plume des hommes, mais à celle de Poutivliens catapultés dans ce monde hostile par le plus pur des hasards ? Qui pouvait dire pourquoi, un jour, au beau milieu d'un champ de ronces, venait à éclore un majestueux épi de blé ? Ainsi, faudrait-il donc que je convie les hommes à un festin universel et verse de ma propre main le poison dans *leurs* coupes ? Non, c'était là un procédé humain, trop humain. Un Poutivlien ne pouvait s'abaisser à ce genre d'ignominie. La seule solution acceptable serait qu'il se produise une sorte de miracle. Que les deux sexes, par exemple, n'en formassent plus qu'un, féminin de préférence, mettant fin à tout espoir de reproduction. Que tous les hommes devinssent subitement octogénaires et eussent ainsi déjà un pied dans la tombe. Ou bien que les prêtres, mollahs, rabbins et autres brahmanes, se vissent dotés du pouvoir merveilleux d'entraîner dans l'au-delà l'ensemble de leurs congénères. Comment appeler ce genre de chose ? Un tour de passe-passe humain ? Un miracle d'*homo cosmicus* ? Non, ça c'était *leurs* méthodes, *leur* style. *Ils* étaient croyants, n'est-ce pas ? *Ils* revendiquaient la liberté religieuse ? Eh bien, qu'on leur donne du miracle ! Qu'on stoppe net, par exemple, la croissance démographique en supprimant les ovules d'un côté, les spermatozoïdes de l'autre. Ou bien, plus sophistiqué, qu'on multiplie par dix ou par cent la vitesse de rotation de la Terre. La durée du jour serait alors ramenée à

zéro heure vingt-quatre, soit deux minutes et demie, soit neuf cent douze minutes par an. Ce qui, en quatre-vingts ans (la durée moyenne de vie d'un Européen), ferait un total de soixante-treize mille minutes. Soit, rapporté à l'espérance de vie humaine, un cycle de cinquante jours. Passé ce seuil, les réserves vitales de l'homme seraient épuisées. De même, il suffirait d'augmenter ou de diminuer de quinze degrés la température globale de la planète pour qu'*ils* s'éteignent en l'espace d'un an ou deux. Il suffirait de tripler ou de quadrupler l'impact du gène de la jalousie ou de la vengeance pour qu'*ils* s'entretuent ! D'accroître l'influence du gène de la nutrition sur le cerveau pour qu'*ils* s'entredévorent. Si, au contraire, on réduisait son impact, *les* voilà menacés de dystrophies mortelles. Il était effarant de voir à quel point les hommes dépendaient des équilibres naturels. La moindre petite variation et hop, *ils* cessaient d'exister ! Mais que représentaient quinze petits degrés par rapport aux hautes températures du soleil ou aux basses températures du cosmos, proches du zéro absolu ! Perdu dans la contemplation de la bibliothèque, j'étais *alors* loin d'imaginer les idées qui seraient les miennes dix ou quinze ans plus tard. J'en eusse frémi d'horreur ! Mes cheveux eussent blanchi sur-le-champ ! L'idée de *poutivliniser* l'être humain m'exaltait par son côté radical. J'aimais les projets extravagants qui germaient dans mon esprit quant aux différentes méthodes pour analyser l'*homo sapiens*. J'aimais le dégoût que j'inspirais aux humains. Je tenais beaucoup aux modestes pas que j'avais déjà accomplis dans la réalisation de mon objectif le plus cher. Non, à cette minute-là, je n'avais pas d'autre plan en tête que de m'imprégner au plus vite du savoir qui me permettrait de

sceller le sort des hommes sans déroger pour autant à l'éthique poutivlienne. Fallait-il attendre qu'*ils* mourussent de mort naturelle, ou bien accélérer artificiellement le processus ? Mais, en même temps, une autre question, plus accessoire, me tracassait. En attendant, quelle ligne de conduite devais-je adopter à *leur* égard ? Je serais resté longtemps à ruminer toutes ces questions, si je n'avais vu soudain se dresser devant moi le musée Valentin Serov¹. Une affichette placardée à l'entrée annonçait que l'établissement recherchait un agent de la voirie. Machinalement, je poussai la porte. Après qu'on m'eut introduit dans le bureau de la directrice, je me présentai. « Je m'appelle Vassili Karamanov. Je viens de Kniaguinine, une ville des bords de la Volga. Je suis intéressé par votre offre d'employé de voirie. – Quel âge as-tu ? me demanda la directrice, une femme maigre avec un visage au teint terreux. On a coutume de dire que les rouquins sont des bagarreurs et des voleurs. On ne t'envoie pas ici pour dévaliser le musée, j'espère ? – Non, je ne connais personne à Moscou. Quant à mon âge, voyez mes papiers, j'ai vingt ans. – Et la bande criminelle de la Volga ? Comment s'appelle votre *ataman*² déjà ? Tormoz³ ou Thermos ? – Je n'ai pas l'honneur de connaître ce monsieur. – Tu as déjà exercé un emploi ? – Oui. Cinq ans, comme employé dans une chaufferie. Ensuite, pendant plus d'un an, j'ai travaillé dans une usine d'emballage. – T'as fait ton service militaire ? – Non. – T'es objecteur de conscience ou quoi ? – J'ai un sursis de cinq ans. – Pour quel motif ?

1. Peintre russe (1865-1911).

2. Chef cosaque.

3. « Frein », en russe.

– J’ai purgé une peine de cinq ans dans un camp de délinquants mineurs. Le sursis correspond à la durée de ma détention. – Bien... Bien... fit la dame d’un ton hésitant. Donc, tu as fait de la prison. Pour quelle raison ? – Tentative d’incendie de biens privés. – Il y a eu des victimes ? – Non. – Des dégâts matériels importants ? – Non, j’ai tout de suite éteint le feu moi-même. – Tu mens. Pourquoi aurais-tu écopé de cinq ans, sinon ? – Je n’en sais rien. Et puis, la détention, ce n’était pas si mal. Au moins, je pouvais bouquiner. Si vous avez besoin d’un employé de voirie, la place m’intéresse. – Tu picoles ? – Non. – Tu habites où, à Moscou ? – Nulle part. Je suis arrivé ce matin. – T’as des parents, ici ? – Non. – Alors, où vas-tu crecher ? – Dans le débarras, là où vous rangez le matériel, les balais, les pics et les pelles pour déblayer la neige. L’absence de confort n’est pas un problème, j’y suis habitué. » Finalement, elle accepta de me prendre à l’essai un mois. C’est ainsi que je fis mes premières armes de balayeur dans la capitale. Mon QG se trouvait à cent mètres de la bibliothèque d’État et à deux cents mètres du Kremlin. Comme le musée Serov fermait ses portes à dix-huit heures, je passais toutes mes soirées dans la salle de lecture publique. Les livres que je découvris au cours de ces heures studieuses me firent perdre quelque peu de ma superbe. J’appris ainsi que Camille Saint-Saëns avait composé de la musique, et de l’excellente, à l’âge de cinq ans ; qu’à six, l’anthropologue Franz Hamilton déclamait l’*Iliade* et l’*Odyssée* en public ; qu’Alexandre Griboïedov¹ était entré à l’université à l’âge de huit ans ; que Mikhaïl Lermontov

1. Alexandre Griboïedov (1795-1829), écrivain russe, auteur de la

avait achevé la seconde rédaction du *Démon*¹ à quinze, et qu’à seize ans, il travaillait déjà sur son *Bal masqué* ; qu’à dix-sept ans, Descartes avait déjà formulé sa géniale méthode des « coordonnées² » ; qu’au même âge, Galilée avait découvert les oscillations isochrones du métronome et Félix Mendelssohn composé l’ouverture symphonique du *Songe d’une nuit d’été* ; qu’à dix-huit ans, Erasmus Darwin avait déjà rédigé sa *Zoonomie*³. Au regard de telles prouesses, je n’avais pas de quoi pavaner. C’était comme si les humains me lançaient un défi, comme s’ils me demandaient : « Hé toi, le Poutivlien, de quoi es-tu capable ? Tu sais alimenter une chaudière en charbon, clouer des caisses, user tes fonds de culotte sur les bancs des bibliothèques, lire les ouvrages écrits par *nos* savants. Et tu oses vilipender notre espèce ! Pour qui te prends-tu ? Qu’as-tu accompli de si remarquable qui te différencie de *nous autres* ? D’accord, les rouquins, en Russie, ça ne court pas les rues. D’accord, tu ne cherches pas à t’enrichir coûte que coûte. La carrière, la politique, le business, les relations, les fringues, l’apparence exté-

comédie *Du malheur d’avoir de l’esprit* (1825), pamphlet contre la Russie d’Alexandre I^{er}.

1. Mikhaïl Lermontov (1814-1841), poète et romancier russe, auteur entre autres du roman *Un héros de notre temps*, du poème *Le Démon* et du drame *Bal masqué*.

2. Système géométrique construit à partir de deux droites (« axes ») perpendiculaires, chacune identifiée par sa distance au point de croisement (« l’origine »). On compte positivement au-dessus et négativement au-dessous.

3. Erasmus Darwin (1731-1802), médecin et savant anglais, grand-père de Charles Darwin, auteur de *Zoonomie ou les lois de la vie organique* (1810-1811).

rieure, tout cela te laisse froid, on t'en donne acte. Tu préfères la solitude aux bruyantes bandes d'amis. Tu ne bois pas, ne fumes pas, ne consommes pas de drogues. Et alors ? Des types de ton espèce, on en trouve à la pelle ! Tu préfères te mettre au lit avec un bouquin plutôt qu'avec une femme ? Tu rêves plus que tu n'agis ? Quoi encore ? Qu'est-ce qui te distingue de nous ? Qu'as-tu de proprement *cosmicus* ? Le fait de vouloir éradiquer tous les hommes jusqu'au dernier ? Le fait d'avoir été en butte aux pires avanies et humiliations ? Mais tu n'es pas le seul, des mecs comme toi, on les compte par millions. Dans les villes, aussi bien que dans les cimetières. Ton cerveau fonctionne autrement que le nôtre ? Prouve-le ! Pour le moment, tes exploits, on les attend toujours. Personne n'est au courant de tes projets, personne ne sait même que tu existes. *Nous*, les humains, pouvons parfaitement être dans l'ignorance de ton passage sur Terre. On n'en a aucune preuve. Que tu sois venu au monde aujourd'hui, ou que tu sois mort hier, demain, dans quatre-vingt-dix ans, quelle différence ? Est-ce que tu te soucies, toi, des mouches qui volent, des chiens qui aboient, des nouveau-nés qui vagissent ? Non ! Alors, pourquoi voudrais-tu que nous remarquions ta présence ? Que *nous nous* mettions à l'écoute de tes pensées ? Toutes ces élucubrations sur l'extinction des Cro-Magnon n'existent que dans ton cerveau enfiévré. Les hommes sont contents de leur sort. La seule chose qu'ils désirent voir changer, c'est leur situation matérielle. Hier, ils avaient un rouble, aujourd'hui ils en veulent cent, demain, mille. C'est tout. Les problèmes qui t'obsèdent n'intéressent pas les humains. Étonne-nous ! Montre-nous ne serait-ce qu'une parcelle de tes

super-pouvoirs. Si tu désires vraiment savoir à quoi ressemble le genre humain, plonge-toi dans l'univers du crime, lance-toi dans la politique, dans l'art, la culture, la science, que sais-je encore. Agis ! Apporte la preuve que tu appartiens à une espèce supérieure. » Après ce vif échange, tout à fait inattendu, avec moi-même, je me dis pour la première fois que le miracle pourrait bien venir non pas de l'extérieur, mais de *moi*. Une voix intérieure me soufflait que ce miracle existait, qu'il n'était pas loin, qu'il était même là tout proche, prêt à répondre à la première sollicitation. Il suffisait d'ouvrir grand ma conscience, de la débarrasser de ses œillères, et ce miracle allait s'imposer dans toute sa force. Apercevant mon reflet dans l'immense miroir de la bibliothèque, je me dis que l'histoire de la civilisation me lançait un terrible défi, ébranlait mes convictions forgées au fil de longues années de méditation. Je ne pouvais même pas imaginer que le grand projet de ma vie pût être brisé ou anéanti. Mais il eût été plus douloureux et plus cruel encore de l'étouffer de mes propres mains ; de trahir ma cause ou d'en épouser une autre, autrement dit, de perdre brutalement ce qui constituait le pivot central de toute une vie. Pour apaiser mon trouble et recouvrer mon sang-froid, je sortis faire le tour du bâtiment de la bibliothèque, ma promenade favorite. Je décidai de ne rien changer pour l'instant à mes habitudes, de continuer à mener la même vie d'ermite, à la fois de balayeur des rues et de lecteur assidu de la bibliothèque d'État, tout en cherchant sans relâche le moyen de faire mes preuves, de démontrer, ne fût-ce qu'à mes propres yeux, que j'étais bien un Poutivlien, et non un humain parmi d'autres, atteint de bouffées de folie délirante. « Pas question de

crier à tous les coins de rue que j'incarne une nouvelle espèce de Terrien. Je serais l'objet de la risée générale. *Ils* ne manqueraient pas de m'accuser de misanthropie, de m'interner dans un hôpital psychiatrique, de me jeter en taule, à Vladimir ou à Perm¹. *Ils* trouveraient toujours un endroit. Les prisons, ce n'était pas ce qui leur manquait. La première chose à faire était d'abord de me prouver à moi-même que j'étais bien un *cosmicus*. Je devais en avoir le cœur net. Ce n'est qu'à ce prix que je pourrais agir à visage découvert, utiliser le savoir humain accumulé au cours des siècles autant que mes capacités propres, afin de reléguer l'humanité aux poubelles de l'Histoire. Mais si d'aventure il se révélait que je n'étais pas un vrai Poutivlien, je devrais renoncer à mon entreprise. Mais alors, à qui léguer le monde ? Qui succéderait à l'espèce humaine et régenterait la planète durant les treize milliards d'années qui lui restaient à vivre ? En un domaine si délicat, il fallait se garder d'agir dans la précipitation. Il fallait conserver un peu du matériau originel afin d'assurer la pérennité des mutations à venir. Or ce matériau ne pouvait être que l'homme de Cro-Magnon. Quel plaisir ce devait être de pouvoir observer la dérive des gènes, leurs fluctuations dues au pur hasard. Ce devait être passionnant de voir la matière élaborer avec un soin maniaque, atome après atome, le génome d'une nouvelle espèce de Terriens. Mais comment observer un tel miracle ? Où était le mystérieux trou de serrure qui me permettrait de suivre la fabrication de ces nouvelles créatures ? Qui serait le successeur du *cosmicus* ? Comment espionner les sor-

1. Prisons psychiatriques célèbres pour avoir abrité des dissidents pendant l'ère Brejnev.

ciers, ou les magiciens, qui auraient le privilège de manipuler la longueur des fragments restreints d'ADN ? Comment assister au spectacle étonnant du transfert de l'information génétique au sein des cellules somatiques, suivre la logique aveugle des mutations spontanées et induites, comprendre le pourquoi des aberrations chromosomiques ? Quelle expérience extraordinaire ce devait être ! Et si je construisais mon propre laboratoire ? Si je me livrais à mes propres recherches ? Si je me lançais dans le génie génétique ? À moins que je ne me fasse embaucher dans un centre de recherches ? Non. Il était encore trop tôt pour m'aventurer parmi les hommes. Il fallait d'abord, comme je l'avais décidé, diagnostiquer qui j'étais, à quelle espèce j'appartenais. Étais-je un Cro-Magnon ou un Poutivlien ? Un homme du passé ou une créature du futur ? Ma décision définitive ne pourrait intervenir qu'après. » Une autre idée, qui n'avait rien à voir avec la précédente, m'entraîna vers une autre piste de réflexion. Quand les humains voulaient établir entre eux une classification, ils privilégiaient le critère hiérarchique. Si, en Russie, à une date encore récente, l'accès à l'élite était conditionné par le rang occupé à l'intérieur du parti ou de la société, aujourd'hui, cette ascension dépendait le plus souvent du capital. Les aptitudes intellectuelles et les origines sociales n'y jouaient plus aucun rôle. Seuls importaient l'esprit mercantile et l'affairisme véreux. La mentalité mafieuse tenait désormais le haut du pavé. Seuls les hommes à l'imagination pervertie se trouvaient propulsés au firmament de la société, devenaient les « héros de notre temps ». Tous les autres rêvaient de leur ressembler, de devenir les pop stars du crime, de la culture, du commerce, de la

politique, de la science. C'était peu dire que la dégradation de l'espèce avait commencé, elle s'accélérait de jour en jour, s'acheminait vers un fiasco généralisé. Les plus clairvoyants des humains pressentaient cette faillite. *Ils* avaient même créé des banques de sperme à l'intention des plus éminents d'entre *eux*. Et tout cela, pour un résultat nul ! Si je voulais modéliser le Poutivlien de manière efficace, le programmer de façon à l'affranchir des tares humaines, ne devrais-je pas d'abord pénétrer le fond de *leur* nature, étudier la décadence de *leurs* mœurs et l'éventail complet de *leurs* convoitises ? Ainsi, pourrais-je sélectionner les gènes des Cro-Magnon qui mériteraient d'être conservés chez le *cosmicus* et ceux qu'il faudrait détruire par le fer et le feu afin d'en débarrasser la planète. Pour être franc, cette idée me parut si excitante que je piaffai d'impatience, me demandant quand sonnerait enfin l'heure de passer à l'acte. Mais, de nouveau, je me trouvais confronté à un choix délicat. Quels domaines de l'activité humaine devais-je privilégier afin de dépister *leurs* imperfections, d'approcher *leur* être de l'intérieur ? Comme j'étais seul et agissais sans aide aucune, je ne devais compter que sur mes propres forces. J'étais conscient que, pour me glisser dans la peau d'un de ces pécheurs, il me faudrait déployer des trésors de ruse, faire preuve de véritables dons d'acteur. Je me demandais si j'en serais capable et si cela serait suffisant. Sans plus attendre, je me mis à scruter par les fenêtres de la bibliothèque le flot humain qui s'écoulait en direction de l'état-major général des Fourches Armées¹. La plu-

1. « Force » et « fourche » sont deux termes phonétiquement proches en russe.

part portaient l'uniforme. Lorsqu'*ils* passaient sous les fenêtres de la bibliothèque avec leurs visages las, au teint gris, *ils* me faisaient songer, je ne sais pourquoi, au sable malpropre que je balayais dans les rues de Moscou. Mais, aussitôt, je me sermonnai. « Pourquoi ces comparaisons grossières, Vassili ? Tu t'étais promis de faire preuve envers les humains de respect. Car enfin, c'étaient des hommes de *leur* espèce dont les savants opus remplissaient les rayonnages de la Maison du savoir. C'étaient *eux* qui avaient inventé le terme de "tolérance". "Tolérance", oui, telle était la vertu première dont tu devais faire preuve à leur égard. » J'imaginai alors mon outil de travail, un balai virtuel fonctionnant à toute vitesse, si bien que les piétons semblaient encore accélérer leur allure. On eût dit qu'ils jaillissaient sous les crins de ma brosse et que celle-ci les projetait en l'air pour les faire aussitôt disparaître des rues de Moscou. C'est là, posté derrière la fenêtre de la bibliothèque, que des histoires de crimes me remontèrent en mémoire. Des récits entendus au camp à propos de *farmaçons*¹ qui s'amusaient à chasser le gogo parmi les officiers de l'état-major. Ils leur proposaient de racheter au prix fort leurs bons d'achat dans les Beriozka² et, au moment de payer, leur refi-

1. Déformation populaire du terme « franc-maçon » à l'époque où la franc-maçonnerie s'est répandue en Russie (fin XVIII^e-début XIX^e siècle). Aujourd'hui, le terme désigne un truand dans le jargon de la pègre.

2. Chaîne de magasins réservés à une élite qui proposaient à une époque de pénurie chronique un grand choix de denrées et d'articles, d'importation pour la plupart, qu'on ne trouvait nulle part ailleurs. L'entrée en était interdite au citoyen ordinaire, et la clientèle constituée essentiellement d'étrangers ou de Russes ayant

laient ce que dans le jargon ils appelaient une « pou-
pée », autrement dit un leurre de papier. « Et si je com-
mençais par là mon exploration du monde des
hommes ? » pensai-je subitement. C'est à partir d'expé-
riences isolées de *leurs* turpitudes que je pourrais réu-
nir les preuves de *leur* indigence intellectuelle et de
leur insatiable cupidité. Quand on vous offrait trois
roubles pour une chose qui n'en valait qu'un, tout être
normalement constitué ne devait-il pas se poser de
questions, douter, refuser une transaction suspecte ?
Mais non, le gène du lucre était le plus fort. Lui aussi
était un gène dominant chez l'*homo sapiens*. L'appât
du gain, voilà ce qui allait à coup sûr causer *leur* perte.
Ils voulaient tout avoir. Non pas comme untel rêvait de
posséder une automobile, tel autre un manteau de four-
rure, tel autre encore une femme ou un pactole. Non, il
leur fallait tout, tout de suite et, qui plus est, en quan-
tités pharamineuses. Comme sur un coup de baguette
magique. Et hop, cher monsieur, voilà votre vœu
exaucé !... Cette course aux biens matériels n'avait
pas grand-chose à voir avec la noble appellation
d'*homo sapiens*. Tout *leur* était bon pour accéder à cet
univers de paillettes. *Ils* étaient prêts à mentir, trans-
gresser les lois, briser les vitrines, s'entre-tuer, estro-
pier des vies, s'emparer du pouvoir, faire main basse
sur les biens de leur prochain. Bon, c'était décidé,
j'allais me glisser provisoirement dans la peau d'un
farmaçon... Je me donnais un an pour ce faire, le
temps de tester l'impact du gène de la criminalité sur

le privilège de travailler hors des frontières de l'URSS et dont le
salaire était versé partiellement sous forme de « chèques » ou de
« bons d'achat » à faire valoir dans lesdits magasins Beriozka.

le comportement humain. » Debout derrière ma fenêtre,
j'aurais volontiers encore prolongé ma rêverie, mais
force était de revenir à la réalité. Je me hâtai de rendre
les livres que j'avais empruntés et de regagner mon
logis de la rue Starovagankov. Mon gîte consistait en
une sorte de hangar de briques délabré, recouvert d'un
toit de tôle goudronnée. Le plancher, fait de lames
pourries, accusait un dénivelé de cinquante centimètres
au-dessous du niveau de la cour. L'unique et minus-
cule fenestron qui donnait sur l'entrée du musée était
obturé par un vieux carton. Pourtant, j'étais satisfait de
mon « logement de fonction ». Compte tenu de mon
penchant pour la vie d'ascète, ce local mal chauffé,
équipé seulement d'un minuscule poêle de fonte, me
convenait parfaitement. À peine allongé sur ma pail-
lasse, je repris le fil de mes réflexions. « Dans un
deuxième temps, il faudrait que je pénètre le monde de
la culture. Je prévoyais que cette expérience prendrait
deux ans. Je ne connaissais rien à ce milieu, mais son
contact, je le pressentais, allait me brûler comme de
l'acide et confirmer mon incompatibilité génétique
avec tout ce qui participait de l'humain. Ensuite, je me
glisserais dans la peau d'un militant politique. Je me
fixai, pour cette troisième expérience, un délai de trois
ans. J'ignorais quelle serait la nature exacte de mes
activités, mais j'étais prêt à parier que les côtés prag-
matiques et sordides des milieux politiques me donne-
raient la nausée. Néanmoins, force était de briser mes
résistances, d'aller contre ma nature si je voulais tester
les appétits et la soif de pouvoir des humains. La fré-
quentation du monde politique me vaudrait sans doute
des maux d'estomac. Chacun savait, en effet, que la
morgue des politiciens avait pour corollaire une indif-

férence totale aux malheurs d'autrui et des ulcères d'estomac chroniques. Enfin, je terminerais mon séjour "parmi les hommes" par une immersion dans le monde scientifique. Deux ou trois ans devraient suffire, là encore, pour en faire le tour. Je présume que mon impression dominante serait la perplexité. La perplexité de constater à quel point les esprits savants se souciaient peu de modifier *leur* espèce biologique, à quel point ils étaient aveugles face à son indigence et ses imperfections. Était-ce myopie de leur part ? Ou bien le déficit d'humanité du Cro-Magnon, qu'il payait d'un combat permanent contre lui-même, était-il inscrit dans son patrimoine génétique ? Bref, c'était une longue période de ma vie que je devrais consacrer à l'observation *in vivo*, dans son milieu originel, de la nature humaine. Et ce n'était qu'à l'issue de ce long voyage au cœur des turpitudes de l'*homo sapiens* que je prendrais ma décision finale. Soit précipiter son extinction, soit me contenter de poursuivre ma réflexion autour de cette question centrale de mon existence.» Absorbé par ces pensées, je sortis de ma tanière afin de donner un rapide coup de balai aux rues avoisinantes, mettre les ordures dans les conteneurs et passer un coup de chiffon sur le panonceau « Interdit aux chiens » accroché à l'entrée de la cour. Cette tâche accomplie, je m'empressai de regagner mon réduit et de reprendre le fil interrompu de mes pensées. « Pour ma première mission, celle de l'arnaque aux chèques Beriozka, j'avais besoin d'argent liquide afin de ne pas éveiller les soupçons de mes victimes. » Cela faisait déjà un an que je travaillais comme employé à la voirie. Pendant tout ce temps, j'avais lu des centaines d'auteurs, Bajenov, Kannabikh, Kunin, Doubrovski,

Harris, Lenz, Owen, Kechman, et échafaudé une multitude de plans destinés à préparer l'avènement des Poutivliens. Mais j'avais toujours l'impression que le plan le meilleur était encore à trouver et que mes connaissances n'étaient pas à la hauteur de mes ambitions. Quatre cent soixante-dix roubles, tel était le pécule que j'avais réussi à amasser depuis les débuts de ma carrière de balayeur des rues. N'allez pas imaginer que j'aie économisé ou lésiné sur la dépense. Simplement, le Poutivlien se contentait d'une nourriture frugale et d'une garde-robe réduite à sa plus simple expression. La valeur nominale d'un chèque Beriozka était d'un rouble. Pour appâter le chaland, je devais lui offrir une somme trois fois supérieure à la valeur de ce chèque. Il me fallait trouver quelqu'un qui fût prêt à me vendre cent cinquante chèques. Pour réaliser cette opération, je devrais préalablement échanger l'argent de ma cagnotte contre des coupures de dix roubles, découper des feuilles de papier de même dimension et fabriquer ainsi une liasse de faux billets que je peindrais sur la tranche. Ensuite, je placerais les vrais billets de banque sur le dessus et le dessous de la liasse, envelopperais le tout dans un sac de polyéthylène transparent et la « poupée » serait prête. Après quoi, je placerais le leurre dans la poche gauche de mon veston et mettrais le vrai pognon, enveloppé lui aussi dans un sachet de plastique transparent, dans ma poche droite. « D'où tenais-je donc toutes ces combines d'escroc ? m'étonnais-je moi-même, non sans une pointe d'inquiétude. Sans doute du récit des exploits de mes codétenus. Mais pourquoi avais-je retenu la leçon comme un bon élève pourquoi cela s'était-il gravé dans ma mémoire ? À croire que mon subconscient s'imprégnait

de tout ce qui était humain et le stockait à mon corps défendant. Comment expliquer un tel phénomène ? À moins que cela ne soit dû à des aptitudes mnémoniques particulières de l'*homo cosmicus*. N'empêche, ce constat me mettait mal à l'aise. Il fallait que je me surveille de près. » Je me dis aussi qu'il faudrait dissimuler ma tignasse sous une perruque. Les rouquins, à Moscou, c'était pas courant. Mais ça coûtait combien, une perruque ? J'avais également besoin, pour parfaire mon accoutrement, d'une paire de lunettes ainsi que de moustaches et de favoris postiches. Un escroc se devait de soigner son image à l'égal d'un artiste. Il devait savoir vendre sa camelote, figoler son boniment. Pas question de se passer de baratin. La fable devait être crédible et un tantinet sentimentale. *Ils* aimaient ça. Par exemple, je pourrais dire que j'étais étudiant en médecine et que je venais de Tver pour acheter une robe de mariage à ma fiancée. En province, ce genre d'article était introuvable. Quant au fric, c'était mon père, directeur d'une distillerie, qui me l'avait filé. Et voilà, le tour serait joué. Bien entendu, il faudrait changer de déguisement à chaque fois. En ce temps-là, je me souciais peu du fait qu'une telle expérience impliquait de rompre avec mon univers solipsiste ainsi qu'avec mon passe-temps favori, mes cogitations sur ma nature *inhumaine*. Péchés de jeunesse ! Pour l'instant, je me laissais bercer par la douce musique qui résonnait à mes oreilles et caressais l'espoir que mon voyage parmi les hommes serait la clef qui ouvrirait toutes grandes les portes aux bataillons de Poutivliens. Réalisant brusquement que je devais encore me renseigner sur le prix d'une perruque, je filai au salon de coiffure de la rue Bolchaïa Milavskaïa. Une perruque coûtait dix

roubles, des moustaches et des favoris, cinq. Il me fallait donc déboursier vingt roubles pour la « poupée » et vingt autres pour le déguisement. Soit quarante au total. C'était le prix à payer pour la sécurité et le bon déroulement de l'opération. Quatre cent soixante-dix moins quarante, il me resterait quatre cent trente roubles. C'était insuffisant pour mettre à exécution mon entourage avec les chèques. Et encore, j'avais oublié les lunettes ! Bon, une paire de lunettes, ça allait chercher dans les combien ? Un rouble cinquante à tout casser, même moins, si je me contentais d'un modèle bas de gamme. Pour ça, j'avais assez d'argent. Rien qu'aujourd'hui, j'avais trouvé trente kopecks en nettoyant le trottoir. « Au fond, me dis-je, c'était peut-être mieux ainsi, je serais plus crédible. Un jeune binoclard fraîchement émoulu de sa province et à qui il manquait vingt roubles (dans l'hypothèse où j'offrirais trois roubles par chèque) pour acheter une robe de mariage à sa fiancée, cela vous avait un petit côté touchant. Cela pouvait être l'occasion de lier plus ample connaissance avec mon "client"... Néanmoins, une chose m'inquiétait. Pourquoi me prenais-je au jeu à ce point ? J'éprouvais une sorte de vertige, une excitation inconnue. Cette histoire, j'en avais peur, risquait de m'emmener trop loin. Qu'est-ce qui te prend, Vassili Karamanov ? Ressaisis-toi ! Ta mission, c'est de t'infiltrer secrètement dans *leur* vie, en gardant l'inconnu, et non de t'y jeter la tête la première avec la même fougue que si tu partais faire un voyage d'agrément au Caucase. Du calme, Poutivlien ! Tu revêtiras le masque de l'homme quand l'heure sonnera et que tu auras de bonnes raisons de le faire. Pas avant. Tu n'en as pas le droit ! » Je repris sans hâte la direc-

tion de mon hangar. Je devais avoir une drôle de dégaine. Comme je ne m'intéressais à rien d'autre qu'aux livres, je ne prêtais pas attention aux êtres et aux choses croisés sur ma route. Immeubles, voitures, visages des passants, vitrines des magasins, je ne remarquais rien de tout cela. J'avais les yeux grands ouverts, comme un somnambule. Et si l'on m'avait demandé combien d'étages avait le restaurant *Prague* ou la bibliothèque d'État, ou le bâtiment de la Douma, ou bien si l'on m'avait prié de décrire telle ou telle passante, j'eusse été incapable de répondre. J'avais oublié jusqu'au nom du chef du gouvernement. J'eusse été incapable de fredonner l'hymne national. Tout cela, ce n'était pas *mon* monde. Je refusais de m'inscrire dans l'espace de cet univers-là. Non que je voulusse m'abstenir de tout commerce avec *eux*. Si tel avait été le cas, j'eusse élu domicile quelque part au fin fond de la taïga pour y mener une vie d'anachorète. Mais je m'étais toujours efforcé de me tenir à l'écart des passions et des mœurs des hommes dans l'espoir de changer *leur* nature autant que le monde lui-même. Pour moi, la première des vertus consistait à se dépouiller de toute « vertu » humaine. À chacun sa façon de voir les choses ! Étendu de nouveau sur ma paillasse, je me demandais comment opérer mon effraction dans l'univers quotidien de l'*homo sapiens*. Pour quelqu'un qui n'avait plus frayed avec cet univers depuis dix-sept ans, n'avait plus entretenu de relation de voisinage ou d'amitié, ni eu de véritable échange avec quiconque, qui récusait en bloc *leur* façon de penser et de sentir, il était très difficile de rétablir brutalement le contact. Mais je réussis à surmonter mes réticences. La prodigieuse volonté du *cosmicus*

eut raison de mes préventions. Ma décision était prise. Demain, après mon travail journalier, je quitterais discrètement mon antre de balayeur et me rendrais à l'état-major pour réaliser l'opération de trafic de chèques. Saisissant un fragment de miroir, je contemplai mon image. On eût dit que mon visage avait changé, qu'il avait pris une expression inconnue. J'avais l'air moins concentré, le regard plus terne, les oreilles basses, les cheveux en bataille, mon teint pâle avait viré au bleu, mes taches de rousseur étaient devenues sombres. Toute ma physionomie avait pris une sorte d'expression coupable. « Était-il possible que je garde définitivement cette tête-là ? me demandai-je avec inquiétude. Tu parles d'une tronche ! J'avais l'air d'un de ces glandeurs, de ces éternels étudiants qui traînaient leurs guêtres dans le fumoir de la bibliothèque. » Au fait, sous quelle identité allais-je opérer ? Karamanov ? Jamais de la vie ! Et si j'empruntais celle de Pochibaïlov, le truand *farmaçon* que j'avais rencontré au camp ? En dépit de son jeune âge, c'était un criminel endurci. Au camp, il refusait de façon ostentatoire, avec je dirais même un indéniable talent d'acteur, de porter le brassard écarlate, l'emblème du colabo, signe que l'esprit rebelle du détenu avait été maté. De même, il refusait de marcher en rang ou de prendre ses repas à la cantine. Tout *zek*¹ qui recevait un colis de vivres était tenu d'en sacrifier une bonne part à la table du « surveillant de zone ». Après l'extinction des feux, Pochibaïlov avait l'habitude de se détendre en narrant ses « exploits ». C'est là que

1. Argot des camps : abréviation du terme russe *zaklioutchonnyi*, « détenu ».

j'avais entendu parler pour la première fois de « gogos », de « pigeons », et de « poupées ». Quel était son prénom, déjà ? Alexeï, je crois. À moins que... Mais non, c'était le seul prénom qui me revînt à l'esprit. C'était décidé. Pour les hommes, je serais donc Alexeï Pochibaïlov. Je fronçai les sourcils : « Pouah ! Quelle horreur ! » Abandonnant ma couche, je mis le nez dehors. La nuit était tombée. Le temps tournait à l'aigre. Il se mit à pleuvoir. À la pensée que, le lendemain, j'allais devoir me réincarner sous les traits d'un homme, je fus pris d'une douleur sourde et lancinante. J'avais le moral à zéro. « N'était-ce pas là le premier symptôme de mon humanisation ? Auparavant, j'étais presque toujours indifférent à ce qui se passait autour de moi. Alors, que m'arrivait-il ? Ma récente poussée d'adrénaline aurait-elle retenti sur mon état psychique ? » Si ma mémoire est bonne, et elle l'est, j'étais à cette époque trop pudique, trop orgueilleux, pour faire irruption dans le quotidien des hommes sur un simple claquement de doigts et inaugurer mon séjour chez eux par une escroquerie, une infraction à leurs lois. « Pourquoi ma voix intérieure m'avait-elle soufflé de commencer mon observation de l'*homo sapiens* par un acte délictueux ? Et si c'était une idée absurde, délirante, fruit d'un esprit malade ? Et si je me faisais pincer par la police ? Et si j'étais condamné à plusieurs années de prison ? Qu'advient-il alors de mon grand dessein ? Or, c'était la seule, l'unique raison de ma présence sur terre. » Mais, réflexion faite, je me dis que si j'étais un véritable *cosmicus*, je n'avais rien à craindre. Il eût été ridicule de ma part de redouter quoi que ce soit. Rien ne saurait m'arriver. Ne leur étais-je pas supérieur par la raison ? Je ne devais pas avoir peur

d'être arrêté par la police. Non plus que d'être empêché de mener à bien la deuxième phase de l'opération — m'immerger dans les milieux culturels. Pas plus que je ne devais craindre de me voir interdire l'accès à l'élite politique, ni de me voir fermer les portes du monde scientifique. Les Poutivliens n'avaient-ils pas vocation à conquérir le monde ? « Alors, sus ! À l'attaque, mon petit Vassili Karamanov ! » m'écriai-je dans un élan d'enthousiasme muet. Mais, je me ressaisis aussitôt. « Pardon, tu fais erreur. Pas Karamanov, mais Pochibaïlov, Alexeï Pochibaïlov ! Montre-leur tes talents de nouveau génie des Terriens, révèle-leur tes capacités hors normes de *cosmicus* tout entier attaché à mettre au monde une créature nouvelle aux potentialités surhumaines. Cette étape est indispensable si tu veux jeter hardiment les bases de ta propre existence. En effet, hormis le fait de haïr le genre humain et de vouloir le rayer de la carte, qu'as-tu fait pour montrer de quoi tu étais capable ? » Définitivement rassuré, convaincu de la nécessité de réaliser mon ambitieux projet, je décidai de passer à l'action. La première chose à faire était de procéder à mon examen de conscience. Je devais formuler ouvertement, sans détour, sans rien me dissimuler, la liste des griefs que je pouvais m'adresser. Les humains étaient passés maîtres dans cet art ! Puis, sans transition, je passai aux choses pratiques. Armé d'une tondeuse, je me rasai le crâne à zéro. Débarrassé de mon épaisse chevelure, il m'était plus facile de mettre une perruque. Je chaussai la paire de lunettes, enfilai mon unique veston, négocié quatre roubles auprès d'un ivrogne. En prenant l'argent, l'homme m'avait dit, les larmes aux yeux : « Le veston, je m'en fous ! Une bouteille de

vodka, c'est mille fois mieux pour ma santé ! » « *Ils* étaient bien tous les mêmes, m'étais-je dit alors. Les différences de mode de vie, de comportement, tout cela, c'était du pipeau. En réalité, *ils* étaient tous otages de leurs passions mesquines. À quoi bon, dans ce cas, échanger une veste contre de l'eau-de-vie, se vêtir, se nourrir autrement que son voisin, aimer des femmes différentes, professer des idées politiques ou des goûts esthétiques variés ? L'un aspirait à devenir directeur, l'autre comptable, le troisième secrétaire, le quatrième concierge... Un vrai carrousel ! *Leurs* ambitions étaient sans panache, conventionnelles, artificielles. *Nous*, les Poutivliens, c'était autre chose. Les multiples facettes de la vie de l'esprit, le désir ardent, jamais pris en défaut, de faire advenir *notre* temps, voilà ce qui nous animait. Rien d'autre. Chez nous, les aspirations stériles, la naïveté, l'obséquiosité, la sentimentalité, l'appât du gain et la flagornerie n'avaient pas cours. Seuls s'ouvraient devant *nous* l'espace de l'esprit et le temps de la création. Rien à voir avec ces montagnes de déchets que *leur* civilisation excrétaient... Comment trouvaient-ils encore le temps de vivre, de méditer ? J'avais du mal à imaginer l'univers étrié qui était le *leur*. » Tout en ruminant ces pensées, je risquai de nouveau un œil dehors. Je n'avais pas de but précis. La cour avait l'air aussi triste que si l'on était au beau milieu de l'automne. La brève averse avait laissé des flaques dans lesquelles se reflétaient les branches dénudées des peupliers. Des moineaux s'ébrouaient, m'éclaboussant de gouttelettes de pluie. Sans même leur prêter attention, je poursuivis ma route et débouchai dans la rue Starovagankov. « Je dois absolument étudier les hommes de plus près, me dis-je. Je n'ai

aucune idée de ce qu'*ils* sont réellement. Peut-être sont-ils meilleurs que je ne l'imaginais ? » Mais, au même instant, cette idée fut chassée par une idée contraire. « Étant donné qu'un homme de génie ne naît que tous les mille ans, j'ai peu de chances d'en croiser un en arpentant la Vozdvijenska¹. Il y a des millions de gens à Moscou. Lequel de ces pauvres hères pouvait prétendre exciter mon intérêt, mériter mon respect, être considéré comme mon égal, comme un interlocuteur à part entière ? *Leur* agitation, *leurs* préoccupations n'ont qu'un but, remplir *leur* panier de consommateurs. Ce qui leur importe, ce n'est pas, comme moi, la vie de l'esprit, la question des origines de l'univers, mais *leur* confort matériel. Faire l'acquisition d'une nouvelle paire de chaussures, d'une chemise, d'une veste, d'un pardessus, d'un portefeuille, c'est là *leurs* seules joies, *leurs* seuls motifs de satisfaction. Mais comment peut-on gâcher la précieuse énergie de l'esprit à s'extasier devant une robe, un saucisson, une chope de bière, des billets de banque, une automobile ? Tous les hommes, je vous l'accorde, n'étaient pas obnubilés par l'idée du bien-être matériel, mais dans leur absolue majorité, si. Ce qui voulait dire que la petite minorité restante, à laquelle j'appartenais, souffrait de vivre au contact du genre humain, et souffrait le martyr. Les Cro-Magnon, décidément, étaient des créatures bien étranges. Les carences de leur génotype sautaient aux yeux. Ainsi, rencontrait-on parmi *eux* les QI les plus variés. J'imaginais aisément le calvaire d'un génie contraint de vivre au sein d'une masse si disparate. » C'est alors que mes réflexions prirent brus-

1. Rue du centre de Moscou.

quement un tour tout nouveau. « Et si je me fourvoyais ? Si je devais chercher le *cosmicus* parmi les hommes ? Car enfin, les mutations génétiques n'avaient rien d'une valeur arithmétique absolue. Elles intervenaient à la naissance de chaque individu. Puisque j'étais moi-même un produit dérivé des hommes, pourquoi n'en y aurait-il pas d'autres dans mon cas ? Des créatures qui seraient mes semblables ! Simplement, leur génome de Poutivlien n'aurait pas encore eu le temps de s'exprimer dans toute sa plénitude et le milieu agressif humain continuerait à peser sur ces nouveaux êtres mystérieux venant tout juste de s'éveiller à la vie. Mais peut-être étaient-ils plus nombreux après tout que je ne l'imaginais ? Peut-être menaient-ils, comme moi, une vie parallèle ? Peut-être se terraient-ils au fond de leur trou, y traînant une existence misérable ? Peut-être pouvait-on les croiser, comme moi, au fond de hangars miteux, dans les cages d'ascenseur crasseuses, les décharges publiques, les taudis des bourgades de province ? Car pour nous, peu importait où attendre la venue des Poutiviens. C'était à leurs yeux que le métier de balayeur était un travail dégradant. À leurs yeux, que les dépotoirs d'immondices étaient répugnants. Pour moi, ils n'étaient que le signe de leur extinction prochaine. Les monuments d'une civilisation absurde, vouée à disparaître. La preuve éclatante de l'imperfection d'une espèce qui s'était arrogé le label de « raisonnable » par un pur abus de langage. Ma tâche, donc, était simple. Il s'agissait de retrouver les miens, de leur envoyer un signal pour leur dire qu'ils n'étaient pas seuls. De leur tendre la main pour leur annoncer qu'un *cosmicus* était là, tout près, que notre temps était

arrivé. Mais, en attendant, il fallait tester le bien-fondé de mon hypothèse de travail. Pendant toute une année, je devrais me convertir en trafiquant sans scrupules. Si je voulais leur déclarer la guerre, il fallait que je perce à jour le mécanisme du déclenchement de l'arbre génique de la convoitise. En effet, quel incroyable mercantilisme de part et d'autre ! D'un côté, un vendeur qui se réjouissait d'avoir trouvé un imbécile prêt à lui payer trois fois le prix de sa marchandise. De l'autre, un acheteur, heureux de rouler le chaland. Des passions si mesquines paraissaient impensables chez un Poutivlien ! Le second larron, certes, raflait la mise, mais il n'empêche qu'au départ, le premier jubilait tout autant à la perspective de réaliser une transaction juteuse. Quelle abjection ! Il fallait tout faire pour empêcher que ce genre d'ignominies se perpétue dans le futur et contamine l'ère des *cosmicus*. On peut dire que j'avais du pain sur la planche ! » Je pris sans hâte la direction de l'état-major. Chemin faisant, il me revint à l'esprit que l'entrée numéro trois était réservée aux officiers qui avaient servi en Angola, au Yémen, au Vietnam ou au Nicaragua. Leurs faits d'armes étaient généralement rétribués à l'aide de chèques du Vnechposyltorg¹. Le bâtiment gris de l'état-major dégageait une impression austère, sinistre. Une petite pluie fine se mit de nouveau à tomber. Je fus étonné de voir des officiers sortir du bâtiment, munis de parapluies. Jamais je n'eusse imaginé que des militaires pussent être armés de parapluies ! Jetant un coup d'œil à la plaque de cuivre surmontant les lourds battants du

1. Organisation spécialisée à l'époque soviétique dans les opérations financières et commerciales avec l'étranger.

portail d'entrée, je vis le chiffre quatre. Sur les marches de granit, brillaient quelques boutons d'uniformes en laiton. « Bizarre, me dis-je, ils n'ont pas de personnel d'entretien pour balayer les escaliers ou bien les boutons sont-ils si difficiles à recoudre ? Encore un trait de caractère à retenir. » Le porche suivant était le numéro trois. Se déversant par les énormes battants, un flot continu d'officiers entraient et sortaient, rendaient silencieusement les honneurs aux gradés en portant la main au képi. Leur visage avait une expression étrange, comme détachée de ce monde. Leur façon de marcher dégageait une sorte d'énergie aveugle, et le balancement cadencé de leurs bras avait quelque chose de mécanique qui faisait songer à des automates. Les uniformes crasseux et luisants godaillaient sur les corps maigres ou moulaient les silhouettes adipeuses. « Drôle d'armée ! m'étonnai-je. Pas un seul corps sportif et musclé. À quoi passaient-ils leur temps ? » Mais, aussitôt, une autre pensée vint m'importuner. « Tous ces gens allaient bientôt faire irruption dans ma vie avec le même sans-gêne qu'ils mettaient à s'engouffrer par les portes battantes de l'état-major. Et, avec eux, leurs préoccupations mesquines allaient envahir mon esprit. Désormais, mes rêves seraient peuplés de boutons de cuivre arrachés, de capotes militaires fripées, d'épaulettes dorées, de physionomies empâtées. Le jeu en valait-il la chandelle ? » « Aurais-tu oublié, Karamanov, que le sort des Poutivliens dépend du succès de l'opération ? s'insurgea aussitôt ma voix intérieure. N'es-tu pas chargé de débayer le terrain pour laisser le champ libre au *cosmicus* ? Tu as planifié un programme sur plusieurs années. Tu dois le réaliser. L'objectif est clair et sans ambiguïté. » Il y avait à

peine une quinzaine de minutes que je rôdais aux abords de l'état-major et, déjà, je me sentais las et déprimé, gagné par un sentiment d'impuissance. Le spectacle des hommes me sapait le moral, entamait ma belle résolution. Hommes, hommes, hommes ! Ma conscience était submergée, écrasée par leur nombre. Je ne savais plus qui j'étais ni où j'étais, je sombrais dans une espèce de trou noir. Mes yeux se voilèrent, mes jambes devinrent molles, et je fus pris de vertiges. Rassemblant mes dernières forces, je parvins à réintégrer tant bien que mal mon bercail. Mais là, repassant mentalement mon plan général d'attaque, je me sentis de nouveau ragaillardir. « Ton plan d'action est arrêté, minuté dans les moindres détails. Allez, Vassili, courage ! Demain après-midi, l'heure de vérité va sonner ! Ta besogne terminée, tu devras revêtir ta perruque, prendre n'importe quel bouquin sous le bras, et foncer vers le porche d'entrée numéro trois. Surtout, n'oublie pas de bien réviser ton baratin. C'est ES-SEN-TIEL. Ces créatures imparfaites que sont les humains adorent les histoires à l'eau de rose. Ne leur gâche pas le plaisir. » Rasséréné, j'empoignai mon balai, nettoyai le périmètre de rues dont j'avais la charge, puis la cour du musée envahie de flaques et, à bout de forces, regagnai clopin-clopant mon hangar. Là, épuisé, je m'endormis à poings fermés. Cette nuit-là, je ne fis pas de rêve. Le matin, à sept heures tapantes, j'étais sur le pied de guerre. Après avoir fait une toilette de chat à même la cuvette, je déjeunai d'un quignon de pain, d'un œuf cru et d'un verre d'eau froide. Ce mode de vie spartiate ne devait rien à mes lectures ni à une quelconque volonté de copier les us et coutumes du temps jadis, tels que j'aurais pu en glaner ici ou là des évocations. Il corres-

pondait tout simplement à ma nature profonde. J'étais indifférent à tout raffinement en matière de nourriture, de vêtements, de confort. À midi, m'étant acquitté de ma tâche d'entretien de la voie publique, j'entamai mes préparatifs pour ma mission à l'état-major. Loin de m'affaiblir, les privations de ma vie solitaire avaient forgé chez moi une froide détermination. À présent, tous mes doutes, toutes mes incertitudes, s'étaient envolés. Je savais exactement ce que j'avais à faire, à quels stratagèmes je devais recourir pour exciter la convoitise des hommes. C'est pourquoi j'avais hâte de rejoindre l'état-major. J'avais déjà coiffé ma perruque et collé ma fausse moustache lorsque j'aperçus mon reflet dans le fragment de miroir. Non, le doute n'était plus permis. Ce n'était pas Vassili Karamanov le Poutivlien, ni son double, ni son ombre, mais bien Alexeï Pochibaïlov, le type exact d'individus que j'avais exécrés toute ma vie, qui avaient suscité mon indignation en usurpant le titre de «raisonnables», et que j'avais fermement résolu d'expédier aux oubliettes de l'Histoire. Et voilà que tout à coup, je *leur* ressemblais. Nul n'aurait pu déceler en moi un *cosmicus*, même au prix d'un examen attentif. J'eus soudain peur que mon séjour parmi les hommes ne me coûtât cher en termes de temps et d'énergie. Or, j'en avais tellement besoin ! Mais coupant court à ces atermoiements, je fourrai la «poupée» dans ma poche gauche, l'argent dans la droite, chaussai les lunettes, puis quittai mon repaire. Cap sur l'état-major ! Le trajet ne me prit que cinq à six minutes. Comme la veille, une multitude de militaires en tenue se pressait devant l'entrée numéro trois. Repassant mentalement en revue les recettes du petit truand Pochibaïlov, je jetai mon dévolu sur l'un de

ceux qui sortaient du bâtiment. Un homme de taille moyenne, légèrement plus petit que moi, avec un visage banal, hâlé par le soleil, une tunique neuve sur un pantalon défraîchi. «Probablement, un ancien d'Afrique du Nord ou d'Angola. La tunique a dû moisir sur un cintre, tandis qu'il a porté et usé le pantalon pendant toute la durée de sa mission». Il avait un regard clair, sans expression particulière, ni bon ni méchant, un front dégagé, des pommettes larges. Il devait avoir dans les trente ou trente-cinq ans. À en juger par sa démarche conquérante, il avait sans doute les poches bourrées de chèques du Vnechposyltorg. Peut-être venait-il de décrocher son étoile de lieutenant-colonel. Je l'abordai d'un pas décidé. «Bonjour ! Je m'appelle Aliocha¹ Pochibaïlov. Je débarque de Tver. Je voudrais me procurer des bons d'achat. Je vous en offre quatre-cent trente roubles les cent cinquante unités, soit près de trois roubles par chèque. Ça vous va ? » Je lui débitai mon baratin à toute vitesse, tout en continuant à marcher. L'officier poursuivait son chemin sans ralentir l'allure. En entendant «trois roubles par chèque», il s'arrêta pile, planta ses yeux dans les miens. Je soutins son regard et le dévisageai intensément. Ses pupilles étaient dilatées, ses ailes du nez gonflées, son souffle court. Dévoré par la curiosité, son visage inexpressif était devenu méconnaissable. Ses yeux s'étaient mis à rouler en tous sens. Il avait flairé l'aubaine. Sans doute se disait-il en cet instant : j'ai de la chance, je suis tombé sur un taré qui m'offre trois roubles pour un chèque qui n'en vaut qu'un ! «Comment as-tu deviné que j'avais des chèques ?

1. Diminutif du prénom Alexeï (Alexis).

m'interrogea le commandant en plissant les yeux. Tu serais pas de la Crim', par hasard ? – Non, je suis trop jeune pour ça, je n'ai pas encore vingt ans. Je suis étudiant dans un institut technique... – T'as l'argent sur toi ? m'interrompit l'officier. – Oui, il est dans ma poche. Vous désirez le voir ? – Non, pas ici, s'empressa-t-il de répondre. Entrons dans une cabine téléphonique. J'en connais une pas loin d'ici, à côté de la statue de Gogol. » Nous parcourûmes encore une centaine de pas en silence. Comme il était de profil, je ne pouvais apercevoir son regard. Mais je voyais ses mains s'agiter nerveusement, trahissant sa joie. En cet instant, pensai-je, il rêve de me truander, de toucher ses trois roubles au lieu d'un. Je tâtai mes poches pour m'assurer que la « poupée » était bien dans la gauche et la thune dans la droite. Lorsque nous arrivâmes à la hauteur de la cabine téléphonique, il me dit « Passe devant ». Je me faufilai à l'intérieur et il s'engouffra à ma suite. Il décrocha le combiné, l'appliqua à son oreille et le cala contre son épaule comme s'il passait un coup de fil. « File la thune ! » lança-t-il d'un ton de commandement. Sans hâte, je sortis de ma poche le paquet de coupures de dix roubles et le déposai sur l'annuaire des rues et places de Moscou. « Recomptez, s'il vous plaît. Vous avez là exactement quatre cent trente roubles. » D'un geste convulsif, roulant des yeux gros comme des billes, il sortit les billets de leur pochette de plastique et se mit à les compter fébrilement. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Tout en le regardant, je me disais « Eh bien, c'est ça, le "fleuron" de la nature ? Drôle de nature si c'est là son stade ultime, le couronnement de son évolution ! ». « Oui, le compte y est. Il y a bien quatre cent

trente roubles », lâcha-t-il d'une voix haletante tout en s'efforçant nerveusement de remettre l'argent dans son étui de plastique. « Un instant, fis-je en reprenant les billets. Montrez-moi d'abord vos chèques. Vous aurez l'argent après. » Lui saisissant la liasse des mains, je la replaçai à l'intérieur de son emballage de cellophane et déposai le tout sur la couverture de l'annuaire. Pendant qu'il était absorbé à recompter l'argent, j'avais eu le temps de glisser en douce la « poupée » sous le bottin. Profitant de son trouble, il ne me resterait plus ensuite, par un rapide tour de passe-passe, qu'à faire apparaître la « poupée » sur le dessus de ce même bottin. C'était un truc de professionnel, c'est ainsi qu'eût agi le véritable Alexeï Pochibaïlov. Tendue, le commandant avait du mal à extirper la liasse de chèques des poches de sa tunique tant celle-ci le boudinait. Le temps d'un éclair, et j'avais opéré mon tour de main. Lorsque le commandant réussit enfin à sortir ses chèques, la « poupée » trônait déjà sur l'annuaire. « Bon, ça te va ? articula-t-il avec effort. C'est bien cent cinquante qu'il te fallait ? » Il suait à grosses gouttes. À l'étroit dans la cabine, on avait du mal à respirer. L'officier était littéralement dévoré par l'instinct du lucre. « Oui, ça ira comme ça », lui répondis-je. « Dommage, j'en avais d'autres à ta disposition. Bon, enfin, prends déjà ça », dit-il, tout en faisant écran avec son corps pour bloquer l'entrée de la cabine. « Il a peur que je me tire avec les chèques. » La vue de cet homme me remplissait de dégoût. Un autre que moi se fût réjoui en pensant « Quel crétin, ce "fleuron" de la nature ! » Moi pas. J'étais accablé par son stupide aveuglement. Je n'avais pas le courage de sourire, fût-ce intérieurement. Son comportement ne faisait que conforter ma vision du

destin prochain de l'humanité. D'une main, l'officier me tendit cent cinquante chèques, de l'autre, il m'arracha la « poupée » et, au prix d'immenses efforts, réussit à l'enfourer dans les poches de sa vareuse. Il me sembla entendre celle-ci craquer aux entournures. Sans ajouter un mot, il lâcha le combiné, bondit hors de la cabine et se mit à trotter comme si de rien n'était en direction de l'Arbat¹. Je lui criai « Au revoir, mon commandant ! » – mais il accéléra le pas sans se retourner. Je tâtai mon pouls. Il était régulier, impeccable. « Un vrai Poutivlien ! » me dis-je. Après avoir raccroché le combiné qui pendait tristement au bout du fil, j'emboîtai le pas à l'officier. Non que son sort m'intéressât, mais je ne voyais pas non plus de risque particulier à le suivre. J'étais sûr qu'il n'examinerait pas le contenu de sa poche avant d'avoir regagné son domicile et que la « poupée » serait pour lui une totale surprise. Mais la profession de « montreur de poupées » comportait deux phases bien distinctes. J'avais exécuté la première avec un sang-froid dont je ne pouvais que me féliciter. Maintenant, l'heure était venue de passer à la seconde. Il s'agissait d'écouler les chèques et, pour cela, de leur trouver un acquéreur. Ce ne devait pas être trop difficile, vu que j'avais l'intention de n'en demander que deux roubles, soit deux fois le cours officiel. Il y avait, sur le Vieil Arbat, une boutique de dépôt-vente qui faisait aussi office de bureau de change. Je m'y rendis de ce pas. « Je suis en possession de quelques chèques du Vnechposyltorg. Est-ce que ça vous intéresse ? » m'enquis-je auprès de la vendeuse, une

1. Rue célèbre du vieux Moscou, aujourd'hui en grande partie piétonne, bordée de restaurants et de boutiques pour touristes.

femme corpulente au visage outrageusement fardé et avec des boucles d'oreilles si lourdes que les lobes touchaient presque ses clavicules. Elle me toisa de la tête aux pieds, puis me criant « Un instant ! », disparut dans les profondeurs de la boutique. Elle reparut, flanquée d'une dame au gabarit encore plus impressionnant et plus monumental. Ses yeux bouffis de graisse, au regard fier et impérieux qui exigeait soumission immédiate, se plantèrent avec autorité dans les miens. Mais, grâce au ciel, je n'étais pas un homme ! Sans quoi, je fusse tombé à ses pieds, tellement elle avait l'oeillade ravageuse. Grimaçant un semblant de sourire, je pris le ton désinvolte et canaille du trafiquant endurci, et lançai « Salut mes beautés ! J'ai là cent cinquante chèques. Z'êtes preneuses ? – Oh, c'est tout ! Vous n'avez que ces broutilles ? Quel dommage ! » miaula la patronne, déçue. Ses cheveux gris étaient teints en bleu. Elle avait l'air soudain si désespéré qu'elle ressemblait plus à une enfant stupide qu'à une courtière chevronnée. Je crus d'abord que mon offre lui avait paru trop basse, qu'elle s'attendait à une somme plus élevée. « Combien en voulez-vous ? » lui susurrai-je au creux de l'oreille. Et, saisissant sa main, je l'attirai à moi. À mon contact, sa poitrine comprimée dans son soutien-gorge élastique se rétracta comme un ressort. « D'où me viennent ces trésors de rouerie ? m'étonnai-je, sérieusement alarmé. Car enfin, le *cosmicus* que j'étais ne s'était affublé du masque de l'homme que de façon transitoire ! » Le visage de la dame s'épanouit en un large sourire. Un parfum inconnu et entêtant vint me chatouiller les narines. Son visage maquillé et luisant s'était approché du mien presque à le toucher. Les effluves incroyables qui éma-

naient de sa personne continuaient à me livrer assaut, si bien que j'éprouvai un léger étourdissement. Je l'observais. Elle avait pris un air songeur et marmonnait des paroles inintelligibles. Sans doute imaginait-elle tous les produits rares et le splendide service de table que les chèques lui permettraient de s'offrir. C'est peu dire que la dame était aux anges, elle semblait entrée en lévitation. Elle planait au-dessus des clients de la boutique, au-dessus des piétons de l'Arbat, au-dessus de tous les habitants de l'immense Russie. Extatique, elle s'était envolée sur son petit nuage vers des hauteurs célestes, vers le monde enchanté des rêves. Mais, moi, je savais à quel genre de monde elle rêvait. Un monde rempli d'un bric-à-brac clinquant, un monde fait de lieux branchés aussi vains que futiles, de festins pendant la peste. À cet instant, me remémorant le contrat passé avec moi-même, je me dis : « Pourquoi gâcher une année de ma vie à des combines toutes plus glauques les unes que les autres ? Quelques expériences devraient me suffire pour obtenir la preuve que la prétendue "grandeur de l'homme" n'était qu'une vaste fumisterie. Que les humains étaient des êtres monstrueusement primitifs empêchant le monde d'aller de l'avant. Allons, Vassili ! Trouve le moyen de te débarrasser d'eux. Dépêche-toi ! L'univers attend ! » « Je serais prête à vous acheter plusieurs milliers de chèques, fit la voix de la patronne de la boutique, me ramenant à la réalité. Et je ne lésine pas sur le prix, un rouble quatre-vingts le chèque. Tania, fit-elle en s'adressant à la vendeuse, donne deux cent soixante-dix roubles au jeune homme. » Puis, se tournant vers moi : « Où sont tes chèques ? C'est pas des chèques en bois, j'espère. Quand m'en apporteras-tu d'autres ? » Je

me livrai à une petite opération de calcul mental. J'avais quatre cent trente roubles, plus les deux cent soixante-dix qu'elle s'apprêtait à me donner. Cela faisait sept cents. Il fallait compter vingt roubles pour la prochaine « poupée », dix pour une nouvelle perruque, plus une vingtaine de roubles pour m'acheter un nouveau blouson d'occasion. Il me resterait six cent cinquante roubles, moins cinquante que je mettrais de côté. Six cents roubles divisés par trois, cela représentait deux cents chèques. « Demain, lui répondis-je. Demain, à la même heure, je vous apporterai deux cents chèques. – Pourquoi deux cents, seulement ? Je t'ai dit que j'étais prête à t'en acheter mille. Plus de mille, même. Je suis prête à t'acheter n'importe quelle quantité. » Elle prit une moue contrite. « Comment t'appelles-tu, jeune homme ? – Alexeï Pochibaïlov. – T'es bien pâlichon. Tu te piquerais pas, par hasard ? À moins que t'aies chopé une hépatite ? Avoir cet air pensif à ton âge... T'es pas malade ? – Non, tout va bien. Je suis un peu surmené, c'est tout. C'est à cause de mes études. – Bon, reviens demain. Je t'attends. Je te ferai une offre qu'il te sera difficile de décliner. » Et elle me gratifia d'un regard rêveur qui en disait long. Jamais une femme ne m'avait regardé de cette façon-là. Non, ne vous méprenez pas, si ce regard m'avait intrigué, ce n'est pas pour la raison que vous croyez. « Que voulait-elle dire par là ? Songait-elle aux chèques, ou à autre chose ? Pensait-elle sexe ? Pas possible ! Elle avait cinquante ans bien sonnés. Jamais je ne ferais une chose pareille ! Qu'ils embrassent, eux, s'ils le voulaient, ses lèvres fardées, qu'ils caressent sa poitrine pare-chocs, enlacent sa taille épaisse comme une barrique, câlinent ses doigts boudinés, constel-

lés de brillants, tripotent ses cheveux teints. Sachez que ces choses-là, madame, laissent Karamanov de marbre ! » Je m'inclinai pour prendre congé et, sans lever les yeux, sortis rapidement de la boutique pour me retrouver de nouveau sur le Vieil Arbat. Quelque chose dans mon allure devait intriguer les gens, car certains se retournaient sur mon passage, m'accompagnant d'un long regard. Mais je n'en avais cure. Je fonçai vers la caisse d'épargne la plus proche afin d'échanger l'argent de la boutiquière contre des coupures de dix roubles. Je devais encore acheter une nouvelle perruque et tout le reste de la panoplie pour préparer ma métamorphose du lendemain. Mentalement, je dressai le bilan de la journée écoulée. Aujourd'hui, j'avais accompli une série d'actes totalement inédits pour moi. Pour la première fois de ma vie, j'avais trucidé quelqu'un. Pour la première fois, j'avais regardé des humains dans les yeux et eu un échange verbal direct avec *eux* au lieu de *les* observer à distance. Pour la première fois, j'avais vendu quelque chose. Peu importait que ce fussent des chèques, je m'étais conduit en marchand. Pour la première fois aussi, j'avais affronté une femme en tête à tête. Pour la première fois, quelqu'un avait posé sur moi un regard concupiscent. Pour la première fois, j'avais durant plus de deux heures mené une existence humaine. Pour la première fois, enfin, j'avais acquis l'intime conviction que je ne pourrais réaliser mon programme – modifier les Terriens – que par la violence. En effet, le risque était grand de voir une telle quantité d'êtres imparfaits se rebiffer et m'opposer une résistance. Six milliards et demi d'humains, ce n'était pas une bagatelle. Seuls les poissons étaient plus nombreux. Et si j'expédiais les

hommes au fond des mers ? Ce n'était pas la place là-bas qui manquait. Dieu m'en garde ! *Ils* seraient capables de polluer les fonds marins, de détruire ce milieu encore vierge, de faire déborder les océans, d'y édifier des sections d'éducation politique, des prisons, des frontières, que sais-je encore ? Les déficiences de leur génome *les* empêchaient de comprendre qu'*ils* n'avaient aucun titre à demeurer sur cette planète. Que le temps était venu de céder la place à d'autres. S'*ils* ne disparaissaient pas de leur propre chef, Karamanov, lui, les y aiderait. La nature elle-même, d'ailleurs, se chargerait de les éliminer. « Patience, Vassili, tu n'es pas au bout de tes peines ni de tes surprises. Plus tu te froteras à l'espèce humaine, plus tu la haïras, plus tu auras hâte de t'en débarrasser, et mieux tu comprendras ce qu'il ne faut d'aucune façon léguer aux Poutivliens, ce qui leur est contre-indiqué *a priori*, quelle part d'humanité il conviendra de maintenir dans leurs gènes et, surtout, en quelle quantité. Inutile de t'acharner à dépister *leurs* tares, elles se manifesteront d'elles-mêmes. Tu les percevras dans les débris de ce monde en train de voler en éclats. Ne te voile pas la face, ouvre grands les yeux ! Alors tu comprendras bien plus de choses que tu n'en connais à présent. » Ces quelques réflexions m'insufflèrent un regain d'énergie. La pulsion qui me poussait à aller vers les hommes avait pris le pas sur ma raison. Je m'empressai de regagner ma tanière de la rue Starovagankov. Le désir de me défaire des oripeaux d'Alexeï Pochibaïlov et de me retrouver dans la peau de Vassili Karamanov était plus fort que moi. Après m'être changé et avoir recouvré mon apparence normale, je sortis nettoyer la cour. Je ne me rendais pas compte que la cour était

propre, que je l'avais déjà balayée. Ce n'est que plus tard, en repensant à chaque instant de cette journée singulière, que j'en compris la raison. C'était moins la nécessité de nettoyer la cour qui m'animait que le besoin de me purifier, d'effacer jusqu'au souvenir des événements de la journée. Ainsi l'exigeait ma nature génétique, mais mon esprit, lui, l'intellect du *cosmicus*, s'y opposait. Il avait enregistré tous les détails de cette journée mémorable afin de les stocker dans un compartiment spécial de ma mémoire. Recru de fatigue, je me traînai péniblement jusqu'au salon de coiffure, y fis l'acquisition d'une perruque blonde et, dans le magasin voisin, d'un blouson d'occasion. De retour dans mon repaire, je m'effondrai sur ma couche comme une masse. Le lendemain, à midi, déguisé derechef en Alexeï Pochibaïlov, je repris le chemin de l'état-major. Le blond Alexeï était fin prêt pour reprendre ses criminels exploits. Aujourd'hui, je ne voulais pas me contenter d'une proie facile, d'un gogo, comme la veille, mais repérer l'officier le plus hautain, le plus intelligent, le plus âpre au gain de tous. Non pas un simple commandant, mais un colonel, un général ! Je rêvais d'avoir affaire à forte partie, à quelqu'un qui saurait résister à la tentation et décliner mon offre en disant « Mais pourquoi diable voulez-vous payer mes chèques trois fois plus cher qu'ils ne valent ? Vous avez un certificat du psychiatre ? Je ne veux pas escroquer un malade mental ! Le cours des chèques est actuellement d'un rouble. Je ne me permettrais pas de vendre les miens au-dessus de leur valeur. Pas plus d'ailleurs que je n'entends les céder au cours en vigueur ». Voilà les pensées qui me trottaient par la tête tandis que j'allais rejoindre mon poste d'observation aux abords de l'état-

major. De nouveau, un flot ininterrompu de militaires entraient et sortaient de l'édifice. La plupart portaient des épaulettes de commandants ou de lieutenants-colonels. Je notai deux ou trois femmes en uniforme de la marine. Soudain, mon premier colonel apparut. Il descendait lentement le perron. Il était d'une taille inférieure à la moyenne, avec de l'embonpoint. Ses grosses lèvres charnues semblaient dégringoler de sa bouche. Il avait le souffle court. Il me semblait entendre d'ici le bruit de forge de ses poumons. Arrivé au bas des marches, le colonel marqua un temps d'arrêt. Plissant les yeux, il regarda autour de lui, se moucha consciencieusement dans ses doigts, puis les essuya à son pantalon. Des militaires lui adressaient les saluts d'usage, mais il s'abstenait d'y répondre. Tous devaient voir qu'il était en train de réfléchir, de cogiter ! Puis, il alluma une cigarette, se cura les dents avec l'allumette, la mâchonna quelques instants, puis l'ayant jetée à terre, il se dirigea vers la station de métro Arbat. Sa démarche était posée, son gros ventre comprimé dans sa tunique. « Eh bien, Vassili, prêt pour observer ce nouveau "fleur" de la nature ? » Je lui emboîtai le pas. Arrivé à sa hauteur, je lui lançai : « Dites, m'sieur, ne voudriez-vous pas me vendre des chèques ? Je vous en offre trois roubles l'unité. Il m'en faudrait deux cents pour acheter une robe de mariage à ma fiancée. Mon nom, c'est Aliocha Pochibaïlov. Je viens de Tver. – D'où sors-tu ? C'est la première fois que je te vois. Tu viens de Tver, dis-tu ? » Il vrilla ses yeux dans les miens, puis s'immobilisa. « Et sais-tu, petit malin de ton patelin, que le prix d'un chèque est maintenant de quatre roubles ? Tu voulais escroquer un colonel, hein ? Me les acheter trois roubles pour les revendre quatre ?

Tu me prends pour un crétin, ou quoi ? Où as-tu fait ton service militaire ? – Je suis sursitaire. Je n'ai pas fini mes études. – Eh bien, félicitations ! Pendant que la vieille génération se tue à servir loyalement la patrie, vous les jeunes, vous vous amusez à traficoter des chèques ! À vous constituer un petit capital ! C'est du joli ! Non, à trois roubles, ça ne m'intéresse pas. Donne-m'en quatre, et on sera quittes. J'ai gagné ces chèques au Yémen. J'étais là-bas conseiller militaire et j'ai contribué à mettre sur pied l'armée clandestine de ce fichu pays. J'ai eu comme élève le général Ahmed Salam Saïd en personne. C'est moi qui lui ai appris à faire exploser des bombes. Tu crois que ça été facile de déboulonner Islambouli Sadate ? » « Je ne vois pas pourquoi il me met dans ses secrets militaires. Tout ça ne me regarde pas. La seule chose qui m'intéresse, c'est de voir jusqu'où peut aller sa cupidité. » « Camarade colonel, l'interrompis-je, une robe de mariée dans une Beriozka, ça vaut deux cents chèques et je n'ai que six cents roubles. – Pas question de te les céder à ce prix. J'en veux quatre roubles, pas un de moins ! Que veux-tu que ça me foute que tu te maries ? J'ai dû refuser un *Sharp* à mon neveu pour son anniversaire. Monsieur débarque de Tver avec ses prétentions ! Ce sera quatre roubles, ou sinon déguerpis ! » Le colonel se moucha de nouveau dans ses doigts. Sa morve vint atterrir sur ma chaussure, mais il fit semblant de ne pas s'en apercevoir. « Bon, d'accord, fis-je, en sortant l'argent de ma poche. Je me contenterai de cent cinquante chèques. On conclut l'affaire ici ? – Qu'est-ce qui te prend, petit con ? T'as déjà vu faire du business en pleine rue ! C'est de la provoc, ou quoi ? Cache-moi ça, Pochibaïlov ! Même ton nom est à vomir. Seconde

classe Pochibaïlov ! Beurk ! Prends garde de ne pas échouer dans mon régiment, je te ferai passer l'envie de faire le mariole, moi. Essaie plutôt de trouver une entrée d'immeuble. » Je me demande s'il y en a une dans les parages ? pensai-je. « Prenons la rue à gauche, fis-je. Il y a des chances de trouver une porte cochère à proximité du magasin d'alimentation¹. » L'entrée de l'immeuble était sombre, jonchée de crachats. Elle puait l'urine et ses murs étaient rongés de moisissure. Je posai la liasse de billets sur le bouquin que j'avais emporté avec moi et, dessous, dissimulai la « poupée ». « Tenez, prenez l'argent et recomptez ». C'est alors que le colonel perdit toute retenue. Il me dévisageait, les yeux brillants de convoitise. Puis, soudain, sans la moindre vergogne, il se mit à soliloquer à haute voix. Un flot de paroles inimaginable, interminable. Son visage restait de marbre, mais sa voix tremblait d'émotion. De temps à autre, il écrasait une larme. Un visage de marbre baigné de larmes, c'était bien la première fois que je voyais ça. « J'ai six mille cinq cents chèques, se mit-il à calculer. Multiplié par quatre, cela fait vingt-six mille roubles. De quoi acheter un appart en copropriété que je revendrai ensuite le double ; plus trois mille roubles pour une voiture que je fourguerais à Aïstov ; sept mille, pour des tapis ; un brocanteur m'offrira bien trois mille roubles pour le sabre de Kemal ; même chose, si je vends un Coran du XVIII^e avec des enluminures d'Abdul Karim à des amateurs

1. Allusion à une coutume répandue en Russie : on achète à trois une bouteille de vodka dans un magasin d'alimentation et on va la consommer aussitôt dans l'entrée d'immeuble la plus proche. Cet usage, en russe, porte un nom : « boire à trois ».

musulmans ; mille roubles, une collection de timbres à des spéculateurs ; trois mille, une collection de chameaux de pierre sculptés ; mille cinq cents roubles, des lettres de Nasser que je proposerais à un bouquiniste ; deux mille, des saphirs bruts ; mille, une montre *Rado* de contrefaçon ; pour deux mille roubles, j'écoulerai une demi-tonne de safran à n'importe quel Ouzbek ou Azerbaïdjanais ; pour quatre mille roubles, je revendrai sans problème des masques à gaz destinés à la casse. Puis, je mettrai tout ce pognon dans une valise et me tirerai au Vietnam. Là, j'achèterai une plantation de café. Ou bien je m'exilerai en Hongrie où les plantations de pommiers rapportent gros... – Pardonnez-moi, mon colonel, l'interrompis-je. Vous ne recomptez pas l'argent ? » Je m'étais bien gardé de l'interrompre pendant ses divagations. Je voulais savoir jusqu'où son délire l'emporterait. Mais, là, j'en avais assez entendu. Mon observation du gène du lucre n'avait que trop duré. Le gène de la possession – voilà bien l'ennemi. Il gangrenait la conscience des Cro-Magnon, soumettait leur faible intellect à sa loi. Comment expliquer qu'*ils* ne se rendissent pas compte de ses effets destructeurs, *eux* et *leurs* exorbitantes prétentions à la raison ? Oh, puis après tout, qu'*ils* se débrouillent. « Recomptez l'argent, camarade colonel ! » insistai-je. L'officier se moucha de nouveau, s'essuya le nez du revers de la manche, sécha ses doigts à son pantalon, puis retira les billets du sachet de polyéthylène et se mit à les compter un à un. Opération longue et fastidieuse. Il se trompait souvent et recommençait chaque fois depuis le début. Tandis que je tenais le bouquin devant lui, il empilait les coupures par petits tas, tantôt de dix, tantôt de vingt, tantôt les deux à la fois. On eût

dit qu'en palpant les billets de banque, il percevait une sorte de musique car, à chaque fois qu'il en saisissait un, il le portait à son oreille, fermait les yeux, et sa grosse tête dodelinait en cadence, sa bouche lippue marmottait ou fredonnait des sons inarticulés. Lorsqu'il en eut enfin terminé, le colonel poussa un soupir à fendre l'âme. La pile de billets demeura un instant sur le livre. J'en profitai pour m'en emparer de la main droite tandis que, de la gauche, je glissai dessous le livre et la « poupée » et, sous ses yeux, me mis en devoir de replacer soigneusement la liasse de billets dans son emballage transparent. « Parfait, parfait, bredouilla l'officier, l'argent aime l'ordre. – Mais, où sont les chèques ? » demandai-je, faisant mine de m'inquiéter. Il déboutonna sa tunique, sa chemise, et extirpa une pochette cousue à même son tricot de corps. « Un truc de bagnard, songeai-je. A-t-il peur des pickpockets ou bien se méfie-t-il de ses semblables en général ? » Il sortit la liasse de sa cachette, préleva trois cents chèques, les serra entre ses dents et remit les autres à leur place. Tout en reboutonnant sa chemise, puis sa vareuse, il me dit : « À présent, Pochibaïlov, échange de bons procédés. Tu me donnes le pognon, et moi, je te file les chèques. – O.K. C'est réglo. Prenez le paquet, il est à vous », répliquai-je, en avançant le livre sur lequel j'avais entre-temps déposé la « poupée ». Le colonel s'en saisit, eut un moment d'hésitation, puis me remit les chèques. Il déboutonna de nouveau sa tunique, sa chemise, et planqua le paquet enveloppé de cellophane dans sa poche secrète. « Note mon téléphone, Pochibaïlov. À ce cours-là, je serai toujours preneur. T'as de quoi noter ? – Merci, ça me suffit comme ça. Il me faut juste de quoi acheter une robe de

mariée. Dans les Beriozka, on en trouve aussi à cent cinquante roubles, mais avec des manches courtes. — C'est l'article qu'il te faut. Tant que ta fiancée est jeune, rogne-lui les bras. Moins la femme a le bras long, plus le mari a de pouvoir. Pigé ? » Nous sortîmes enfin de l'immeuble et prîmes congé l'un de l'autre. À peine eut-il fait quelques pas que l'officier recommença à se moucher bruyamment. C'était comme s'il m'avait balancé ses mucosités sur le front ! Je sortis mon mouchoir et m'épongeai. Avais-je la berlue ou bien avais-je effectivement écopé des humeurs visqueuses du colonel, je n'aurais su le dire. Après cette rencontre, je fus pris d'un besoin encore plus incoercible que la veille d'aller balayer ma cour. Mais d'autres obligations m'attendaient. Maudissant le monde des hommes, je me hâtai vers la boutique de dépôt-vente sur l'Arbat. « Je n'ai vraiment pas de chance d'être né à une époque pareille », songeais-je, amer. Je m'engouffrai dans le premier hall d'immeuble venu pour changer de perruque, transformer le jeune homme blond d'aujourd'hui en châtain d'hier et, d'un pas résolu, franchis le seuil de la boutique. En m'apercevant, la vendeuse m'adressa un discret signe de la tête pour m'inviter à la suivre. M'ayant accompagné dans le bureau de sa patronne, elle s'éclipsa aussitôt. La pièce devait faire une dizaine de mètres au maximum. Je procédai à un rapide examen. Le bureau était encombré de papiers, les étagères surchargées d'un bric-à-brac poussiéreux, les murs ornés de tableaux noircis figurant des scènes champêtres et toutes sortes de cartons aux rebords crasseux s'entassaient par terre, donnant à ce local l'allure d'un dépotoir. « Si vous faisiez appel à mes services, je mettrais bon ordre à

tout cela », pensai-je à part moi. Mais, repensant à mon colonel et à ses façons bruyantes de se moucher, j'eus une grimace de dégoût « Pouah ! » « Ah ! c'est toi, mon petit Alexeï ! Ravie de te voir ! Tu m'apportes la marchandise ? » La matrone à la couronne de cheveux gris trônait derrière son bureau, soutenant de la main sa joue gauche. Son opulente poitrine reposait sur le plateau de la table, tel un épais rouleau de moleskine. « Je vous apporte cent cinquante chèques. » Je n'avais pas envie de me lancer dans de longs discours. « Quoi ? Tu t'es déplacé pour cent cinquante chèques ? Je te croyais pas si grippe-sou. Tu me fais pas confiance ? À moi, Nina Sergueïevna ? Tout l'Arbat connaît et respecte Nina Sergueïevna Lepiochkina ! N'aie crainte, je ne vais pas t'arnaquer. Sept cents roubles, pour moi, c'est des broutilles, de la gnote ! » Et si je titillais un peu la dame ? me dis-je tout à coup. Si je l'obligeais à mettre ses instincts à nu, à révéler ses préférences géniques ? Après tout, je ne connaissais rien aux femmes ! « Ma chère Nina Sergueïevna, sachez que depuis hier le cours des chèques a augmenté. Vous êtes libre de ne pas me les acheter. Je trouverai preneur ailleurs. — Mais tu me les avais promis au tarif d'un rouble quatre-vingts ! » s'exclama Nina Sergueïevna en se levant brusquement de son bureau. « C'est contraire à toutes les lois du négoce ! Pendant que je tire des plans sur la comète, que je passe commande dans les Beriozka, toi, tu augmentes tes prix sans même me prévenir. C'est pas des manières de faire ! — Vous voulez peut-être que je vous fasse une nouvelle offre ? répliquai-je sans me démonter. — N-non ! Je ne veux même pas en entendre parler ! — En ce cas, je vous tire ma révérence ! fis-je.

– Crache donc le morceau et que je ne te revoie plus de sitôt ! » Je m'inclinai en silence et fis mine de sortir, mais de nouveau, elle se mit à braquer : « Non, attends ! Quel est ton prix ? – « La conjoncture étant ce qu'elle est, je dois vous demander deux pour cent de plus, expliquai-je d'une voix posée. N'y voyez aucune mauvaise volonté de ma part. Notre pays s'est mis à l'heure de l'économie de marché, or le taux de change constitue l'un des outils essentiels des mécanismes du marché. Ce taux peut grimper ou dégringoler plusieurs fois dans la même journée. Bon, sur ce, je vous quitte... – Stop, Aliocha ! Ça fait combien, deux pour cent ? Laisse-moi calculer ! » gémit Nina Sergueïevna, qui ne savait plus à quel saint se vouer. – Ne vous donnez pas cette peine, Nina Sergueïevna. J'ai déjà fait le calcul. Il faut rajouter cinq roubles quarante kopecks au montant total. Je ne m'y entends pas des masses question commerce, mais si j'avais pu imaginer qu'une hausse de taux si infime pouvait provoquer pareil tollé ! Mes hommages, madame. – Un instant, espèce de parasite ! Arrête de me faire tourner en bourrique ! D'accord, je me suis trompée. Ce sont des choses qui arrivent. Après tout, je ne suis qu'une femme. Tiens, prends tes deux cent quatre-vingts roubles ! articula-t-elle en adoptant un ton plus conciliant. – Quoi, vous me laissez quatre roubles soixante de pourboire ? répliquai-je en ricanant. – Oh ! Laisse tomber. Oublions ces comptes d'apothicaire. Passe-moi les chèques ! » implora Lepiochkina. Je lui remis le nombre de chèques convenu, mais au lieu de prendre congé, je m'attardai encore un peu. J'étais curieux de voir la suite. Qu'allait-elle faire à présent ? Je me devais d'étudier l'espèce à fond, c'était l'objectif prio-

ritaire que je m'étais fixé. Continuant à jouer les naïfs, je sortis des piécettes de ma poche de pantalon et commençai à les compter une à une pour lui rendre la monnaie. N'y tenant plus, Nina Sergueïevna rafla la mitraille et, la serrant dans son poing, la remit brusquement dans la poche de mon pantalon. Me gratifiant du même regard libidineux que la veille, elle empoigna mon membre viril et entreprit de le malaxer avec frénésie. Celui-ci se mit à changer de forme, à durcir. De l'autre main, Lepiochkina éteignit la lumière, referma la porte du pied, me colla sur l'oreille un baiser ventouse tout en murmurant : « Je t'ai préparé une surprise, un cadeau ! Des chaussettes d'importation, noires, avec la couronne de Suède brodée dessus. Ça te plaira. Allez, déshabille-toi en vitesse, on fera ça sur la chaise ! » Sa voix tremblait, son souffle était hâlant. « Allez, Alexeï chéri, vite, mets-toi à poil ! » Dégageant sa main de ma poche, elle se mit à se dévêtir à son tour. « Tu vas voir, ces chaussettes sont vraiment classe. On me les a rapportées d'Italie. Enlève aussi ton maillot de corps. Allez, grouille ! » Elle s'était de nouveau emparée de mes parties intimes. Je contemplais tout ce remue-ménage dans le bureau directorial d'un dépôt-vente de Moscou et me demandais avec amertume comment on avait pu décerner à cette humanité le titre de reine de la nature et ceindre son front d'une couronne. Au même instant, je repoussai d'un geste énergique la main tremblante de madame Lepiochkina et, sans me départir de mon calme, lui lançai : « Salut, les têtes couronnées ! Salut, l'humanité raisonnable ! » Et sur ces fortes paroles, je quittai la boutique. Mes convictions étaient tellement chevillées à mon corps que les démons tentateurs, si aguichants

fussent-ils, n'avaient aucune prise sur moi. Une foule dense se pressait sur le Vieil Arbat. Les humains vidaient leurs canettes de bière, échangeaient des baisers, grattaient leurs guitares, chantaient, se bagarraient, s'accostaient pour lier connaissance, arnaquaient le chaland au jeu de dés, se reluquaient mutuellement. Bref, une journée ordinaire dans la capitale russe. Tout en remontant lentement la rue Arbat, je me demandai avec tristesse pourquoi j'avais échoué dans ce monde-là. J'étais un intrus, un solitaire, un balayeur des rues. Tous ces chanceux, ces privilégiés de la fortune, qu'avaient-ils à faire de moi, de mon projet visant à les éliminer, à dépister leurs travers, répertorier leurs déficiences ?... Qu'ils trépassent sans mon aide. Après tout, personne n'avait poussé les Néandertaliens vers la sortie ! Personne ne les avait chassés d'un coup de balai indigné. Mais qui sait si, au fond, il n'y avait pas eu quelqu'un, une force occulte ayant présidé à leur départ ? Car elle paraissait bien suspecte la résignation avec laquelle ils avaient rejoint les poubelles de l'Histoire, et bien peu vraisemblable l'indifférence avec laquelle ils avaient quitté leurs aires d'habitation. En ce qui concernait les Cro-Magnon, peut-être suffirait-il aussi d'un simple déclic, d'une légère chiquenaude, imperceptible, silencieuse. De nouveau, je me dis que j'étais en effet une créature unique. À l'instar de Copernic, qui avait découvert la relation entre la vitesse de rotation des planètes et leur distance au Soleil, il m'incomberait de calculer la rotation de chaque espèce en fonction du rythme de ses mutations géniques. Une fois connue la périodicité de ces mutations, je pourrais lancer pour de bon ma machine de guerre. Et le flot humain, qui se déversait à présent sur

le Vieil Arbat, entamerait son sprint final, arborant le même visage gai et heureux qu'aujourd'hui, une canette de bière à la main, une chanson aux lèvres, une guitare en bandoulière, avec ses fringues à la mode et ses limousines de luxe. Oh, si tous ces gens avaient pu se douter de mes intentions. S'ils avaient pu lire dans mes pensées. Me pendraient-ils haut et court ou, au contraire, prêteraient-ils main forte à mon entreprise ? Qui sait, peut-être en avaient-ils par-dessus la tête de leur existence et n'attendaient-ils qu'une occasion de quitter ce monde ? La plus grande partie de l'humanité traînait une existence misérable. Les naissances étaient en baisse, les unions homosexuelles en hausse. Il est vrai que si, dans certains pays, ce processus était devenu irréversible, dans d'autres, on observait la tendance inverse, avec une population en hausse constante. Bref, le monde marchait sur la tête ! Je m'étais fait un point d'honneur de combattre une espèce que, dans le fond, je connaissais mal. Ma vie entière, peut-être, n'y suffirait pas. Il me faudrait éplucher un à un et de A à Z les volumes de la bibliothèque d'État. Toutes ces pensées ne cessaient de vibrionner dans ma tête. Je déambulai lentement dans la rue piétonne sans prêter la moindre attention aux passants. Les côtés prosaïques, les petits ridicules de la comédie humaine ne m'intéressaient pas. Les humains, de leur côté, éprouvaient les mêmes sentiments négatifs à l'égard de mon étrange personne. Pouvaient-ils me respecter ? Moi, un éboueur, un balayeur des rues, un pauvre bougre sans feu ni lieu, en perpétuelle révolte contre leurs façons d'être, leur culture, leurs modes, leurs lieux branchés, leur argent, sans compter leurs idéaux – religion, État, idéologie, honneurs, hiérarchie

bureaucratique – qui me donnaient la nausée. Tout cela, pour moi, c'était du vent. Aucun des employés du musée ne m'adressait la parole. N'importe quel humain en eût été indigné, mortifié. Moi pas. Et même, le Poutivlien que j'étais en tirait gloire. De qui avais-je hérité ces bizarreries de caractère ? Parvenu à la hauteur du restaurant *Prague*, je bifurquai à gauche. Une centaine de pas plus loin, je traversai le boulevard de ceinture, empruntai la rue Znamenka et arrivai jusqu'à la maison Pachkov¹, enfouie sous les échafaudages. Là, machinalement, je m'arrêtai et me retournai. Comme si je m'étais soudain remémoré quelque chose ou cherchais un endroit où croiser des Poutivliens. Mais n'apercevant bien entendu rien de ce genre, je souris, et m'engageai à gauche dans la rue Starovagankov. Mon logis n'était plus qu'à deux minutes de marche. J'accélérai le pas. J'avais hâte de me débarrasser de ma coiffure postiche, de mon accoutrement de Pochibaïlov et de reprendre mon apparence ordinaire de *cosmicus*. Mais j'avais encore plus envie, une envie irrépressible, de me retrouver seul. Toutes sortes de visions fantasmagoriques continuaient à enflammer mon imagination, m'empêchant de recouvrer mon calme. « Après ce genre de bain de foule, je ressens de façon encore plus aiguë ma solitude d'orphelin. Plus je vois d'humains autour de moi, et plus ma raison brûle de s'en débarrasser. Par contrecoup, ce désir provoque chez moi un épuisement physique total, des maux de tête, des troubles de la vue, des bourdonnements d'oreilles et l'envie d'aller me tapir au fond d'un trou, non seulement pour retrouver la solitude, mais pour ne

1. Cf. note p. 8.

plus voir ni entendre personne. » Moralement revigoré par la constance de mes sentiments, je parvins jusqu'à mon réduit. Là, à peine affalé sur mon matelas, je laissai derechef divaguer mon imagination. Je ne sais si je m'endormis pour de bon et si ce que je vis n'était qu'un songe. Rien n'était moins sûr. Il était tout à fait possible que ce fût la réalité ! J'étais en train de balayer les rues du quartier. Chose étrange, celles-ci étaient jonchées non pas de feuilles d'automne jaunies, mais de billets de banque. Un épais tapis de coupures multicolores recouvrait les rues désertes. Une brise tiède et légère les soulevait comme si elles étaient retenues par un fil invisible. Bruissant sur l'asphalte, elles déferlaient sur la rue Starovagankov. Il m'était impossible de déblayer une telle avalanche de papier-monnaie. Ma pelle n'y suffirait point. Au début, je songeai à prendre l'aspirateur du musée. Mais cette idée me parut stupide et j'y renonçai. Où entreposer ensuite les monceaux de billets ? Je n'avais à ma disposition que trois conteneurs. Leur capacité était d'environ cinq cents pelles chacun. Or, il y avait là cinquante mille pelletées, sinon plus ! Où fourrer toute cette saleté ? Soudain, j'eus une idée. Il fallait brûler tout ce fric. Allumer un feu et l'y jeter par brassées entières. C'était la seule solution. Je ne voyais pas comment me débarrasser autrement d'une telle quantité de papier. Il fallait détruire au plus vite cet outil de la folie consommatrice des hommes ! Car c'était bien là *leur* drame. Ce besoin toujours croissant qu'ils avaient de posséder des valeurs chimériques, de s'entourer des biens matériels d'un monde en perdition. Ce travers humain m'exaspérait plus que tous les autres. N'écoutant que mon sens du devoir, j'allumai un feu à l'angle des rues Starovagankov et

Vozdvijenka et me mis à y jeter les coupures de banque à grosses pelletées. Elles se consumaient instantanément. Déjà, les flammes m'arrivaient à la taille. Je transpirais sous l'effort. La proximité du feu m'insufflait une énergie insoupçonnée. Mais ce premier autodafé se révéla insuffisant. Les flots de billets sourdaient de terre comme des geysers. Je dus allumer une deuxième flambée, puis une troisième, une cinquième... Tout l'angle de la rue brûlait. Le feu se propageait à l'ensemble du tapis d'assignats qui jonchaient l'avenue. Bientôt, tout le quartier fut la proie des flammes. Déjà, les langues de feu léchaient les parties basses des immeubles. La chaleur faisait exploser les vitres des fenêtres, craquer les embrasures des portes, le sinistre gagnait inéluctablement les premiers étages, partant à l'assaut des toits des habitations. J'avais l'impression d'être moi-même transformé en torche. Bien que cerné par les flammes, je n'éprouvais aucune frayeur, je dirais même que, au contraire, je ressentais un bien-être extraordinaire. On eût dit que la nature m'avait doté de capacités surhumaines, que j'étais transporté dans une autre dimension, une dimension inconnue. L'idée m'effleura un moment que c'était peut-être le monde des Poutivliens. À cette pensée, j'éprouvai un grand soulagement. Soudain, je perçus des éclats de voix. Il me semblait vaguement les reconnaître. Non, ce n'était pas des bribes de conversation. C'était, au départ, une plainte qui, bientôt, se mua en clameur. Poussant des hurlements, les humains fuyaient l'incendie. « Ne comptez pas en réchapper ! songeai-je avec une joie mauvaise. Vous êtes cernés par un mur de flammes ! Vous n'avez aucune chance de vous en sortir ! » C'est alors que je réalisai que ces

voix m'étaient familières, et que les visages aussi. Soudain, je reconnus le commandant Pantioukhov de la colonie de redressement, le flic Podobed, le notable Chtoutchkine, le fermier Semikhatov et sa femme, l'institutrice, les deux officiers d'état-major, Lepiochkina, la propriétaire du dépôt-vente, sa vendeuse, et bien d'autres, encore, que j'avais croisés sur ma route. Au lieu de fuir, *ils* se démenaient comme de beaux diables au milieu du brasier, s'efforçant d'arracher aux flammes sacs, paquets, ballots, tout un ramassis d'objets hétéroclites, hurlant des paroles incompréhensibles. L'un d'eux, au prix d'efforts surhumains, tirait une baignoire en fonte émaillée remplie d'ustensiles ménagers ; tel autre, grimaçant de douleur, traînait un piano ; d'autres encore, ployant sous le faix, charriaient des valises, des cintres chargés de vêtements, poussaient des landaus d'enfants où s'entassait pêle-mêle tout un attirail – chandeliers, statuettes en bronze, icônes, lustres. Je fus frappé de voir que tout ce qu'*ils* s'évertuaient à sauver des flammes, de l'embrasement général, était déjà en train d'être dévoré par le feu. *Eux-mêmes*, d'ailleurs, ressemblaient à des allumettes géantes en train de se consumer. Mais, ce qui m'étonna le plus, c'était de voir tous ces gens qui couraient dans tous les sens en poussant des hurlements, rafler au passage les billets de banque calcinés et en bourrer leurs poches, devenues elles-mêmes la proie des flammes. Le nombre d'hommes qui se précipitaient dans le brasier ne cessait de croître. Ce déferlement humain était proprement stupéfiant. « Quelles créatures cupides, insatiables ! m'étonnais-je. Devais-je en conclure que *leur* exode avait commencé ? En effet, j'étais le seul à être épargné. Non seulement, le feu ne

m'attaquait pas, mais il me plongeait dans un état d'euphorie. Je sentais que l'heure de vérité avait sonné. Donc, les humains périraient par le feu. Mais était-ce à dire que les Poutivliens devraient s'établir sur les territoires contaminés par les Cro-Magnon ? Sur les terres empoisonnées par *leurs* rejets, *leurs* produits chimiques ? Qu'ils allaient hériter de l'atmosphère et des eaux polluées par *leurs* toxines ? Qu'ils devraient éliminer *leurs* montagnes d'immondices ! Combien de villes faudrait-il détruire pour délivrer le *cosmicus* de tout le bric-à-brac accumulé par la civilisation humaine ! Oui, le feu était la panacée idéale, la seule capable de changer le monde, d'ouvrir la voie aux Poutivliens. Chaque ère nouvelle ne naissait-elle pas sur les cendres de l'ancienne ? Pouvait-on imaginer meilleur engrais pour l'implantation du *cosmicus* ? » Soudain, le feu s'éteignit de lui-même. Seules continuaient à fumer les carcasses d'habitations calcinées et celles des humains. Partout flottait une odeur de brûlé. Loin de me répugner, cette odeur me grisait. J'avais envie de m'étendre sur la couche de cendres, de me vautrer dedans, de l'étreindre, de l'embrasser, comme les humains embrassaient l'argent, les icônes, les présents, les diamants. La cendre me paraissait une matière désirable. J'en prélevai une poignée, l'appliquai sur mes joues, ma poitrine, ivre d'allégresse. Ma joie était si grande qu'elle me tira de mon sommeil – ou de mon rêve. Je bondis de ma couche et me précipitai dehors pour voir dans quel état se trouvaient la cour du musée ainsi que les rues Starovagankov et Vozdvijenska. Elles ne portaient pas la moindre trace d'incendie. Les rues étaient désertes, silencieuses, éclairées seulement par le néon blafard des réverbères. Je ressen-

tis au bout de mes doigts les premiers picotements du froid. Il était plus de trois heures du matin. « Drôle de mirage, me dis-je. J'ai certes vu bien des rêves dans ma vie, mais je n'en ai jamais vus qui m'eussent paru aussi réels que celui-ci. Serait-ce un songe prémonitoire, une invitation mystique à passer à l'action ? Non, c'était impossible ! C'était d'une cruauté trop humaine ! La violence n'avait pas cours et ne pouvait avoir cours chez les Poutivliens ! » Regagnant mes pénates, je m'efforçai de retrouver le sommeil. En vain. J'étais vidé, lessivé. Comme si l'incendie, qui avait réduit toute chose en cendres, avait eu lieu dans mon âme et non dans les rues de Moscou. « Se pouvait-il que je fusse condamné toute ma vie à la solitude ? Certes, je veillais pour l'heure à éviter soigneusement le commerce des hommes, mais mon désir d'entrer en contact avec autrui ne serait-il pas atrophié le jour où le monde viendrait à se peupler progressivement de Poutivliens ? Se pouvait-il que *Moi*, ce fût toujours *Moi* et seulement *Moi* ? On disait bien, autrefois déjà, que le *Moi* était la valeur suprême. Un mélange miraculeux d'intelligence, d'âme et de chair. Non seulement sur Terre, mais dans l'Univers. Oui, mais *qui* le disait ? Les hommes ? Non, j'en doutais fort. Probablement, des précurseurs des Poutivliens. Les hommes, en effet, n'étaient pas prêts à accepter l'immensité du cosmos comme lieu de séjour. Voilà pourquoi j'étais certain que le *Moi* du Poutivlien remplacerait *leurs* *Moi* humains égoïstes, dressés les uns contre les autres, ainsi que *leur* *Nous* collectif qui avait conduit la Terre dans l'impasse. Et moi, Karamanov, je serais le témoin privilégié de cette catastrophe finale. Les hommes ne se rendaient pas compte de *leur* déclin. *Ils* ne s'intéressaient qu'à

l'instant présent. *Ils* ignoraient le jour d'après, comme s'ils étaient frappés de cécité. Pour ne pas rompre la chaîne des générations de *Moi*, pour ne pas la réduire à la seule brièveté d'une vie – des siècles pouvaient séparer entre eux les *Moi* des Poutivliens –, il fallait modéliser l'être nouveau de façon que sa durée de vie soit directement proportionnelle à l'activité et au dynamisme de sa raison. Si quelqu'un passait son temps à jouer à des jeux de hasard, à regarder la télévision, à s'adonner aux plaisirs du sexe, à détourner les deniers publics, à abuser de sa position sociale, à violer, à se soûler, cela signifiait que sa raison était inactive, endormie, anesthésiée. Alors, bye-bye ! Émigre dans un autre monde. Oui, oui, parfaitement, dégage ! – comme diraient les hommes. Tu n'es plus d'aucune utilité. Les Poutivliens, eux, seront appelés à percer les secrets de l'Univers, découvrir de nouvelles galaxies, se transporter dans des mondes inconnus ! Toutes choses incompatibles avec la passion du jeu, les matchs de foot, les virées dans les bordels, les numéros débiles d'humoristes "bien de chez nous", les shows de chanteuses lancées comme des savonnettes, les comptes en banque alimentés par de l'argent volé. Si l'homme était mortel, c'est tout simplement parce qu'il n'éprouvait pas le désir constant de se renouveler, de repenser le monde qui l'entourait. » Parvenu à ce point de mes réflexions, je me demandai si elles étaient le fruit de ma propre activité cérébrale ou bien si elles m'étaient inspirées par mes lectures à la bibliothèque. Dans cette seconde hypothèse, cela voudrait dire que des Poutivliens étaient déjà apparus sur la planète. Mais alors, pourquoi avaient-ils disparu en laissant derrière eux un bilan si désastreux ? Il faut croire que le facteur humain

prédominait encore chez eux. C'était la peur du temps qui avait conduit à leur perte non seulement l'écrasante majorité des humains, mais les meilleurs d'entre *eux*, ceux qui possédaient certains traits du *cosmicus*. Pour *eux*, vivre cent ans, cela représentait une durée colossale. Mais pour la nature, qu'est-ce que c'était ? Quelle raison aurait-elle de se hâter ? Elle se contentait de brasser les générations afin d'en faire émerger les espèces nouvelles. Un million ou un milliard d'années, pour elle, quelle différence ? C'était une goutte d'eau. Mon rôle était d'accélérer le processus des mutations. Il était hors de question de cohabiter avec *eux*, car les *cosmicus* étaient des êtres fondamentalement différents. Ils devraient se pencher sur des problèmes qui dépassaient *leur* entendement. Néanmoins, en s'inspirant de l'exemple des Néandertaliens et des Cro-Magnon qui avaient coexisté pendant un temps donné, il était possible de *leur* proposer le compromis suivant. « Vous souhaitez continuer à habiter la planète Terre sous la forme biologique qui est la vôtre ? Soit. Mais sachez que vos jours sont comptés, que vous êtes irrémédiablement condamnés. Gardez le monde pour vous tant que vous le pourrez. De notre côté, nous irons nous établir à Poutivl, nous contentant au départ d'une aire de cent kilomètres carrés. Ce sera notre Alma Mater, notre Terre promise. Seule une étape historique nous séparera. Tandis que vous irez rejoindre l'éternité de l'Au-delà, le *cosmicus*, lui, partira à la conquête des espaces intersidéraux. » Mais, pour précipiter l'avènement de ce jour, il me fallait consacrer plus de temps encore à la lecture, m'initier aux travaux des philosophes, des généticiens, des physiciens, des biologistes. Il me fallait élaborer les bases théoriques d'une

modélisation du capital génétique des Poutivliens, me vouer corps et âme à cette tâche. Alléché par cette perspective, j'esquissai un faible sourire. Mais, soudain, ma gorge devint sèche et des frissons parcoururent tout mon corps. Je me sentis projeté dans des sphères froides et silencieuses où régnait le vide absolu. Mes yeux se fermaient tout seuls. Recroquevillé en chien de fusil, je remontai ma couverture sur la tête et ne tardai pas à m'endormir d'un sommeil de plomb. À six heures trente, le réveil sonna. Péniblement, je me levai et procédai à ma toilette. Après avoir avalé un verre d'eau, grignoté un quignon de pain et mâchonné une betterave rouge, je m'habillai et sortis. C'était l'hiver. La neige recouvrait la chaussée, les toits des immeubles. La bourrasque s'en donnait à cœur joie, tourbillonnait, moqueuse et endiablée, comme si elle me mettait au défi. « Prends exemple sur moi, Vassili, libère tes énergies, semblait-elle dire, c'est à ce prix seulement que tu pourras te réaliser, attirer les autres, faire advenir ton heure ! » « Se pouvait-il que le remède fût si simple ? m'interrogeai-je. Serait-ce juste une question de manque d'ardeur de ma part ? En somme, je réfléchirais beaucoup, mais j'agisrais peu ? Mais toute chose n'exigeait-elle pas du temps pour arriver à maturité ? Oui, c'était vrai, j'aspirais à connaître *ici et maintenant* un autre monde. Comment qualifier cela ? Était-ce de la folie ? De la paranoïa ? Une idée fixe, une obsession, induite par des anomalies de mon programme génétique ? Le cosmos lui-même se sentait seul sans les Poutivliens ! Il lui fallait un créateur, un père fondateur. L'espace était infini et il n'avait pas de maître. Il était étrange de voir les hommes se faire la guerre pour le moindre pouce de

terre, dresser des clôtures, tracer des frontières, délivrer des visas, demander l'asile, sans jamais songer un seul instant aux immenses potentialités que leur offrirait le fait d'être immortels. *Ils* avaient peur de la mort, pleuraient leurs défunts, organisaient des cérémonies funèbres pompeuses et solennelles, érigeaient des sépulcres, des monuments de granit, des mausolées. Mais *ils* n'avaient aucune fête, aucun rituel qui célébrât l'immortalité. Si l'on calculait tout l'argent dépensé par les Terriens pour leurs funérailles, on arrivait à des sommes astronomiques. Cinq cents millions d'hommes mouraient chaque année. Entre le prix du cercueil, les frais d'église et d'inhumation, l'érection d'une stèle, les diverses cérémonies mortuaires et du souvenir, un enterrement revenait en moyenne à deux cents dollars. Multiplié par les cinq cents millions de décès annuels, cela faisait un total de cent milliards de dollars, soit beaucoup plus que le budget de la Russie. Et si l'on convertissait cette somme sur dix, cent ans, on aboutissait à des chiffres qui donnaient le tournis ! Mais pourquoi *leur* raison ne leur soufflait-elle pas cette solution toute simple : "Hé, les Cro-Magnon, simplifions les rites funéraires, jetons les corps dans des fosses communes et réinjectons l'argent ainsi économisé dans des expériences scientifiques qui permettront à nos descendants de connaître l'immortalité" ? Et pourquoi ne pas lever un impôt pour financer les recherches sur l'immortalité ? Vingt, trente, voire cinquante pour cent du revenu ! Dans l'hypothèse où ces travaux seraient couronnés de succès, la question du bien-fondé des armements serait alors posée. Pourquoi, en effet, fabriquer des armes si l'humanité était immortelle ? Tout le potentiel scientifique actuellement au service du

complexe militaro-industriel de Russie et de Navarre deviendrait caduc. Ce secteur stérile et immoral de l'activité humaine périliterait, libérant d'incalculables ressources financières. Toute cette infrastructure pourrait être reconvertie en vue de résoudre le problème fondamental de l'immortalité qui, dans ces conditions, pourrait trouver sa solution dans les cent prochaines années. Le paradoxe, c'est qu'*ils* ne s'en rendaient même pas compte, démontrant ainsi inconsciemment, qu'*ils* s'appréhendaient comme une espèce en sursis. À croire qu'*ils* comptaient sur des êtres d'une autre espèce – les Poutivliens, sans doute ! – pour pourvoir à la prolongation de *leur* espérance de vie. Or ça, il n'en était pas question ! S'*ils* avaient manifesté le moindre intérêt pour ce problème et s'étaient employés à le résoudre, je serais le premier à revendiquer le titre d'humain. Car la mort, voilà bien la racine de tout le mal et de toutes les carences de *leur* architecture génétique. Comment ne comprenaient-*ils* pas que c'était là le cœur du problème ? De la part d'êtres "raisonnables", on aurait pu s'attendre à mieux. La malédiction mystique "tu ne résisteras point à la mort" pesait sur *eux* depuis les origines, depuis l'époque de Cro-Magnon. Beaucoup, même, désiraient la mort, chantaient ses louanges. *Ils* s'enthousiasmaient pour le progrès technique alors même que celui-ci ne *leur* était d'aucune utilité. Ce qu'il *leur* fallait, c'était un progrès biologique, un saut qualitatif, organique, de l'espèce. Observer les étoiles dans le ciel, plutôt qu'avoir l'œil rivé sur celles du Kremlin¹. Pas de doute, les hommes

1. Allusion aux étoiles de rubis qui surmontent les tours du Kremlin, siège du pouvoir suprême.

étaient condamnés.» C'est fou ce qu'*ils* me paraissaient dérisoires. À ce propos, je me remémorai ces lignes de Herman Hesse. «Si quelqu'un [...] me demandait "Seriez-vous d'accord pour que l'écrivain Hesse échappât à la maladie et à la mort, et estimez-vous souhaitable qu'il puisse jouir d'une vie éternelle ?", en tant qu'homme de lettres infatué de ma personne, je répondrais par l'affirmative. Mais si la même question m'était posée à propos de tout autre individu [...] alors, je répondrais "non" sans l'ombre d'une hésitation. Non, en effet, point ne faudrait que nous vivions éternellement, nous, personnes âgées et plus très séduisantes, quand bien même nous ne souffririons plus de goutte. [...] Nous voulons bien mourir un jour, certes, mais... plus tard.» Drôles de créatures, ces Cro-Magnon ! *Ils* avouaient eux-mêmes «bien vouloir mourir» et ne soufflaient mot de l'immortalité. Il n'y avait guère que les textes bibliques pour parler d'Éternité. Mais il s'agissait d'une aspiration mystique débordant le cadre étroit de l'espèce pour s'étendre à l'univers entier. «L'âme vivra dans les siècles des siècles...» Fallait-il que les hommes fussent primitifs pour ajouter foi à de tels boniments. Je devais agir sans délai. Sinon, je n'arriverais à rien. Ce n'était pas caprice de ma part, mais le but de toute une vie. Certes, mon allure avait de quoi intriguer n'importe quel observateur extérieur. Imaginez un jeune homme vêtu d'un caban de cantonnier, debout dans la tempête au seuil d'un hangar délabré, et plongé dans ce genre de réflexions ! Nul doute que pour le commun des mortels, je devais passer pour quelqu'un d'anormal, pour un simple d'esprit. Mais je n'en avais cure. Je dirais même plus. Je souhaitais qu'*ils* fissent la différence

entre *eux* et moi, et que la comparaison fût en leur faveur. Qu'est-ce que cela pouvait bien me faire ? Je devais me préparer à la vraie vie, celle du Poutivlien. Mon existence de paria, à l'écart du monde, ne prouvait qu'une chose, la fermeté inébranlable de mes convictions de *cosmicus*, ma discipline, mon indépendance d'esprit, ma nature intègre, et la rigueur de ma pensée. Non, il n'y avait pas un instant à perdre. Je devais lire tous les auteurs qui pouvaient se révéler utiles à la Cause – Efromson, Evstafiev, Alain, Bekker, Donne, Videman, et bien d'autres encore. Pour réaliser mon idée centrale – forger, à partir du matériau humain, un être absolument inédit –, je devais faire œuvre créatrice, m'atteler à la fabrication de nouveaux mutants. Oh, il me faudrait en lire des livres, en examiner des théories, en passer des heures dans la Maison du savoir ou sur la paille de mon obscur hangar avant de pouvoir mettre en chantier ce projet fascinant... L'hiver moscovite compliquait singulièrement ma tâche d'agent de la voirie. Déblayer la neige était un travail délicat, qui prenait beaucoup plus de temps que balayer les trottoirs. Le salaire, il est vrai, était en rapport. Mais, pour moi, c'était sans importance. Lorsque j'avais accepté la proposition du syndic d'immeuble de nettoyer, moyennant un demi-salaire, le trottoir de gauche de la rue Vozdvienka – depuis la bibliothèque d'État jusqu'au métro Arbat – ainsi que les deux côtés de la rue Starovagankov jusqu'à la rue Znamenka, l'argent était le cadet de mes soucis. Il s'agissait de prouver qu'un Poutivlien ne rechignait pas à la besogne, n'avait pas peur de retrousser ses manches. Avec la venue de l'hiver, mes heures de liberté se faisaient plus rares. À la moindre chute de

neige, il fallait déblayer la chaussée. Or, les précipitations, en cette saison, étaient fréquentes. Du coup, il me restait moins de temps pour les choses sérieuses. Néanmoins, je consacrais le moindre instant de répit à réfléchir à mon projet. Vite ! Il fallait en finir. Je n'avais plus la patience d'attendre. Après avoir ôté la neige collée sur mon visage et mon crâne rasé, je m'engouffrai dans mon réduit pour y récupérer mon bonnet de fourrure. J'allai ensuite quérir le large grattoir dans la remise à outils. La tempête faisait rage. On ne voyait pas à cinq mètres devant soi. Déjà, la couche de neige m'arrivait à la cheville. « *Ils* auront du mal à courir jusqu'à la station de métro, me dis-je. Il faut dégager la chaussée. Sinon, *ils* risquent de tomber et de s'estropier ! » C'est ainsi que commença mon troisième hiver de balayeur des rues. De bonne heure, le matin, ainsi qu'après le déjeuner, je déblayais la neige qui s'était accumulée sur la chaussée et les trottoirs et, le reste du temps, me replongeais dans la lecture. Je dormais cinq heures par nuit, pas plus. Deux ou trois fois encore, il m'arriva d'aller « chasser le pigeon » du côté de l'état-major, histoire de compléter mes observations sur la rapacité humaine. Chaque fois, le même scénario se répétait. Un officier plus cupide que les autres fit même monter les enchères jusqu'à cinq roubles par chèque. Je dus m'exécuter et casquer. En monnaie de singe, bien entendu. Fin novembre, je décidai de mettre fin à ma carrière d'escroc et de jeter aux orties ma défroque d'Alexeï Pochibaïlov. Je troquai les roubles de mon magot contre des dollars, histoire de mettre celui-ci à l'abri de la dévaluation galopante. Je savais en effet que j'aurais besoin de cet argent pour les étapes suivantes de mon « immersion dans le

monde des hommes » qui devaient me conduire successivement dans les milieux culturels, politiques et scientifiques de la capitale. Mon objectif était d'y étudier les gènes de l'envie et du mépris, deux « vertus » qui me paraissaient particulièrement bien représentées dans le monde de la culture. Un beau jour de printemps, à midi, une fois achevé le nettoyage de mon secteur, je me lavai et me coiffai avec soin (je ne tenais pas à être traité d'épouvantail à moineaux), enfilai un costume de fabrication chinoise, des chaussures de fabrication vietnamienne et pris la direction d'un célèbre théâtre de la capitale. Une petite pluie fine tombait. J'avais beau relever le col de mon veston, l'eau qui dégoulinait de ma chevelure rousse s'infiltrait traîtreusement dans mon cou. Mes chaussures bon marché absorbaient l'eau de l'asphalte trempé et faisaient flop à chaque pas. Arrivé au théâtre, je consultai le tableau des offres d'emploi et tombai sur une annonce rédigée en petits caractères. « Postes de machinistes à pourvoir. Pour tout renseignement, s'adresser au bureau du personnel ». Machiniste, voilà qui m'allait parfaitement. À quel autre poste eussé-je pu prétendre ? Pour moi, c'était l'occasion rêvée d'observer de l'intérieur le monde culturel et artistique. Gravissant un petit escalier, j'arrivai jusqu'au concierge et lui demandai où se trouvait le bureau du personnel. Le temps d'un entretien éclair et j'étais embauché sans même que la responsable des ressources humaines (c'était en l'occurrence une femme) sût vraiment qui j'étais, ni s'interrogeât sur les motifs qui poussaient un grand escogriffe de mon acabit à s'engager dans un théâtre plutôt que d'aller tenter sa chance dans le business ou les agences de sécurité. À qui viendrait l'idée saugre-

nue de tester le niveau culturel d'un machiniste ? De l'interviewer sur le cosmisme russe¹ ou sur l'espace-temps ? À supposer que mon recruteur se fût inquiété de savoir pourquoi je recherchais du boulot dans son théâtre, je n'eusse pas fait mystère de mes motivations. Mais la morgue humaine était sans limites. Tout en feuilletant nonchalamment un livre intitulé *Petel*, la responsable me posa, il est vrai, deux ou trois questions. Elle s'enquit, entre autres, de mon orientation sexuelle. À quoi d'autre les humains pouvaient-ils bien s'intéresser ? « *Petel*, sans doute était-ce un livre sur les animaux², me dis-je. Sur les oiseaux, probablement. Voilà des dizaines de milliers d'années que l'homme étudiait les oiseaux. Bravo ! À quoi bon se connaître soi-même ? Mieux valait étudier les oiseaux ! » Une fois que j'eus pris mes fonctions de

1. Courant philosophique dont le fondateur est Nikolaï Fedorov (1828-1903). Fedorov a influencé la pensée de plusieurs grands écrivains, hommes politiques et philosophes russes, dont Dostoïevski, V. Soloviev, Tolstoï, Gorki, Blok, Andreï Platonov. Les idées professées par Karamanov présentent des similitudes frappantes avec celles de Fedorov exposées dans son ouvrage *Philosophie de la cause commune*. 1°) L'évolution de l'humanité a atteint son point culminant ; 2°) la mort est le mal absolu ; elle doit être vaincue par l'évolution générale de l'humanité ; 3°) l'espèce humaine devra sa régénération, sa « résurrection », non pas à Dieu, mais à l'homme nouveau, un homme « théurgique » qui aura recours à des méthodes scientifiques et psychiques. Comme Karamanov, Fedorov avait baptisé sa doctrine « le Projet ». Comme Karamanov, il se considérait comme un prophète, un envoyé. Comme Karamanov, il menait une vie d'ascète et passait le plus clair de son temps à la bibliothèque Roumiantsev (l'actuelle bibliothèque d'État de Moscou).

2. Forme archaïque de *pétoukh*, le « coq » en russe.

machiniste, j'organisai ma journée de façon à pouvoir continuer à travailler au musée Valentin Serov. Tôt le matin, je nettoyait la cour du musée ainsi que les rues relevant de ma compétence et, à dix heures et quart, j'étais déjà au théâtre. À quinze heures, je balayais derechef mon secteur et, à partir de dix-huit heures, j'étais de nouveau en scène pour monter, démonter et transporter les décors. Et cela, tous les jours, jusque tard dans la soirée. Durant cette période, je dus quasiment renoncer à mes lectures. Le musée Serov était, certes, lui aussi un lieu de culture, mais j'y exerçais ma profession dans la rue. Je n'avais aucun contact avec le personnel du musée et, hormis le directeur et le comptable, je ne connaissais personne. Je saluais, quand je les croisais, tous les experts de l'œuvre de Serov, mais cela n'allait pas plus loin. *Ils* ne m'intéressaient pas et moi, je *les* intéressais moins encore. *Ils* passaient leur chemin en faisant mine de ne pas remarquer mes salutations. Le même scénario, à peu de chose près, se reproduisait au théâtre. Seule la préposée au vestiaire m'adressait un signe de tête muet et ébauchait l'ombre d'un sourire. Mes collègues d'atelier étaient des gars à la mine revêche, peu communicatifs. Leur vocabulaire se limitait à des « allez », « vas-y », « pose là », « emporte », « soulève ». Les artistes, de leur côté, m'évitaient avec soin, tout comme *ils* évitaient les autres machinistes. *Ils* avaient à notre égard la même attitude que s'ils se fussent trouvés devant un tas d'immondices, un chat crevé, un rat pris au piège, la question de l'immortalité. Je m'imprégnais de l'atmosphère du théâtre avec avidité, avec un zèle et une rigueur quasi scientifiques. Je m'appliquais à sonder les visages des acteurs afin de deviner *leur* degré de

culture et déterminer à quel point celle-ci était inhérente à la profession. Mais ils n'exprimaient que morgue et dédain, chose qui, bizarrement, n'était pas dépourvue à mes yeux d'un certain charme. La dureté et l'arrogance qui semblaient inscrites dans leurs gènes renforçaient ma conviction qu'il fallait en finir avec *eux*. Mais un incident éclata bientôt qui me valut d'être renvoyé avant même la fin de ma période d'essai. Cela se passait durant une répétition. J'étais en train de changer les décors. Je devais apporter sur scène un secrétaire. Le meuble, lourd et encombrant, devait peser dans les vingt-cinq kilos. Mais là n'était pas le problème. Il était haut, près d'un mètre cinquante, et je devais le porter à tâtons, sans voir ce qu'il y avait devant moi. J'avançais donc à pas lents et circonspects, comme si je portais le Saint-Sacrement. Soudain, je ressentis un léger choc. Je venais de heurter quelqu'un, qui exactement, je l'ignorais. M'arrêtant net, je déposai mon fardeau et présentai aussitôt mes excuses. Je vis alors se dresser devant moi une actrice furibarde. Je ne connaissais ni son nom ni son degré de célébrité. Comment d'ailleurs aurais-je pu les connaître, moi, un obscur agent de voirie débarqué de ma ville de province de Kniaguinine et qui n'avais dans mon réduit ni radio ni télévision ? Pour moi, tous les acteurs se ressemblaient. Mais ce qui me choqua le plus, ce fut la réaction de ma « victime ». Moi qui avais passé près de sept ans de ma vie en maison de redressement et en camp, je n'avais jamais entendu un langage si ordurier. Ce n'était pas les jurons d'une diva capricieuse et fantasque, mais les obscénités d'une dévergondée, d'une taularde endurcie. Au début, je ne comprenais pas ce qui se passait. Je pensais que la

dame déversait son torrent d'injures sur quelqu'un d'autre. Sa collision avec le secrétaire n'avait pas tiré à conséquence. L'actrice n'avait pas fait de chute et s'en sortait sans ecchymoses ni contusions. Mais je ne tardai pas à comprendre que c'était bien après moi qu'elle en avait. Elle me toisait de ses gros yeux ronds écarquillés, en étirant son long cou et en agitant sa langue au rythme de ses obscénités. Elle m'invectivait avec une espèce de fureur aveugle, comme grisée par sa propre hargne. Comment l'homme, cet être « raisonnable », avait-il pu forger des termes si abjects ? J'éprouvai soudainement de la jouissance à l'entendre m'insulter de la sorte. J'étais au comble de l'extase. J'avais envie de taper des pieds en cadence, de faire des cabrioles, d'ouvrir toutes grandes mes oreilles et de les frotter joyeusement. Le comportement de l'actrice confirmait ce dont je souhaitais si ardemment être convaincu. J'étais même prêt à lui lancer : « Je vous en prie, madame l'artiste, continuez ! De grâce, encore ! Rajoutez-en dans la vulgarité. Chapitrez le Poutivlien. N'hésitez pas à outrager un ouvrier. Pourquoi vous gêner ? Continuez à déverser sur moi vos tombereaux d'injures comme les coups pleuvent, en prison, sur le mouchard qui a trahi ses codétenus. Ce ne sont pas les expressions triviales qui manquent en russe ! Et, pour moi, c'est l'occasion d'isoler les traits distinctifs des gènes du mépris et du vice, toutes informations de la première importance pour l'expérience que je suis en train de mener. » En effet, cette brève altercation fut instructive à bien des égards. « Mon Dieu, la malheureuse, pensai-je. À quelles extrémités les défaillances de leur génome ne conduisaient-elles pas les humains ! » En entendant les hauts cris poussés par la

dame, mon chef, un certain Africantov ou Coryphantov, se radina à toutes jambes. Me prenant à part, il me dit : « Mon vieux, t'as plus qu'à rédiger ta lettre de démission. Cette dame a le bras long. C'est Enterikhova, l'artiste du peuple¹. Moi-même, j'en ai un peu la trouille. Son mari est un gros bonnet. Mets-toi à ma place, je suis sur une liste d'attente pour obtenir un appart. Tu n'auras qu'à donner ta démission pour convenances personnelles. Je t'aiderai à trouver un boulot au Bolchoï. » Voilà bien les hommes. Typique ! Je rédigeai sur-le-champ ma lettre de démission et pris congé du théâtre. Mon désormais ex-patron eut tout juste le temps de me lancer : « Au Bolchoï, demande Nakriakine. Je vais lui passer un coup de fil. Il t'aidera à te caser. – Merci ! » fis-je, et je tournai les talons. Passant devant le buffet, je m'achetai une tranche de pain noir avec du fromage, quelques quartiers de pomme, un verre de Coca, et tout en mastiquant mon casse-croûte, je sortis dans la rue. L'énergie de la solitude m'emplissait tout entier. Existait-il plus grande joie pour un Poutivlien que réfléchir librement aux moyens de délivrer la planète de l'espèce biologique éphémère qui l'occupait ! Quelques semaines plus tard, j'étais embauché au Bolchoï, satisfait de me retrouver dans le saint des saints de l'espace culturel russe. Certes, ce monde-là m'était étranger, mais je l'acceptai avec sérénité et sans parti pris. Pour moi, le Bolchoï, c'était un peu l'équivalent de la bibliothèque d'État. Je m'attendais à y rencontrer la fine fleur de l'intelligentsia, d'aussi beaux esprits que ceux dont je devrais les œuvres à la bibliothèque. À vrai dire, j'hésitais.

1. Titre honorifique.

Fallait-il vraiment faire connaissance avec la crème de l'humanité, entrer directement en contact avec ce qu'il était convenu d'appeler l'élite, ou bien était-il préférable de l'observer à distance ? Je ne voulais pas croire qu'au Bolchoï, je pusse tomber sur une deuxième Enterikhova. Mes lectures m'amenaient à fréquenter des penseurs, des intellectuels, jamais des êtres primitifs du genre de cette dame. Quoique, me repris-je avec un sourire narquois, il m'arrivait de tomber sur toutes sortes d'auteurs. Récemment encore, le hasard m'avait mis entre les mains un ouvrage de Victor Malofeev¹. L'œuvre de cet écrivain signait l'arrêt de mort de toute *leur* espèce biologique. Elle incarnait l'apothéose de la monstruosité humaine. Au point que je m'étais senti honteux d'être son contemporain. Mais *eux*, ça ne les dérangeait pas ! J'en avais déjà suffisamment vu pour en déduire que plus l'intellect d'un homme était bas, plus sa popularité était tapageuse. Cela était devenu un trait marquant de *leur* époque. Mais à présent, je devais me concentrer sur mon nouvel emploi. Il fallait poursuivre mon expérience afin de trouver la solution optimale à mon problème. Les machinistes n'avaient aucun mal à se caser. Le Bolchoï manquait cruellement de main-d'œuvre. Les amateurs ne se bouscullaient pas pour trimballer matin et soir des décors lourds et volumineux à raison de soixante-dix dollars par mois. À cette époque, le rouble était au plus bas et tout le pays s'était mis à compter en dollars. Mon expérience suivait son cours. Je travaillais presque toute la journée comme employé de la voirie au musée Serov et

1. Nom forgé sur le terme *malafia*, liquide séminal. Nom à peine travesti d'un écrivain russe contemporain.

comme accessoiriste au Bolchoï. Pendant les spectacles, j'avais pris l'habitude de m'installer au poulailler, c'est-à-dire au troisième étage, celui réservé aux machinistes. Peu de gens s'y aventuraient. On n'y voyait rien d'autre que le haut des décors suspendus aux coulisses. Mais peu m'importait ce qui se passait sur scène. Seuls les applaudissements frénétiques et les hurlements « bis ! », « bravo ! » parvenaient jusqu'à mes oreilles. La seule chose qui m'intéressait et que je contemplais souvent, c'était le carillon. Des cloches de toutes tailles étaient fixées sur des passerelles spéciales dans le fond de la scène. La plus grosse pesait près de cinq tonnes. En la contemplant, je me disais qu'un jour, avec son aide, j'annoncerai à tous les spectateurs, à tout Moscou, au monde entier, qu'une ère nouvelle, celle des Poutivliens, venait de naître. À *notre* tour de prendre la relève ! J'imaginais d'ici mon allégresse... Un soir, un collègue vint me rejoindre sur mon perchoir, un homme râblé, avec une raie tracée au cordeau sur le côté du crâne. La plupart du temps, il portait une combinaison de travail bardée d'inscriptions et de logos variés. J'ignorais son nom. « Qu'as-tu à traîner tout le temps au poulailler ? me demanda-t-il. Pourquoi ne regardes-tu jamais les spectacles ? Qu'est-ce que tu fricotes là, tout seul ? » Je n'avais pas envie d'engager la conversation. Pour toute réponse, je lui décochai un sourire agrémenté d'un marmonnement inintelligible. Mais il revint à la charge. « T'as de la veine, toi, de pas travailler dans l'équipe de nuit. Il nous arrive parfois de bosser plusieurs nuits d'affilée. C'est coton ! Tu sais ce qu'il y a de plus facile dans notre métier ? – Non, fis-je. – Toucher son salaire ! Ha ! ha ! ha ! Hein ? Tu vois ce que je veux

dire ? – Euh, oui ! » répondis-je dans un souffle, tout en me demandant de quoi je pourrais bien parler avec ce gars-là. « Écoute, demain, on travaille dans la même équipe, toi et moi. Tu veux te faire de la thune ? – Pas vraiment, répondis-je. – J'ai un client plein aux as, poursuivit-il, qui paie grassement. De quoi s'offrir plus d'une bouteille, crois-moi. Il n'hésite pas à débours des sommes rondelettes. Alors ? Ha ! ha ! Je pense qu'on pourra lui soutirer quinze dollars par tête de pipe. » Pour ne pas faillir à ma réputation de Pouktivien, je m'obligeai à le gratifier d'un nouveau sourire et déclarai : « Entendu, je viendrai vous donner un coup de main. Mais, pour l'argent, ce n'est pas nécessaire, je n'en ai pas besoin. – Comment ça, t'as pas besoin d'argent ? – Je vis seul. Ce que je gagne me suffit. – Soixante-dix dollars par mois ? T'es siphonné ou quoi ? Comment peux-tu te contenter d'un salaire si minable ? Ha ! ha ! ha ! Bon, au fond, tant mieux. Alors, t'es d'accord pour me donner un coup de main ? » me relança-t-il, sans doute persuadé d'avoir affaire à un demeuré. Comme ça, il empocherait tout le fric. « Entendu, opinai-je. – Demain aura lieu la première du *Lac des cygnes* dans une chorégraphie de Iouri Grigoriev¹. Un ami, ou un mécène du chorégraphe doit apporter deux cygnes. Ha ! ha ! ha ! Pas des vrais, bien sûr, mais des carcasses métalliques en forme de cygnes, garnies de chrysanthèmes, d'asters et de roses. Des bouquets et des corbeilles de fleurs, les admirateurs en apportent tous les jours au théâtre. Mais des compositions florales d'un mètre cinquante confectionnées avec près de deux mille fleurs et imitant des

1. Allusion à Iouri Grigorovitch, l'un des chorégraphes du Bolchoï.

cygnes, c'est la première fois que je vois un cadeau pareil depuis vingt ans que je bosse dans la maison. Ils seront livrés à bord de deux fourgons Gazelles¹. On a déjà eu le feu vert de la direction. L'administration n'autorise jamais rien sans se sucrer au passage. T'en connais beaucoup des gens en Russie qui n'aiment pas se faire de petits à-côtés ? Ha ! ha ! ha ! Notre contrat consiste à décharger les Gazelles, à hisser par la trappe les cygnes dans les coulisses et, à la fin du spectacle, à les déposer sur l'avant-scène. C'est tout. Dans la salle, ça va être le délire, des tonnerres d'applaudissements. D'énormes cygnes fleuris pour le final du célèbre ballet, ce sera géant, sublime ! Cela fait sept ans que Grigoriev n'avait plus remis les pieds au Bolchoï. Les intrigues de Vassilkov² avaient fait des vagues dans tout Moscou et affecté douloureusement le maître. Crois-moi, le rouquin, demain ce sera l'événement avec un grand E. Grigoriev est un maestro unique, le chorégraphe numéro un mondial. Il est à la danse ce que Pelé est au foot, Lewis à la boxe, le Patriarche à l'église orthodoxe, Kasparov aux échecs. Pigé ? – Compris ! acquiesçai-je. – Alors, t'es d'accord pour apporter ta pierre à la gloire de Grigoriev ? – J'ai déjà répondu à cette question », répliquai-je tout en souriant dans ma barbe. « Il ne me parle plus de salaire. Il a déjà oublié sa promesse. *Ils* sont bien tous les mêmes. Rien de nouveau sous le soleil ! » Le lendemain soir, je me pointai au théâtre une demi-heure avant la mise en place des décors. Mais à peine étais-je arrivé que mon collègue de la veille, celui à la raie dans les cheveux,

1. Nom d'un véhicule utilitaire.

2. Allusion à Vladimir Vassiliev, directeur artistique du Bolchoï.

me volait dans les plumes en vociférant : « Pourquoi tu m'as posé un lapin ? Hier, t'avais promis, et aujourd'hui, t'arrives en retard. Les clients attendent. Où étais-tu passé ? – Vous ne m'aviez pas précisé l'heure, lui objectai-je. – Pas besoin de préciser l'heure. T'es pas né de la dernière pluie, tu dois savoir qu'aujourd'hui, c'est la méga-soirée au Bolchoï. Il ne reste plus un seul billet. Toutes les entrées du théâtre sont prises d'assaut. – Qu'est-ce que j'en savais ? dis-je, tout en me gaussant en mon for intérieur devant ses traits déformés par la rage. Ses mimiques rappelaient celles d'un nouveau-né en colère. C'était le signe indubitable d'un esprit fruste. Qu'avions-nous de commun, lui et moi ? Que pouvais-je bien avoir à raconter à un type pareil ? Moi qui, par-dessus le marché, avais perdu l'habitude du commerce des hommes. Sans ajouter que celui-ci n'avait d'*homo sapiens* que l'apparence, et que son faible potentiel intellectuel l'apparenterait plutôt à un Neandertal. Je le regardais, serein et impassible, sans me départir de mon sang-froid. « Allez, vasy, et que ça saute », exigea-t-il d'une voix impérieuse. Empruntant la trappe, j'allai rejoindre dans la cour les chauffeurs des deux Gazelles. Après avoir déchargé les cygnes, nous les installâmes sur les rails des rampes d'accès. Quarante minutes plus tard, les offrandes destinées à la soirée de première trônaient dans les coulisses. Je ne leur accordai pas le moindre regard. S'agissant des événements du monde extérieur ou des préoccupations de mes collègues d'atelier, je m'abstenaient en général d'afficher mes sentiments. Ce n'était pas par manque de courage, mais par un effet du tact inhérent au Poutivlien. Attroupés autour des volatiles, danseurs et accessoiristes s'extasiaient en poussant des

« oh ! » et des « ah ! », criaient au chef-d'œuvre. Je m'éloignai pour m'occuper des décors. Le premier tableau, « la Valse », n'exigeait pas beaucoup de préparatifs. Il fallait apporter deux trônes pour le couple royal, des fauteuils pour sa suite, disposer une table, des coupes, des candélabres, faire descendre le décor du fond, installer une grotte en contreplaqué et la draper d'un tissu. Le spectacle débuta à dix-neuf heures tapantes. Pendant le premier tableau, j'étais libre de mes mouvements. De nouveau, je montai me réfugier au poulailler. Allongé sur le dos, je me mis à écouter la musique de ce génie des hommes qu'était Tchaïkovski. En écoutant ces accents admirables, je me disais que ce n'était pas une musique de ballet, mais une musique composée par un Poutivlien afin d'accompagner l'humanité dans son exode. Elle résonnait comme un hymne d'adieu. C'était sur une musique comme celle-ci que l'*homo sapiens* devait quitter le monde. Mais à ce moment-là une nouvelle idée germa dans mon esprit. « Et s'il suffisait qu'ils disparussent simplement de ma conscience, de mon cerveau ? Si, de fait, ils n'existaient pas... Alors, il suffirait que j'arrête de penser à eux pour qu'ils ne viennent plus hanter mes pensées. Ils cesseraient tout bonnement d'exister. Est-ce que les vers de terre, les papillons, les trépangs se souciaient de l'existence des humains ? Alors, pourquoi ceux-ci devraient-ils exister pour les Poutiviens ? En réalité, peu m'importait qu'ils existassent ou non. L'essentiel était de ne pas en avoir conscience. De ne pas voir, entendre, sentir leur présence ! » Puis une autre idée, tout aussi naïve, m'arracha un sourire. « Et si j'étais brutalement privé du don de la vue, de l'ouïe, de la parole ? Le monde cosmique tiendrait alors tout

entier dans ma seule conscience. Je cesserais tout contact avec *leur* espèce, elle n'aurait plus d'existence pour moi. Après tout, je ne percevais pas les rayons ultraviolets ou les rayons gamma et, sans l'aide d'un microscope, étais incapable d'observer les actinomyètes, les bactéries, spores. Pourquoi devrais-je voir et sentir les Cro-Magnon ? Pourquoi me mettre martel en tête et vouloir à tout prix perfectionner *leur* espèce, améliorer *leur* sort ? Rien ne nous empêchait, *eux* et moi, de vivre dans des univers parallèles. Je ne me souciais guère, par exemple, de modifier le patrimoine héréditaire des mouches. Tiens, et pourquoi pas, après tout ? Il n'était pas interdit de créer quelque chose de « raisonnable » à partir d'une mouche, d'une carotte, d'un champignon, de plus « raisonnable » même que l'homme. En effet, seuls cinq pour cent de ses gènes distinguaient l'homme de Cro-Magnon des autres créatures du vivant, contre quatre pour le cochon et trois pour le rat. Alors, à partir de quoi forger le Poutivlien ? Rien ne prouvait que ce fût à partir des hommes. Cela pouvait parfaitement se faire à partir du rat ou du cochon. À moins de composer un bouquet à partir des meilleurs gènes de l'*homo sapiens*, du rat et du cochon réunis ? Encore un sujet qui méritait réflexion. Et puis, au diable les Cro-Magnon ! » Mais, à peine eus-je chassé cette pensée de mon esprit qu'une autre la remplaça. « L'intolérance vis-à-vis de l'espèce biologique la plus proche n'était-elle pas un phénomène purement russe ? N'était-ce pas la faute de la langue russe en tant que telle si je n'admettais pas *leur* existence ? Ne devrait-on pas en interdire l'usage une bonne fois pour toutes ? Privé de langage, *leur* monde disparaîtrait, se volatiliserait. Et si la grande coupable, c'était la nation

russe tout entière, avec son chaos moral permanent ? Mais en quoi cela me concernait-il, moi, Vassili Karmanov ? Pouvais-je me considérer comme l'un des leurs, comme *leur* concitoyen ? Non, impossible. Mais la langue ? Ne parlais-je pas la même langue qu'*eux* ? Il y avait là une espèce de mystère. Supposons, par exemple, que j'émigre en Italie et que je refuse catégoriquement d'apprendre l'italien, de comprendre les gens de ce pays. Me sentirais-je des points communs, une parenté avec *eux* ? Ma raison *les* accepterait-elle ? Ma dissidence irréductible vis-à-vis de la société des hommes disparaîtrait-elle pour autant ? » À cet instant, des grincements de machinerie me tirèrent de mes réflexions et je vis le rideau de scène s'abaisser. C'était la fin du premier tableau. Je dévalai quatre à quatre l'escalier pour aller débarrasser le plateau des fauteuils, chaises et autres accessoires. Un nouveau décor apparut représentant le lac des cygnes. C'était le début du deuxième tableau. Rapidement, je regrimpai dans la galerie afin de m'adonner à mon passe-temps favori. Le lecteur se demande sans doute comment je pouvais mener mon expérience sur les hommes tout en fuyant systématiquement leur compagnie. Quel intérêt pouvait avoir ce genre de recherche au long cours ? De fait, mon approche était typiquement poutivlienne. Il s'agissait de conduire mon enquête sereinement, sans préjugé ni provocation. En vérité, presque tout m'intéressait dans les mœurs et le comportement des humains mais, en même temps, on eût pu croire, au contraire, que rien ne m'intéressait. Je ne prenais jamais de notes, travaillais sans plan préconçu, jamais ne filmais ni ne photographiais. Le point focal de ma recherche, c'était mon *Moi* de *cosmicus* au milieu d'*eux*, les *homo*

sapiens, avec mes réactions à tout ce qui était humain. À moi d'observer quels étaient *leurs* instincts les plus développés, quels gènes s'exprimaient de manière agressive ou, au contraire, étaient atrophiés, ce qui *leur* manquait ou ce qu'*ils* avaient en trop. À peine avais-je regagné mon perchoir, que je vis se pointer mon collègue à la raie dans les cheveux. D'un geste mécanique, il secoua la tête comme s'il rejetait en arrière une crinière inexistante. Il tenait à la main une bouteille de vodka de marque Gjelka et deux moitiés de citron. « Vaska¹, me dit-il, buvons un coup. » Sa voix inconnue, comme étrangère, n'éveilla en moi qu'un sentiment de morosité. « Ça fait une paye que tu travailles ici et jamais on n'a encore trinqué, toi et moi. Entre hommes, c'est pas des choses qui se font ! Tiens, à toi l'honneur. Tu m'as donné un coup de main, alors comme je suis grand prince, j'offre la tournée. Après le spectacle, je déboucherais encore deux bouteilles. Alors, Vassiliok², dis-moi, je suis réglo ou pas ? Je voudrais pas que tu sois fâché, que tu te figures avoir aidé Mandrykine et que, lui, pendant ce temps, il siffle sa vodka en suisse. En plus, je t'avouerais franchement que les décors sinistres de Mansaladzé, ça me donne toujours envie de me soûler la gueule. Et toi, quelle impression il te fait, ce décorateur ? » Pour couper court à l'insipide bla-bla de Mandrykine, je m'abstins de lui dire que je ne buvais pas d'alcool. Je n'avais jamais touché à cette saleté. Je refusais de stimuler ma pensée et mes émotions par des dopants. Pour ce qui

1. Diminutif familier du prénom Vassili.

2. Jeu de mot sur un autre diminutif de Vassili signifiant « le bleuet ».

était du décorateur du spectacle, j'ignorais tout de lui et il ne m'intéressait pas. L'alcool ? Comment expliquer l'empire qu'il exerçait sur *eux* ? Était-ce un signe de l'humaine bêtise, de l'humaine faiblesse, ou bien une addiction universelle, programmée dans *leurs* gènes ? Si tel était le cas, le problème pouvait être facilement réglé. Quelques manipulations du gène responsable... et le tour serait joué. Pour trouver une bonne raison de fausser compagnie à ce raseur de Mandrykine, je lui lançai « Veuillez m'excuser, mais j'ai une envie pressante » et, avant même qu'il eût réagi, je dévalai l'escalier menant aux sous-sols. « Je vais me planquer dans les toilettes jusqu'à l'entracte. Espérons qu'après s'être cuité, mon collègue oubliera ses velléités de passer du bon temps avec moi. Il n'est pas dans mes habitudes de froisser l'amour-propre des gens. » Passant devant la loge des éclairagistes, je me faufilai rapidement derrière la machinerie des décors, gagnai les toilettes et m'y enfermai à double tour. Les murs des lieux d'aisance étaient couverts de graffitis et de dessins obscènes à l'encre ou au crayon qui ne faisaient pas précisément honneur au « fleuron de la nature ». Toutefois, sans m'attarder à ce genre de détails, je me replongeai dans mes cogitations. Je m'étais toujours considéré comme le fondateur de la lignée des *cosmici*. Ce en quoi j'avais raison, mais en partie seulement. En effet, l'histoire des Cro-Magnon offrait déjà quelques cas d'individus dotés de traits caractéristiques des Poutivliens. Copernic, par exemple. Il avait frayé la voie à l'astronomie moderne, contribué à modifier radicalement la relation de l'homme au cosmos. Il était le premier à avoir démontré que la Terre n'était pas le centre de l'univers, mais une petite planète parmi

d'autres, un grain de sable perdu dans l'immensité galactique. Du coup, il avait mis fin à cette vue de l'esprit, à cette supercherie qu'était la vision anthropocentrique du monde. Le premier, il avait signifié aux hommes le caractère transitoire de *leur* séjour sur la planète. La religion, elle aussi, avait sa part de responsabilité dans la stagnation de la condition humaine. Elle avait empêché l'humanité de s'engager dans la voie du génie génétique, de découvrir l'extraordinaire potentiel de la raison et de rechercher le progrès biologique plutôt que technique. Dès lors, c'était à moi, Vassili Karamanov, adepte de la raison absolue, de m'atteler à cette tâche, de briser net le « pragmatisme » héréditaire de l'*homo sapiens*, d'éradiquer de son génome tout tropisme vers l'individuel, le privé, l'inessentiel. Je devais impérativement l'arracher à ses paramètres humains et proposer à l'être nouveau qui allait le remplacer de se mesurer au cosmos. Des expressions du genre « Quel bouquet magnifique ! », « Quel costume élégant ! », « Quelle automobile splendide ! », « Quelle femme superbe ! » devaient être bannies à jamais du lexique des Poutivliens et rejoindre le magasin des accessoires du passé. Les valeurs du *cosmicus*, elles, devaient se reporter sur d'autres objets, d'autres réalités. À la place, voici ce que l'on pourrait entendre : « Quel remarquable lien de cause à effet ! », « Quel esprit puissant ! Il commence par un simple déplacement dans l'espace pour aboutir à une réflexion globale sur la planète MP », « Quel séduisant tableau atomistique de la galaxie AP ! » À cet instant, la sonnerie retentit, mettant brutalement fin à cette sarabande de pensées, et je dus me précipiter sur le plateau. Le *Lac des cygnes* comportait deux actes, quatre tableaux et un

entracte. Les décors du troisième tableau étaient quasiment identiques à ceux du premier, et les décors du quatrième reprenaient ceux du deuxième. De nouveau, je dus charrier sur scène un trône, puis un second. Un collègue apporta la table, les fauteuils, un autre, la grotte artificielle. La toile du décor s'abaissa. Le plateau était prêt. Je pris place près du carillon en attendant que le deuxième acte commence et que je puisse de nouveau me réfugier dans les toilettes. Sur ma gauche, derrière le second rideau, se trouvaient les fameux cygnes. Je reconnais qu'ils étaient superbes et suscitaient à juste titre l'enthousiasme des humains, mais moi, ils me laissaient de glace. Mandrykine avait disparu de la circulation, mais craignant de me retrouver nez à nez avec lui et d'avoir à me lancer dans une discussion oiseuse sur les vertus de l'alcool, je m'empressai de m'éclipser. Vivement que le rideau se lève et que le deuxième acte commence. Je ne voyais rien de blâmable au fait de vouloir passer mes rares instants de liberté en tête à tête avec mon *Moi* et à m'adonner aux jeux sans fin de la raison. Je trouvais cette activité passionnante ! À vrai dire, je ne vivais que pour cela. Les humains auraient pu se figurer que je vivais dans un monde fantasmatique, or il n'en était rien. Je ne me lassais pas de songer aux générations futures et à la mission noble entre toutes de domestiquer l'espace universel qui serait le leur. Les Cro-Magnon étaient incapables de voir la différence entre leur esprit déliquescence et l'intellect conquérant du *cosmicus*. Je puisais avidement dans le savoir comme *eux* puisaient dans les gisements d'or. C'était là toute la... La troisième sonnerie retentit, annonçant la reprise du spectacle. Je filai dare-dare au petit coin. Confortablement

installé sur la lunette des toilettes, je repris le cours de mes pensées. Le commun des mortels était prisonnier des limites de la conscience. La chose qui m'intriguait, cette fois, c'était de savoir pourquoi les scientifiques établissaient une relation de cause à effet entre le génie humain et l'excès d'acide urique dans l'organisme. « S'intéresser à l'acide urique sur le trône des toilettes, voilà bien la perversité de la logique humaine, me dis-je. *Eux* se gausseraient d'une telle coïncidence. Moi, au contraire, je persévérerai dans ma réflexion ! » Mais ce n'était là qu'une remarque incidente et je repris bien vite le fil de mon raisonnement. « Ce n'était donc pas le volume du cerveau qui distinguait un homme de génie du commun des mortels, ni son patrimoine génétique, ni je ne sais quelle mystérieuse substance, mais une banale question d'acide urique, de OC-HN-CO-C-C-N-HN-CO-NH-C ! Mais puisque les effets de cette substance étaient si bénéfiques, m'interrogeais-je, pourquoi ne pas rechercher la formule qui permettrait d'en augmenter le taux dans l'organisme humain dès le stade embryonnaire ? La planète ne serait peuplée alors que de Copernic, de Newton, de Tchaïkovski, de Schopenhauer... Oui, mais qui pourvoirait aux besoins pratiques de tous ces génies, qui assurerait l'intendance ? Car enfin, Einstein et ses pairs représentaient le sommet de la pyramide. Il fallait bien qu'à la base, il y eût des individus au service de ces grands esprits. Sans infrastructures adéquates, l'intelligence humaine était incapable de s'exercer. Ce n'était pas comme *nous*, les Poutivliens. *Nous* pouvions nous passer de cette main-d'œuvre ancillaire, car chacun d'entre *nous* était auto-suffisant. Mais *eux*, il leur fallait toutes sortes de lampistes – cuisiniers, plombiers, ingénieurs, femmes de

ménage... Privé de ce renfort, leur génie était incapable d'éclore, de s'épanouir. Sans dire que rarissimes étaient parmi leurs semblables les esprits susceptibles de relayer leur pensée. Ils la transmettaient à ceux capables de la comprendre, qui leur étaient supérieurs en nombre. Ces derniers, à leur tour, en faisaient l'exégèse à ceux qui étaient aptes à la recevoir, plus nombreux encore. Mais là s'arrêtait la chaîne des connexions. Un pour cent seulement des idées d'un génie était accessible à la troisième catégorie, contre dix à quinze pour cent à la deuxième, et quarante à la première, celle des plus doués. Tout le reste de leur message était perdu corps et biens, dormait sur les étagères poussiéreuses des bibliothèques, moisissait dans les in-folio, végétait dans les archives. Mais je connaissais des chiffres bien plus terribles encore. Supposons qu'on mesurât l'intellect humain à l'aide d'une échelle d'unités arbitrairement choisies. Newton et Einstein obtiendraient, disons, cent quarante ; Dostoïevski et Hegel, eux, cent trente ; Max Planck, Vernadski, Tchaïkovski, cent quinze ; Tchijevski et Faraday, cent dix ; Valentin Serov et Lobatchevski, cent ; Mansourov et Gavve, quatre-vingt-dix ; Namykine et Thorez, quatre-vingts ; Ivanov, Petrov, Sidorov¹, soixante-dix. Le Poutivlien, lui, atteindrait les mille, ou cinq mille ! Une différence vertigineuse. Les hommes pouvaient-ils dans ce cas espérer avoir un avenir ? Non. Ne serait-ce que parce que, sur le plan intellectuel, les *homo sapiens* se répartissaient encore en deux catégories subsidiaires. La première allait, par ordre croissant, de soixante-dix unités et plus – de

1. « Ivanov, Petrov, Sidorov », équivalents de « Dupont-Durand ».

Ivanov, Petrov, Sidorov, jusqu'à Newton. La seconde, par ordre décroissant – d'Ivanov, Petrov, Sidorov, jusqu'aux déficients mentaux. La proportion était de cinquante-cinquante. En d'autres termes, cinquante pour cent des hommes avaient un niveau intellectuel inférieur à soixante-dix. Soit, plus de trois milliards de Cro-Magnon. Ce chiffre pouvait être encore divisé en trois catégories : de zéro à vingt-cinq unités – trente pour cent des humains ; de vingt-cinq à cinquante unités – trente pour cent encore ; de cinquante à soixante-dix unités – quarante pour cent. Le premier groupe était formé d'individus dont le bagage lexical ne dépassait pas cent mots, soit environ cinq cents millions d'êtres humains. Je dis bien, cent mots seulement, pas un de plus ! Étaient-ce là les détenteurs de la raison appelée à régenter l'univers ? Le deuxième groupe comprenait des individus maîtrisant un millier de morphèmes. Leur nombre pouvait également s'évaluer aux alentours d'un demi-milliard. Parmi eux, on trouvait des gens de ma profession, des hommes et des femmes de ménage, des manutentionnaires, des receveurs, des gardiens de prison, des policiers. Le troisième groupe comportait des individus dont le bagage linguistique avoisinait les trois mille mots : chauffeurs, animateurs de radio ou de télévision, ouvriers du bâtiment ou d'usines, chanteurs pop. Lequel de tous ces gens pouvait prétendre au titre de "fleur de la nature" ? *Leur* modeste entendement pouvait-il être d'une quelconque efficacité dans la réalisation du programme des Poutivliens, à savoir permettre à l'intelligence terrienne de migrer dans l'espace cosmique ? Mais, alors, que faire de toute cette population "inutile" ? » Je me dis que le nouveau

passport délivré par les autorités russes représentait vraiment l'apothéose de *leur* conscience archaïque et naïve. Prénom, patronyme, nom de famille, date de naissance, autorisation de résidence... *Ils* aggravaient eux-mêmes leur cas en concevant à l'orée du XXI^e siècle un document si primitif. Encarter les gens de la sorte ! Comme si, de nos jours, ce type de critères était pertinent pour discriminer les Cro-Magnon. Quelle indigence ! Se pouvait-il que ce genre de renseignements sur Tolstoï ou Tsiolkovski¹ fût d'un intérêt quelconque pour l'intellectuel ou le Poutivlien ? J'imagine d'ici les objections. On me dira que les données d'un passport n'ont pas pour raison première de nourrir l'intellect, qu'elles intéressent avant tout les services de police et de sécurité. Je reconnais bien là les failles, vieilles comme le monde, du raisonnement humain. Paraphrasant un de *leurs* hommes célèbres, je répondrai : « Montre-moi tes données génétiques et je te dirai qui tu es. » Un passport devrait comporter obligatoirement des mentions génétiques. Ces indices, absolument impossibles à dupliquer, sont plus sûrs que les empreintes digitales. Je citerai au hasard le superoxyde dismutase mitochondrial (SOD2), le glutathion peroxydase (GPx1), l'enzyme paraoxonase (PON1) ou ApoE, la lipoprotéine lipase (LPL), l'endothéline (EDN1) ou l'angiotensine (AGT), pour ne citer que ceux-là. Voilà à quoi devrait ressembler le passport du Poutivlien. Il suffirait de l'ouvrir pour tout savoir du *cosmicus*. Son type, sa spécificité, ses centres d'intérêt, ses aptitudes, s'il est ou non prédisposé à des conduites déviantes.

1. Konstantin Tsiolkovski (1857-1935), physicien russe, père de l'astronautique moderne.

Mais surtout, il ne pourrait être confondu avec aucun autre. Pour intégrer une école, se faire embaucher, il suffirait de présenter ses données génétiques et l'on obtiendrait ou non le poste convoité. Conclusion, ce qu'il fallait aux citoyens de tous les pays, ce n'était pas un passeport délivré par le ministère de l'Intérieur, mais un passeport génétique. Comment *leur* faire entendre que, pour certains génotypes, l'état d'ébriété chronique constituait une circonstance atténuante et non pas aggravante. Cela signifiait que, sous l'empire de l'alcool, certains individus étaient incapables, génétiquement parlant – et Dieu sait qu'un tel critère était plus sûr et plus fiable que toutes les normes sociales et juridiques –, de contrôler leurs réactions. Il ne viendrait à l'idée de personne de punir une machine-outil qui se mettrait à ralentir sa cadence ou à détériorer des pièces d'usine à la suite d'une brusque chute de tension. On n'injurait pas une automobile qui s'arrêtait à l'endroit et au moment le moins propice à cause d'une panne de moteur. De même, il fallait admettre que la prison était impuissante à redresser un violeur. C'était au génie génétique de venir en aide à ce type d'individus et ce, dès le stade fœtal, afin de les soustraire à l'action future de la justice. Au lieu d'apprendre aux hommes à obéir aux lois, on ferait mieux de leur apprendre à recevoir tout au long de leur vie un accompagnement génétique. Il était surprenant de voir à quel point *ils* étaient inaptes à saisir des notions si élémentaires. Ces questions n'effleuraient même pas *leur* esprit. Voilà pourquoi le conflit entre la civilisation et la nature ne cessait de s'exacerber, au point que la prolongation de *leur* séjour sur terre devenait incompatible avec l'évolution de la matière. Ni plus ni moins. Si l'humanité procédait à un

redéploiement radical de ses ressources financières et intellectuelles afin de les réinjecter dans la solution de ces problèmes, toute une armée de fonctionnaires de la justice, de policiers, d'avocats, se retrouverait sur le pavé. À quoi bon, en effet, entretenir une police si l'homme était programmé pour ne commettre – et n'avoir à commettre – aucun délit ? Or, tel n'était pas le cas si l'on laissait les mutations suivre spontanément leur cours. Il fallait absolument changer tout cela. On imagine sans peine le nombre de mètres carrés de bureaux libérés par les organes de répression devenus obsolètes, l'argent du budget qui demeurerait dans les caisses de l'État, les ressources matérielles qui pourraient être consacrées à l'amélioration de l'espèce. Mais *ils* n'avaient pas assez de jugeote, d'entendement, pour cela. Sur les six milliards et demi d'individus qui peuplaient aujourd'hui la planète, seuls une cinquantaine de milliers étaient capables de s'investir dans un tel programme, soit moins de 0,0001 pour cent. C'était incroyablement peu, ce n'était rien ! Jamais *ils* ne pourraient résoudre le problème sans moi, sans mon aide. Ou bien, prenons l'exemple des médecins. Les Poutiviens n'auraient plus besoin de leurs talents. Seuls subsisteraient, pendant une période transitoire, les chirurgiens, les obstétriciens et les généticiens... De nouveau, la sonnerie de service retentit, interrompant mon soliloque. Je quittai les toilettes désertes et courus rejoindre le plateau. Le troisième tableau venait de s'achever. Il fallait installer les décors du quatrième et dernier tableau. Déjà, tout le gratin du monde de la danse et du théâtre s'était réuni dans les coulisses. Femmes constellées de diamants, en robes de soie et de velours aux décolletés profonds, célébrités en smo-

king et nœud pap', les yeux rehaussés de khôl. Un public de moindre importance, le menu fretin, se pressait à l'arrière des coulisses. J'ignorais qui *ils* étaient, mais *leur* état de sujétion vis-à-vis des premiers sautait aux yeux. *Ils* jetaient sans cesse des regards inquiets dans leur direction. Untel levait le bras pour saluer avec déférence un personnage haut placé. Tel autre, à demi caché derrière les tentures, saluait de la main ou envoyait des baisers. Mais presque tous étaient en extase devant les cygnes, fascinés par la beauté et la fraîcheur des chrysanthèmes, le mystérieux halo blanc qui les nimбай. Dans presque tous les regards brillait une lueur d'envie. On eût dit que le public rassemblé dans les coulisses était plus impressionné par cette offrande insolite que par la première de Grigoriev, la musique de Tchaïkovski ou le travail du chorégraphe. Le quatrième tableau était le plus court – il ne durait que vingt-cinq minutes environ. Comme les machinistes n'avaient pas le droit de quitter l'arrière-scène, mes collègues et moi, nous nous serrions contre la machinerie et les toiles des décors, dans la partie de l'immense plateau réservée au service. Nous étions littéralement cernés par les corbeilles et les bouquets de fleurs émaillés çà et là de cartes de visite. « Pour Tsiskaridze¹, de la part de Nelly Domanskaïa », « Pour Volotchkova², de la part de Marik Lolois », « Pour Oouvarov³, de la part de Zifa Bassyrova », « Pour Medve-

1. Nikolai Tsiskaridze (né en 1973), danseur étoile et soliste du Bolchoï.

2. Anastasia Volotchkova, danseuse étoile et soliste du Bolchoï.

3. Andreï Oouvarov, danseur étoile du Bolchoï.

dev¹, de la part de Nina Moltchanova », « Pour l'inoubliable Bessmertnova², de la part de Mikhaïl Melian », etc. Les cygnes étaient les seuls à ne pas être munis de carte de visite. Ils n'en paraissaient que plus mystérieux. Jamais de toute son histoire, le Bolchoï n'avait connu présent plus somptueux. Tous ceux qui avaient apporté une corbeille ou un simple bouquet de fleurs se sentaient humiliés par l'incroyable générosité de ce donateur anonyme. Les commentaires allaient bon train. Une dame, près de moi, confessait : « Je connais le type qui les a envoyés. Il espère que ce pompeux cadeau l'aidera à caser sa maîtresse dans le corps de ballet. » Non loin de là, un monsieur hasarda une version toute différente : « C'est un homme d'affaires qui veut témoigner sa gratitude à Grigoriev. Le chorégraphe a ses entrées dans les sphères gouvernementales, et il a pistonné son projet d'oléoduc sous la mer Noire. » Se coupant mutuellement la parole, cinq piliers du gotha moscovite faisaient assaut de conjectures, toutes plus fielleuses les unes que les autres : « Ha ! ha ! ha ! Moi, on ne me la fait pas ! C'est Grigoriev lui-même qui se les est commandés ! – Mais, non, c'est un club gay qui s'est fendu de ce cadeau. – De quels gays parles-tu ? Il a une flopée de maîtresses ! – Y'en a qui disent que ça vient de Douchkov³. Pas de lui, personnellement, mais de l'un de ses financiers, qui en aurait fait cadeau à la demande du maire. – Ce n'est pas un bouquet, mais une cou-

1. Denis Medvedev, danseur du Bolchoï.

2. Natalia Bessmertnova, danseuse du Bolchoï, épouse du chorégraphe Iouri Grigorovitch.

3. Allusion transparente au maire de Moscou, Iouri Loujkov.

ronne mortuaire, un chant du cygne ! Regardez leurs yeux, comme ils sont rouges. Les cygnes n'ont pas ces yeux-là ». Et, enfin, le plus ignoble de tous : « Les fleurs sont défraîchies. On voit qu'elles proviennent d'un cimetière. Je connais ce genre de combines. » Je fixai obstinément le plafond afin de ne pas croiser les regards de tout ce beau monde. Le gène pervers de la jalousie s'étalait là sous mes yeux. Aucune des personnes présentes ne parlait du spectacle, des talents du chorégraphe. Si je n'entendais pas grand-chose à l'art, je m'orientais assez bien dans le dédale de la génétique humaine. C'était elle qui m'intéressait. De toute évidence, ces gens étaient prêts à s'entre-dévorer, à ne faire qu'une bouchée des fleurs comme des cygnes, à arracher les lauriers du front du chorégraphe, à le croquer tout cru. Les uns par envie, les autres emportés par un enthousiasme délirant. Comment aurais-je pu accepter *leur* monde, *leur* culture, *leur* profil génétique ? Peut-être était-ce pour cela que *leur* passage sur terre était si éphémère, si bref ? Les malheureux ! La nature elle-même s'en débarrassait sans ménagement. Désormais, elle n'avait plus besoin d'eux. Une ressource arrivée en phase d'épuisement n'intéressait plus personne. En effet, que représentaient soixante-sept ans, *leur* durée moyenne de vie ? Pfut ! Un claquement de doigts. Je tâchai de débrancher mon cerveau et de patienter jusqu'à la fin du spectacle. Enfin, un tonnerre d'applaudissements éclata, accompagné d'un concert de clameurs sauvages, de piétinements frénétiques, de sifflets en provenance du poulailler. Cela dura plusieurs minutes. L'enthousiasme de la salle était indescriptible. Un moment, je l'avoue, je crus même qu'ils se réjouissaient à l'annonce de *leur* propre mutation

génétique. Mais chassant immédiatement cette idée farfelue, j'attendis le moment où je devais passer à l'action. Ma tâche consistait à enlever les décors, puis à apporter les cygnes, ainsi que les corbeilles et les bouquets de fleurs sous les feux de la rampe. Mais à peine le rideau fut-il tombé que l'un des administrateurs du théâtre, une huile, apparut en courant sur le plateau. « Enlevez-moi ces cygnes de là ! s'écria-t-il. Rapportez-les sur la rampe d'accès ! Je ne veux pas les voir sur scène. Personne ne doit les voir. Vite ! Karamanov, Mandrykine, vous m'entendez ? Allez, on se dépêche ! » Du coup, le tout-Moscou qui se pressait en coulisses resta bouche bée. Comment ça ? Que se passe-t-il ? Quelqu'un lança : « Monsieur Listovkin, qu'y a-t-il ? Des cygnes si magnifiques ! Il faut absolument les montrer au public. Ils ont été offerts à Grigoriev ! » D'autres clamaient : « Un ballet, ce n'est pas un *one man show* ! Pourquoi aurait-il droit à des cygnes, alors que les autres n'ont droit qu'à des bouquets, voire à rien du tout ? » « J'aimerais bien savoir qui nous a gratifiés de ces volatiles. Quelqu'un qui veut nous narquer. Un oligarque, probable, qui veut offenser les artistes. Démolissez-moi ces horreurs ! » La voix impérieuse de monsieur Listovkin se fit de nouveau entendre : « Allez ! Du nerf ! Ordre de la direction. Les cygnes à la trappe ! Si le chorégraphe les veut, il n'a qu'à les emporter chez lui. La scène du Bolchoï n'est pas un concours de floralies ! Vite ! Le rideau va se lever. » Grigoriev se détourna pour ne pas assister à ce branle-bas humiliant. Les uns réclamaient qu'on remporte les cygnes, les autres qu'on les laisse. Un homme d'âge moyen, les cheveux coupés en brosse, vêtu d'un smoking, s'approcha en courant de Listovkin et tenta

de lui glisser une liasse de dollars. Mais l'administrateur, totalement désespéré, se contentait de se prendre la tête entre les mains en répétant « Non, non et non ! C'est interdit par la direction. Oh là là, je risque ma place ! ». « Permettez que les cygnes soient exposés au public ne serait-ce que cinq minutes. Cinq petites minutes !... Bon, d'accord, trois ! implorait l'inconnu. Ensuite, vous baisserez le rideau. – Non, non, non ! répétait l'administrateur, ne sachant plus à quel saint se vouer. Hé, Karamanov, Mandrykine, je vous ai demandé de rapporter les cygnes à la trappe. C'est un ordre ! Oh ! Pitié, Seigneur ! – Tenez, voilà cinq mille dollars si vous m'autorisez à faire passer ce message sur le tableau lumineux au-dessus de la scène : "Nous saluons le retour de Iouri Grigoriev au Bolchoï !" Pour cinq mille dollars, vous pouvez au moins faire ça. Je vous en offre mille de plus si vous faites ramener les cygnes sur le plateau. Votre entêtement me rend fou ! Je vous paie cash. Grigoriev est sur scène. Il n'y a pas l'ombre de politique là-dedans ! Juste le respect dû à un grand chorégraphe. Enfin, vous êtes quelqu'un de sensé ! C'est pas croyable ce qui se passe dans ce pays ! – Non, non et non ! glapit une nouvelle fois Listovkin. Adressez-vous au directeur. Ce genre de questions se règle au sommet ! » Et, se précipitant vers les luxueux présents, il se cramponna de toutes ses forces aux objets du délit et s'exclama avec l'énergie du désespoir : « Karamanov, Mandrykine, aidez-moi ! Oh ! hisse. Allez, tirons-les vers les rampes d'accès ! » Puis, moins d'une minute plus tard : « Bon, ça suffit comme ça. Je dois revenir sur scène. Moi aussi, j'y suis pour quelque chose, dans ce spectacle ! » Le public trié sur le volet qui se bousculait dans les coulisses se

rua alors sur les volatiles et se mit en devoir de les dépecer en vue de récupérer chrysanthèmes et roses. Mais, découvrant que les tiges étaient trop courtes, dépités, ils jetèrent les fleurs à même le plateau. Le temps que Mandrykine et moi eussions transporté les cygnes jusqu'à la trappe, il ne restait plus que les carcasses métalliques. Un vrai spectacle de désolation ! Déplumés, les oiseaux faisaient triste figure. Ils ressemblaient aux vestiges abandonnés de *leur* civilisation. Mais nul n'y prêtait plus attention. Le rideau se leva. Le corps de ballet et la direction du théâtre s'avancèrent sur le devant de la scène pour saluer le public. Les ovations se prolongèrent durant une quinzaine de minutes. Corbeilles et bouquets de fleurs s'entassaient aux pieds des danseurs étoiles qui saluaient, tout sourires. Ma journée de travail touchait à sa fin. Je me promis d'abandonner le soir même ce haut lieu de la culture. Mon expérience au Bolchoï, où j'espérais glaner des ingrédients susceptibles d'entrer dans la composition génétique du Poutivlien, se terminait par le fiasco le plus total. Au demeurant, je ne me faisais guère d'illusions et m'attendais à un tel échec. Il y avait longtemps que, venant des Cro-Magnon, ce type de comportement ne m'étonnait plus et me paraissait être dans la logique des choses. N'aspirant qu'à rejoindre la solitude de ma retraite, je quittai le théâtre sans un mot d'explication. Dehors, les rues étaient calmes, il n'y avait pas un seul nuage dans le ciel. Le vent moscovite charriait les odeurs de fin de journée et les réverbères semblaient éclairer le chemin de mon humble logis. De nouveau, mille pensées m'assaillaient. « En contemplant le ciel étoilé, les hommes éprouvaient l'angoisse et le vertige de l'infini. Moi, au

contraire, lorsque je scrutais la voûte céleste, je me sentais avec elle en totale osmose. L'immensité cosmique tenait tout entière dans ma conscience... » Plus j'avancais dans mes lectures, moins j'éprouvais l'envie de frayer avec le siècle. Odoevski, Oumov, Soloviev, Berdiaev, Florenski, tous enrichissaient incomparablement plus ma raison. Mais je ne me limitais pas aux précurseurs russes des Poutivliens. Des penseurs étrangers comme Thérasaki, Robins, Angeli, Born, n'enflammaient pas moins mon imagination. Je devorais les ouvrages des uns et des autres avec une constance et un zèle qui me surprenaient moi-même. Tout en continuant à assumer mes fonctions au musée Serov, je passais le reste de mon temps en bibliothèque à étudier la génétique et la philosophie. Cela, afin de pouvoir crier un beau matin à la face du monde « C'est parti ! La machine est en marche ! ». Oh, comme j'étais impatient de voir arriver ce jour ! Comme je l'appelais de mes vœux ! Le destin m'avait placé moi, Vassili Karamanov, à la charnière de deux époques. C'était à moi et à nul autre qu'il incombait de mettre un point final à l'histoire des Terriens, une histoire en marche vers son épilogue. Ces derniers temps, je m'étais pris d'un amour fervent pour le réduit qui me tenait lieu de logis, comme les chrétiens pouvaient s'éprendre de leur église, les juifs de leur synagogue, les musulmans de leur mosquée. Cette bicoque délabrée était devenue le sanctuaire dans lequel je passais mes nuits à défaire et refaire le monde. Je ne comptais plus les visions fantastiques qui, lors de ces nuits sans sommeil, venaient me visiter et réjouir ma conscience. Et, toujours, elles se terminaient par cette scène, aussi précise qu'une image de synthèse — Vassili Karamanov cou-

pant le ruban rouge, et les *cosmicus* faisant leur entrée, calmes et dignes, dans le monde nouveau, le monde éternel de la connaissance. Ce jour-là, étendu sur mon matelas et couvert d'un vieux plaid élimé, j'en vins, toujours porté par le cours sinueux de mes pensées, à m'interroger sur les capacités physiologiques des Poutivliens. L'*homo sapiens* avait atteint le stade ultime de son évolution à l'issue d'une série de mutations, mais toujours dans un environnement favorable. Durant les quinze millions d'années qui venaient de s'écouler, le climat de la planète était resté tempéré et, du Ramapithèque au Cro-Magnon, le Terrien s'était développé dans des conditions climatiques relativement stables. Le résultat, néanmoins, n'était pas brillant, vu qu'il n'était pas en état de supporter des températures au-dessus ou au-dessous d'un seuil déterminé. L'une des tâches les plus urgentes serait donc de créer, par le biais de manipulations génétiques, un capital chromosomique permettant aux Poutivliens de supporter des températures extrêmes sans commune mesure avec celles rencontrées sur Terre. Cela, en vue de faciliter leur déplacement dans l'espace et leur séjour sur d'autres planètes. Un autre problème à résoudre serait celui de la respiration. Il devait être possible, grâce au génie génétique, de modéliser les poumons du *cosmicus* de façon qu'ils fonctionnent un peu à la manière de la bosse du chameau. À ceci près qu'au lieu d'accumuler de l'humidité, ils stockeraient des réserves d'oxygène qui seraient libérées à intervalles réguliers, à raison d'une fois par jour, par mois, par an, tous les dix ans. Il faudrait procéder de même avec l'estomac. À l'heure actuelle, la température du corps était maintenue constante par la désintégration

des aliments qui fournissait les calories nécessaires. Il serait bon de restructurer l'organisme du Poutivlien de façon que sa température corporelle soit entretenue par un système de piles, internes et externes. Les premières fonctionneraient en permanence, alimentées *primo* par le mouvement et la réduction des cellules, *secundo* par les rayons solaires et gamma, *tertio* par la vitesse des véhicules à bord desquels les Poutiviens se déplaceraient ; les accumulateurs externes, eux, seraient alimentés par un rayonnement artificiel, du type de ceux utilisés dans la téléphonie mobile. Il était temps de s'attaquer au problème de la télé-transmission de l'énergie. La solution de ces questions majeures permettrait de régler celle non moins essentielle du sommeil. Les humains consacraient plus de trente pour cent de leur temps à dormir. Compte tenu du fait que la durée de vie moyenne d'un Russe était de soixante-trois ans, celle d'un Européen, de soixante-dix-sept, le premier passait plus de vingt ans de sa vie à dormir, et le second, plus de trente. Dans une première étape, le temps de sommeil du *cosmicus* ne devrait pas excéder dix pour cent par vingt-quatre heures, chiffre qu'il conviendrait par la suite de ramener à trois ou quatre pour cent. En d'autres termes, le Poutivlien ne perdrait plus, dans la pire des hypothèses, qu'une heure par jour à dormir. Soit quinze jours par an et trois ans sur quatre-vingts ! Le *cosmicus* deviendrait ainsi plus productif, mais surtout, plus rentable économiquement puisqu'il ne se nourrirait plus que cinq à dix fois dans l'année. En effet, le principal écueil résidait aujourd'hui dans le coût de revient trop élevé de chaque individu. Les dépenses de santé (en termes de moyenne statistique mondiale) s'élevaient à mille dollars par

personne et par an. Somme qui englobait les frais de construction des hôpitaux, les dépenses d'équipements, de médicaments, les soins et la convalescence des malades. Multiplié par six milliards et demi d'êtres humains, cela représentait un montant de six trillions et demi de dollars. Les dépenses de nourriture, elles, s'élevaient à deux mille dollars par an et par tête d'habitant, soit, multipliés par six milliards et demi, treize trillions de dollars. Le chauffage des logements, bureaux, transports revenait à deux cent cinquante dollars par personne et par an, soit un montant total annuel d'un trillion et demi. La planète dépensait également près d'un trillion de dollars pour se vêtir (deux cents dollars par personne et par an), tandis qu'elle consacrait un autre trillion à l'entretien des prisons, des détenus, de l'administration pénitentiaire, à l'achat des uniformes et équipements des gardiens. Les budgets réunis de tous les ministères de l'Intérieur absorbaient quinze trillions de dollars, ceux des forces armées, soixante trillions. Le montant total de toutes ces dépenses se chiffrait à cent trente trillions de dollars, soit plus de quarante fois le budget des États-Unis et cinq cents fois celui de la Russie ! Pas de doute, l'*homo sapiens* n'était pas une créature rentable, il était même un véritable gouffre financier. Or, la simple réduction de soixante-dix pour cent de l'appareil bureaucratique permettrait une économie de trente-cinq trillions de dollars. Voilà pourquoi, si l'on s'en tenait au seul exemple de la Russie, *leurs* économistes étaient incapables de présenter un plan d'assainissement financier qui fût viable et, dans ces conditions, n'en seraient jamais capables. *Ils* n'avaient aucune chance. *Ils* ne prenaient pas le problème par le bon bout. Ce qu'il fallait, c'était

changer l'homme, en faire un être rentable. Tel était le secret de la réussite. Comment pouvait-on espérer rentabiliser une nation si ses membres, pris individuellement, n'étaient pas rentables ? Mon Poutivlien, lui, serait une créature hautement rentable. Dans l'hypothèse où la population terrestre se maintiendrait à son niveau actuel de six milliards et demi d'individus, chacun percevrait sur le budget mondial douze mille dollars par an. Or, aujourd'hui, un Russe actif ne gagnait en moyenne que huit cents dollars annuels. Un manque à gagner pour lui de plus de onze mille dollars ! À l'image de Vladimir Monomaque¹ envoyant ses fils, petits-fils et neveux conquérir les vastes terres orientales, Vassili Karamanov ouvrirait aux Poutivliens la voie de l'espace infini et leur dirait « Partez à la conquête du cosmos ! Domestiquez-le ! Perfectionnez-vous ! » De même que la Russie kiévienne avait été le berceau des preux chevaliers, fondateurs de la Grande Russie, de même, la Terre deviendrait à son tour la base de départ des Poutivliens lancés à l'assaut de l'univers. Sans doute, les humains auraient-ils le frisson s'ils entendaient ce genre de considérations, mais moi, je poursuivais mes investigations, élaborant des formes toujours nouvelles de l'architecture génique du *cosmicus*. Contrairement aux hommes, dévorés par l'ennui, préférant se découvrir dans les forces élémentaires du vice, dans les ténèbres de la raison plutôt que dans ses jeux, j'étais littéralement emporté par mon énergie créatrice. Je réfléchissais sans cesse à des questions sur lesquelles aucun homme ne s'était encore penché. C'est alors que retentit à mes oreilles la

1. L'un des premiers monarques russes (1053-1125).

musique du *Lac des cygnes* de Tchaïkovski, l'hymne d'adieu à l'humanité. Je repensai au Bolchoï, aux carcasses saccagées des cygnes et au triomphe de la jalousie, de la méchanceté, dont j'avais été témoin. Mais, peut-être n'étaient-ils pas tous les mêmes ? Peut-être ce ramassis d'esprits envieux n'était-il l'apanage que du seul Bolchoï ? Et si je tentais l'expérience dans un autre théâtre, chez Nelioubov, sur la Yaouza¹, par exemple ? J'osais espérer que ce théâtre et sa troupe prestigieuse ne s'abaisseraient pas à ce genre d'infamie, que les choses s'y dérouleraient tout différemment. Quelques jours plus tard, je me rendis dans un atelier et passai commande d'une carcasse métallique ayant la forme d'une coupe haute d'un mètre et demi. L'objet une fois réalisé, je l'apportai chez un fleuriste en le priant de garnir le pied de chrysanthèmes blancs et la coupe elle-même de roses rouges. Mon salaire de cantonnier augmenté des revenus rapportés par le commerce des « poupées » me permit de faire face à la dépense. J'appris qu'une représentation du *Docteur Jivago* de Boris Pasternak devait avoir lieu le 12 décembre au théâtre de la Iaouza. M'y rendant de ce pas, je m'y procurai aisément une place et m'enquis auprès de la caissière : « Pourriez-vous me dire quel est le meilleur artiste de la troupe ? – Parmi les interprètes du *Docteur Jivago* ? – Oui. – Vladimir Serebrioukhine². Tout le monde ici l'adore. C'est lui qui interprète le rôle de Iouri Jivago. Je suis sûre que vous

1. Allusion au théâtre de Iouri Lioubimov, sur la Taganka, à Moscou, auquel appartenait le célèbre acteur et chanteur Vladimir Vyssotski.

2. Allusion à l'acteur Zolotoukhine.

l'appréciez. – Serebrioukhine, dites-vous ? Vladimir ?
 – Oui, c'est cela même. – Merci. » Après l'avoir saluée, j'allai aussitôt trouver le gardien. « Pourriez-vous m'indiquer où se trouve l'entrée de la scène ?
 – La scène ? L'accès en est interdit au public. De quoi s'agit-il ? – J'ai une place pour la représentation de ce soir. C'est la première fois que je viens dans votre théâtre et je voudrais laisser des fleurs à l'intention de monsieur Serebrioukhine. – Une gerbe ou une corbeille ? – Ni l'un ni l'autre. C'est un peu plus volumineux. – Adressez-vous à l'administrateur. Tenez, le bureau est par ici. » Je n'eus pas longtemps à parlementer. Avant même de savoir de quoi il retournait, l'administrateur du théâtre me taxa de dix dollars en échange de l'autorisation de déposer mon présent sur le plateau. M'exécutant sans broncher, je lui demandai : « À qui dois-je laisser les fleurs ? – Vous n'avez qu'à les déposer à l'entrée des artistes. Remettez-les à Potapotchkine, c'est lui qui est chargé de ces questions. – Il sera au courant que vous m'avez donné votre permission ? – Oui, oui. Je vais lui passer un coup de fil. – Parfait. Je repasserai donc cet après-midi sur le coup des trois heures. – Non, revenez plutôt à partir de cinq heures et demie. L'équipe du soir sera là au grand complet. » Sur ce, je pris congé et m'en fus louer une Gazelle pour transporter la coupe. À cinq heures et demie pile, je me pointai devant l'entrée des artistes. Ma coupe fleurie fit sensation. Les gens d'ici n'avaient jamais rien vu de pareil. La scène qui se déroula alors au théâtre de la Yaouza me rappela furieusement celle du Bolchoï. À peine apercevaient-ils mon offrande que comédiens et employés du théâtre me héraient à tour de rôle : « C'est pour qui ce super-cadeau ? Qui a mérité

un chef-d'œuvre pareil ? » Quelqu'un émit un sifflement admiratif : « Ho, ho ! Pas mal, le bouquet ! » C'est alors que monsieur Potapotchkine se faufila vers moi et me susurra à l'oreille : « File-moi vingt dollars et, après le spectacle, je te promets d'organiser la remise solennelle de ton présent à Serebrioukhine en personne. Tout ça, sur le plateau, et devant le public. O.K. ? » Nous nous séparâmes à l'amiable. Regagnant rapidement l'entrée du public, j'allai m'installer à ma place, au neuvième rang. Je dus me faire violence pour rester éveillé jusqu'à la fin de la représentation. Lorsque le spectacle fut enfin terminé, émergeant de ma torpeur, je me mis à regarder la scène avec plus d'attention. On était en train de remettre une corbeille de fleurs à un homme ventripotent à la crinière grise. Il ne faisait pas partie des acteurs. J'en conclus que cela devait être Nelioubov, le patron du théâtre. Le comédien qui avait joué le rôle principal se vit remettre un bouquet tout maigrichon – ce devait donc être Serebrioukhine –, tandis que l'on en tendait un autre à une actrice dont j'ignorais le nom. Comme je n'avais pas suivi le déroulement de la pièce, j'étais incapable de dire quel rôle elle avait interprété. Puis, après cela, plus rien. La cérémonie de remise des fleurs s'arrêtait là. Accoutumé à ne voir dans l'espèce humaine qu'un stade caduc de l'Évolution, un matériau passible d'un remaniement total, je ne fus pas outre mesure surpris de l'absence de ma coupe. Je compris que, chez eux, l'attribution de récompenses, fussent-elles sous des espèces fleuries, obéissait, comme toutes les autres formes d'encouragement, à un rituel strictement hiérarchisé. La gratification la plus importante et la plus originale était réservée au chef, la plus humble et la

plus modeste, aux artistes. Je constatai avec amertume que je ne m'étais pas trompé dans mon diagnostic. Avant même de les approcher, j'avais percé à jour ce que *nos* sommités du monde de l'art avaient dans le ventre. Elles ne possédaient rien, absolument rien, qui méritât d'être légué aux Poutivliens ! Pourquoi n'avaient-ils pas apporté ma coupe pour l'offrir à l'intéressé ? Par envie, par méchanceté, cette fois encore ? Oui, parfaitement. Mais ne *les* accusais-je pas à la légère ? La coupe avait pu tomber, les fleurs s'abîmer, les chrysanthèmes être grignotés par les rats... Cependant, la soirée se terminait. Une fois le rideau tombé, je me rendis au foyer et glissai un dollar à un manœuvre en le priant d'aller quérir Potapotchkin. Celui-ci se pointa, tout confus. « Que s'est-il passé ? l'interrogeai-je. – Je n'y suis pour rien ! protesta-t-il. C'est la femme de Nelioubov. Quand elle a vu ton présent, elle s'est exclamée "C'est pour qui cette coupe ?". "Pour Vladimir Serebrioukhine", que je lui ai répondu. "Gueorgui, comment peux-tu accepter des choses pareilles ? qu'elle a fait à son mari. Tu te contentes d'une simple corbeille alors que lui aurait droit à ce cadeau princier ! C'est de la provocation ! Que comptes-tu faire ?" "Je t'interdis de l'amener sur scène ! Tu m'entends ?" m'a ordonné Nelioubov. Bien obligé d'obéir... » fit Potapotchkin en écartant les bras dans un geste d'impuissance. « Mais, je t'avais donné de l'argent et tu m'avais promis de faire le nécessaire », lui rappelai-je. « Qu'est-ce que je t'avais promis ? Ta coupe, il a fallu que je me la coltine, que je la trimballe à droite et à gauche. Résultat, j'ai attiré sur moi les foudres du patron. Adieu ! Ne t'avise plus de revenir ici avec ce genre de cadeau. » La même his-

toire, humaine trop humaine, se répétait donc. Était-il besoin de poursuivre plus avant l'expérience ? Pour moi, désormais, les choses étaient claires, *ils* devaient quitter ce monde. Les Listovkine, Pantioukhov, Podobed, Semikhatova, Potapotchkin devaient se retrouver aux premiers rangs de ceux qui ouvriraient le grand Exode. Réprimant un sourire, je me dirigeai vers la sortie. Arrivé à hauteur des vestiaires, j'aperçus Vladimir Serebrioukhine. Il se précipita vers moi en courant. « Ne vous formalisez pas ! La prochaine fois, vous n'aurez qu'à apporter une corbeille ou un simple bouquet. Que voulez-vous, nous devons nous contenter de récompenses modestes, nous ! » se justifia-t-il avec un sourire confus. Nous nous saluâmes et prîmes congé. « Eh bien, il ne manquerait plus maintenant que Nelioubov rapplique et rejette tout sur le dos de sa femme ! me dis-je, non sans une pointe d'inquiétude. Ce serait cocasse. » Réprimant un nouveau sourire, je quittai le théâtre. « Non, c'est décidé, je ne remettrai plus les pieds dans cette galère ! » Une question me vint alors à l'esprit. « Et si j'avais grandi dans l'opulence, au sein d'une famille normalement constituée, entouré dès le berceau des soins attentifs de nounous ou de domestiques – ma conscience aurait-elle eu des chances de se "poutivliniser" ? Ou bien serais-je demeuré un *homo sapiens* ordinaire ? » Cette pensée inopinée n'eut d'abord pour effet que de faire naître un sentiment de froide aversion envers moi-même. « Vassili, cesse donc de te torturer, me sermonnai-je. Quand comprendras-tu enfin que le facteur "misère" et le facteur "mépris" qui ont si profondément marqué ta vie et ta relation à autrui n'ont constitué qu'un élément déclenchant infime, à peine quantifiable, des particula-

rités de ton patrimoine génétique ! Dis-toi bien que tu es *né cosmicus*. Et tout ce qui est humain t'est fondamentalement étranger. » Après cette mise au point, craignant sans doute de dévier de la trajectoire que je m'étais tracée, je résolus une nouvelle fois de fuir pour un temps la société des hommes et de retourner à ma solitude. Je la consacrerai à méditer sur l'avènement prochain de « l'ère de la raison illimitée » et cela suffirait à mon bonheur. Je n'avais besoin de rien d'autre. Je décidai de regagner mes pénates à pied. Il fallait descendre jusqu'à la Yaouza, prendre la rue Solianka, remonter la rue Serov jusqu'au *Detskii mir*¹, emprunter l'Okhotnyi riad², et je serais rendu rue Vozdvijenka. J'étais de plus en plus convaincu que, biologiquement parlant, l'espèce humaine ne constituait qu'une étape transitoire dans le processus des mutations. Mentalement, j'imaginai le trajet d'un bus que je baptisai *Vita* qui se déplaçait le long de l'axe de l'évolution des primates et marquait ses arrêts successifs : Oldouvaï (Tanzanie) – Khadra (Ethiopie) – la côte de Turcan (Maroc) – Kotsetang (Chine) – Neandertal (Allemagne) – le mont Carmel (Judée) – Cro-Magnon (France). Et enfin, dernier arrêt – Poutivl. Au fur et à mesure de sa course, le bus *Vita* débarquait des voyageurs aux caractéristiques de plus en plus complexes. Je notai qu'au passage, il débarquait également, de façon purement fortuite et sans logique apparente, quelques *Prépoutivliens*. C'est ainsi que dans un passé récent, le 17 décembre 1770, à Bonn, il avait ouvert ses

1. « Le monde des enfants », grand magasin du centre de Moscou.

2. « Marché des chasseurs ». Rue du centre de Moscou, longeant la place du Manège, autrefois réservée aux étals des chasseurs.

portes sur un certain Ludwig van Beethoven ; le 11 décembre 1821, à Moscou, c'était au tour de Fiodor Dostoïevski de sauter au bas de ses marches ; le 15 octobre 1844, à Röcken près de Leipzig, on avait pu en voir descendre Friedrich Nietzsche ; le 27 septembre 1849, à Riazan, c'était au tour du physiologiste Ivan Pavlov ; le 14 mars 1879, à Ulm, sur le Danube, celui d'Albert Einstein ; et le 5 janvier 197..., le bus *Vita* terminait sa course à Poutivl, y débarquant un certain Vassili Karamanov. J'étais descendu à Poutivl dans le but de changer ce monde. Mais, hélas, la nature progressait à son rythme, accomplissant son œuvre avec une désespérante lenteur. Elle dotait chaque espèce de telle ou telle particularité, de tel ou tel signe distinctif. Prenez l'Australopithèque, par exemple. Quels étaient ses défauts ? Mais d'ailleurs, savait-il ce qu'était un défaut ? Peut-être comprenait-il mieux ce que signifiait la vertu ? Le plus probable était que sa vertu à lui consistait à réfréner ses pulsions agressives. Comment eût-il pu en être autrement ? De quelle vertu pouvait-il être question quand le bagage linguistique de cet hominien se résumait à une centaine de sons ! Et l'homme de Neandertal ? Avec les cinq cents phonèmes que son gosier était capable d'articuler, pouvait-il dissocier le bien du mal ? Quels objectifs, quelles aspirations, quelles exigences morales eussent pu galvaniser son modeste entendement ? Dès lors, pouvait-il distinguer entre le vice et la vertu ? Non, le vice et la vertu étaient des inventions purement humaines. Les hommes avaient cherché le moyen de distinguer les bons et les méchants, les forts et les faibles, les sains d'esprit et les malades mentaux. Un *distinguo* qui serait fondé non pas sur des critères

sociaux et ethniques, mais des notions abstraites, absconses, difficiles à appréhender car échappant à la perception sensible. Comme ils ignoraient tout du capital génétique et du génotype, *ils* arrêtaient leur choix sur ces deux concepts de pure convention qu'étaient le vice et la vertu. Et c'est ainsi qu'*ils* se répartirent en deux grandes classes, les vertueux et les non-vertueux. Qu'ont-ils gagné dans cette opération ? Rien. La masse a refusé de se plier à *leurs* postulats. Qui, aujourd'hui, en Russie, oserait se targuer d'être un parangon de vertu ? Dites, montrez-moi qui ? « Ohé ! m'exclamai-je en pensée. Répondez, les hommes vertueux ! Montrez vos visages, déclinez votre identité ! » Personne. Pouvait-il en être autrement ? La vertu était une catégorie abstraite qui n'existait plus que dans les in-folio poussiéreux, les discours pontifiants, les conférences réservées à des initiés. Le fait que les hommes en soient réduits, tel Diogène, à la rechercher à l'aide de lampes et de projecteurs, de technologies et d'agents spéciaux, prouvait assez que la vertu demeurait hors de *leur* portée. *Ils* prêchaient un idéal pour lequel l'*homo sapiens* n'était pas mûr sur le plan biologique. *Son* architecture organique n'était pas faite pour cela. *Ses* structures géniques n'étaient pas adaptées à ces postulats. Si vertu il y avait, c'était dans des cas exceptionnels, fortuits, et cela ne reposait sur aucun fondement génétique. La vérité obligeait à dire que la manifestation de la vertu chez l'*homo sapiens* était directement proportionnelle à l'excès ou au déficit de méthylène tétrahydrofolate réductase (MTHFR) dans son organisme. Telle était la prosaïque corrélation entre la plus haute valeur morale de la civilisation et l'une des composantes biochimiques de l'espèce. À quoi bon étudier

votre Bible ? Donnez plutôt à l'homme de l'humain. S'il présente une carence en MTHFR, administrez-lui en sous forme d'injections ou de comprimés. Mais il était parfaitement inutile d'édifier des églises, de chanter des psaumes, ou de répandre la parole divine. D'ailleurs, à y regarder de près, qui parmi *eux* lisait encore la Bible ? J'avais mené ma petite enquête auprès des employés de la bibliothèque d'État. Aucun n'avait le souvenir d'avoir vu un quelconque lecteur emprunter ce genre d'ouvrage. Ce qui, à mon sens, n'avait rien de surprenant. J'étais intimement convaincu que seuls quelques rares individus étaient en état de lire la Bible, ce texte crypté, empreint d'une haute charge symbolique, et plus rares encore ceux capables de la comprendre. C'était là le privilège d'esprits supérieurs, d'hommes comme le physicien Isaac Newton, le philosophe Alexis Lossev¹, le compositeur Dimitri Chostakovitch, ou l'écrivain Mikhaïl Boulgakov. Combien étaient-ils en Russie et dans le monde ? Cent mille ? Trois cent mille ? Un demi-million, peut-être, dans l'hypothèse la plus favorable, soit moins de 0,005 pour cent de la population terrestre... Je dirais même plus. J'étais convaincu que les gens d'église eux-mêmes n'étaient pas tous en état de comprendre le sens profond des Saintes Écritures. Et c'était tant mieux. Car s'il fallait changer l'homme, c'était sur le plan génétique, et non pas spirituel ou social. En effet, qu'était-ce qu'une intelligence supérieure sinon un simple excès d'acide urique dans l'organisme ? En termes cliniques, cet excédent se traduisait par des cri-

1. Alexis Lossev (1893-1988), philosophe et penseur religieux russe.

objectif est de contribuer à l'épanouissement de la nation. Notre seul souci, notre seul objectif, c'est le bonheur de nos concitoyens ! Et vous, quel genre de type êtes-vous ? » La voix voulait sans doute me remettre à ma place, me faire la morale, mais ce fut l'inverse qui se produisit. Je lui répliquai avec un petit ricanement : « Oh, les occasions de prouver votre attachement aux idéaux de justice sont réellement infinies. Voilà plusieurs milliers d'années que les humains attendent que vous passiez aux actes ! Que de fois – depuis les documents sumériens et araméens, les textes bibliques et romains, sans parler des livres et manifestes de l'époque moderne – n'avez-vous écrit, discouru, prophétisé que les hommes allaient dorénavant donner la préférence au savoir plutôt qu'à l'accumulation des richesses, qu'ils placeraient la raison au-dessus de la marchandise. Et tout cela pour aboutir à quoi ? À un résultat nul. La propriété a définitivement triomphé du savoir. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement. Un simple coup d'œil dans le passeport génétique des humains suffit pour s'en convaincre. Comparez deux chiffres : le volume des transactions du marché et le nombre des gens qui lisent des livres, et vos derniers doutes s'envoleront ! » Mon contradicteur resta coi, ce qui mit fin *ipso facto* à mon dialogue intérieur. Envahi de nouveau par une douce léthargie, je finis par m'endormir du sommeil du juste. Les matinées d'un agent de la voirie, à Moscou, étaient bien remplies. Ce n'était en effet pas le travail qui manquait dans une mégapole comme la capitale russe. Pour ma part, j'affectionnais particulièrement cette besogne matinale. Aux petites heures du jour, le centre-ville était quasiment désert. La direction du musée Serov

continuait à m'ignorer superbement et ne faisait aucun commentaire sur mon travail. Tel était sans doute l'usage chez les humains. Il suffisait de faire correctement son boulot et, pour le reste, chacun s'en fichait. Cet état d'esprit me convenait parfaitement. Je continuais à m'acquitter consciencieusement de mes obligations professionnelles et à passer tout mon temps libre en bibliothèque. Sur mes instances, les bibliothécaires ne cessaient de sortir de nouveaux ouvrages des réserves. Plus j'avancais dans leur lecture et plus je prenais conscience des carences de l'architecture génique des *homo sapiens*. Goût du lucre, rapacité, débauche, jalousie, hargne, veulerie, corruption, nihilisme, mensonge, goût de la provocation, alcoolisme, esprit de magouille, faible niveau intellectuel – tous ces travers avaient été, étaient et seraient les compagnons inséparables de leur espèce. Toutes leurs tentatives pour s'en débarrasser, que ce fût à l'aide du paganisme, du judaïsme, de l'islam ou du christianisme, avaient échoué. Et elles ne pouvaient qu'échouer. Au cours de son Histoire, l'humanité avait connu plusieurs règnes. Le règne des aristocrates, d'abord, puis successivement celui des prêtres, des militaires, des politiques, des physiciens et, pour finir, des financiers. À présent, c'était au tour des mondialistes de présider aux destinées de la planète. Mais le processus s'arrêtait là. On pouvait désormais mettre un gigantesque point final. Aucune de ces classes dominantes n'avait réussi à changer l'*homo sapiens*. Non seulement ses tares n'avaient pas disparu, mais elles n'avaient fait qu'empirer ! Elles s'étaient épanouies en mille fleurs, avaient développé mille parfums ! Et même, en termes de valeur marchande, elles n'avaient fait que croître et

embellir. Désormais, il fallait payer pour avoir le privilège de se ceindre de la couronne du vice. Partout, des concours étaient organisés pour décrocher les titres enviabiles de « Putain magnifique », « Championne du mensonge », « Reine du sexe », « Roi du business », « As de la magouille », « Prince des pochards », « Parrain du crime », etc. Hé, vous, hommes d'église, idéologues, écrivains, journalistes, propagandistes, politiciens, juristes, décideurs de toutes sortes, oserez-vous enfin avouer à la face du monde que vous avez raté votre coup, que vous vous êtes plantés ! Parties de zéro, toutes vos tentatives n'ont abouti qu'à un zéro... pointé. L'espèce de l'*homo sapiens* est en voie de régression. La décadence des mœurs et des esprits s'accélère à vue d'œil. Il est temps, messieurs, grand temps de laisser la place aux généticiens. Ils réussiront là où vous avez échoué, j'en suis certain, car ils agiront sous la houlette d'un *cosmicus*, *Moi*, Vassili Karamanov ! Par la grâce du génie génétique, je ferai de *vous tous* des Poutivliens. L'évolution naturelle est beaucoup trop lente. Je veux agir et agir vite. Agir seul, de façon radicale. En étant sûr de gagner. Pour les siècles des siècles ! Ayez confiance, écoutez-moi, je ne vous demande qu'une chose, ne pas entraver mon action, ne pas me résister. Je sais combien votre esprit rechigne à s'abandonner à la raison... Tout en balayant mon secteur, j'étais tellement absorbé par mes pensées et oublieux du monde alentour que non seulement j'accomplissais ma tâche l'esprit ailleurs, mais maniais pelle, balai, râteau dans une sorte d'état second, quasi somnambulique. N'importe quel observateur extérieur eût pu, en toute bonne foi, douter de ma présence à la vie réelle. N'importe quel honorable et respectable qui-

dam eût été en droit de s'écrier en me voyant « Est-ce ainsi que les hommes vivent ? Non, ce n'est pas un homme. Sauvons-le ! ». Oui, mon exceptionnelle capacité de concentration, mon mépris total des apparences, ma misanthropie foncière, ma frénésie de solitude, mon amour de la raison absolue, bref, tout ce qui faisait de moi un Poutivlien, tout cela me distinguait radicalement du reste des humains. Mais, extérieurement, ma flamboyante chevelure rousse mise à part, je *leur* ressemblais, j'étais comme *eux*. Pour le reste, aucun signe particulier à noter. Des yeux bleus, comme un grand nombre de Russes, une taille supérieure à la moyenne, comme la plupart des jeunes gens de mon âge. J'étais désargenté et ne possédais aucun bien, comme la grande masse des citoyens de Russie. Je n'avais pas de famille et ignorais tout de mon arbre généalogique, comme des dizaines de millions de mes compatriotes. La seule chose qui me distinguait d'*eux*, c'était la certitude de mes origines poutivliennes et le désir d'ouvrir de nouvelles perspectives aux Terriens. Seul parmi cent cinquante millions de Russes à revendiquer le statut d'*homo cosmicus*, je rêvais de les débarrasser, *eux* et leurs semblables, de tout attribut, de toute caractéristique humaine. Le spectacle scandaleux des débordements du monde me confortait dans ma volonté de passer plus de temps encore à la bibliothèque d'État. Les paradoxes de la raison humaine défiaient ma pensée, stimulaient mon activité intellectuelle. Je n'arrêtais pas de m'interroger sur l'énorme fossé qui séparait l'intelligence d'une minorité de celle du plus grand nombre. Je voyais dans l'existence de la première la promesse d'une percée biologique sans précédent. Et je compris pourquoi *ils* s'étaient conféré le label de « rai-

sonnables ». Un jour, une infime minorité d'entre eux avaient pris conscience de la bassesse de *leurs* instincts, des stigmates hérités de l'oligocène et, ce que voyant, avaient été saisis d'épouvante. Cette prise de conscience les avait rapprochés des Poutivliens, de la raison. Pour moi, il ne faisait pas l'ombre d'un doute que le matériau génétique accumulé au cours des siècles me permettrait d'atteindre les objectifs fixés. À partir de ce jour, mes recherches marquèrent un tournant. Désormais, je prenais des notes, planifiais le processus des mutations, élaborais sur le papier des cocktails biochimiques capables de modifier le code génétique. Je me lançai dans l'étude fondamentale de l'ADN, ce qui, une fois de plus, me ramena à ces cas d'exception où psychopathie et psychose entraient dans une communion harmonieuse avec le génie. L'épilepsie était de ceux-là. D'un côté, cette affection était liée à la capacité du sujet à se perdre à l'infini et de façon obsessionnelle dans les détails, de l'autre, au besoin irréprensible de prouver sans cesse, par une sorte de phénomène de compensation, son excellence, voire sa supériorité. La figure la plus emblématique de cette combinaison miraculeuse était Fiodor Dostoïevski dont l'épilepsie présentait un caractère héréditaire attesté sur trois générations. Les dons exceptionnels des sujets épileptiques engendraient souvent une tension pathologique, une propension exacerbée à l'auto-affirmation qui était la marque de la plupart des génies. Lermontov était tellement obsédé par son ego qu'il s'était incarné dans tous ses personnages. Il suffisait de feuilleter quelques pages d'Efroimson pour découvrir d'autres exemples non moins illustres... « Oh, mais que m'arrivait-il ? À force de réfléchir, ma tête

éclatait, les pensées s'y bouscullaient. Et si j'étais atteint du haut mal, moi aussi ? Après tout, mes parents étaient des créatures étranges... » Pour la première fois, la raison me fit peur. Pas de doute, il fallait pour commencer en user avec précaution, la faire croître lentement à l'instar d'un jeune plant qui deviendrait plus tard un arbre vigoureux au feuillage persistant et éternellement vert. Sinon, il y avait de quoi véritablement devenir fou. » Dès lors, dans mon humble logis, des appareils scientifiques firent leur apparition. Je fis l'acquisition d'un ordinateur, d'un analyseur, ainsi que d'autres équipements indispensables. Tout semblait prêt pour procéder à la modélisation génétique du Poutivlien. J'exultais à la pensée de l'avenir fantastique promis à la nouvelle espèce. Je me répétais inlassablement : « Mon heure est venue ! Mon heure est venue ! La période où le monde s'abîme dans la jouissance des biens matériels touche à sa fin. Seul un déficit d'intelligence peut expliquer les chants, danses et gesticulations hystériques des humains. » Néanmoins, je n'avais toujours pas renoncé à mon projet de mettre également à l'épreuve *leur* gène de l'honnêteté et de la droiture. À ce propos, je brûlais de comprendre une chose. Les hommes politiques étaient-ils sincères lorsqu'ils promettaient monts et merveilles à leurs électeurs ? J'étais frappé de voir à quel point ils étaient sujets à de brusques métamorphoses. La veille des élections, ils promettaient une chose, le lendemain, ils faisaient tout le contraire. « Avant d'entamer des manipulations décisives, je dois absolument intégrer aussi ce type de paramètres. Une expérience dans ce milieu peut se révéler fort instructive. Je me dois de dévider jusqu'au bout l'écheveau de *leurs* particularités génétiques. » Le

caractère novateur de ma tâche stimulait mon énergie et fouettait mon imagination. Un jour, à midi, ma corvée de balayage terminée, je revêtis mon costume *made in China*, enfilai mes baskets *made in Vietnam* et me rendis à la section d'« En avant la Russie » de ma circonscription. Le local du parti était situé rue Léon Tolstoï. Le drapeau tricolore flottait sur la bâtisse à deux étages. « Où vas-tu ? m'intercepta le gardien. – Je viens pour une adhésion au parti. – Bureau 11, à droite. » Je fus reçu par un homme d'âge moyen, au visage rond, au crâne chauve, aux minuscules oreilles fripées, avec une cicatrice au cou et un regard empreint de mélancolie. « Qu'est-ce qui me vaut l'honneur ? me lança-t-il, en plantant ses yeux dans les miens. – Je suis venu m'inscrire au parti. – T'as des problèmes d'argent ? – Non. – J'espère que tu n'es pas venu ici avec l'intention de te faire du fric. Tu travailles où ? – Je suis agent de voirie dans l'arrondissement Centre de Moscou. – Agent de voirie, ça alors ! T'aurais plutôt dû aller frapper à la porte des communistes. Pourquoi nous avoir choisis, nous ? – J'aurais pu aller chez les communistes, mais c'est vous que j'ai choisis. – Qu'est-ce que tu attends de nous ? Des avantages ? Des prébendes ? Un emploi de balayeur en chef de l'arrondissement Centre ? Une victoire au concours de "L'employé de voirie le plus intelligent de Russie" ? Ou un poste de syndic d'immeuble ? – Non, je ne veux rien de tout cela. Je n'ai besoin de rien. – Comment ça, tu n'as besoin de rien ? – J'ai tout ce qu'il me faut. – T'as sur toi un certificat du psychiatre ? – Pour quoi faire ? – Pour attester que t'es sain d'esprit. – Non, je n'en ai jamais eu besoin. Il vous en faut un ? – Ce serait souhaitable. T'es sympathisant ou quoi ? – Sym-

pathisant de quoi ? – De nos idées, pardi ! Tous les autres partis qui siègent à la Douma sont compromis jusqu'au cou. Nous sommes les meilleurs. – J'espère bien. – Quel type de boulot t'intéresserait, au juste ? – N'importe lequel. – *N'importe lequel*, vraiment ? – Oui, n'importe quelle tâche qu'il vous plaira de me confier. – O.K. Pour le certificat, laisse tomber. C'est quoi, tes disponibilités ? – Dans la journée, je suis libre entre deux et cinq heures et, le soir, après sept heures. – Tu pourrais peut-être faire un peu de ménage dans nos bureaux ? À part enlever les mégots de cigarettes et ramasser les papiers, y a pas grand-chose à faire. Ce serait un job non rémunéré. Sur la base du bénévolat. En échange, je peux mettre à ta disposition une petite pièce d'environ cinq mètres carrés, avec une fenêtre. Qu'en dis-tu ? – Ça me va. Je n'ai pas d'objection. Je ne suis pas venu ici pour dicter mes conditions. » Il avait obtenu mon accord si facilement qu'il crut que je manigançais on ne sait quelle entourloupe. De son point de vue, un homme normalement constitué ne pouvait accepter des conditions d'embauche si déplorables. « Ne t'avise pas de barboter notre matériel, hein ? me mit-il en garde avec un froncement de sourcil. Un balai, de nos jours, ça coûte plus d'un dollar. On en a trois dans le local technique. Sans compter le balai spécial pour la rue, les pelles, le papier hygiénique. Tu vas pas nous piquer notre matos, hein ? – Je ne vois pas ce que j'en ferais. – Le baratin, on connaît, tu vois ce que je veux dire ? Bon, au travail ! Pour le reste, on verra plus tard. N'oublie pas que tous les gros bonnets de la police sont encartés chez nous. Une fois que t'auras fait tes preuves, je te confierai les clés du local technique. Y a encore une chose que tu dois te

mettre dans le ciboulot. Ici, tu bosses pas pour un organisme commercial, mais pour une formation politique réputée. Si tu vois pas la différence, c'est que t'es encore un blanc-bec, et qu'il faut que tu grandisses ! Notre parti a les plus gros effectifs du pays¹. Par conséquent, tu vas bosser pour la patrie. C'est un honneur, mon gars ! C'est pas exclu qu'on te confie des missions plus délicates. Par exemple, qu'on t'emploie comme coursier ou comme homme de confiance au moment des grandes manifestations. Baraqué comme tu es, ce serait dommage de s'en priver. Compris ? » J'acquiesçai d'un signe de tête, puis lui demandai quelques éclaircissements d'ordre pratique. Fallait-il nettoyer la totalité des bureaux ? Avec quels produits fallait-il laver les sols ? Où se trouvaient les bacs à ordures, etc. Ces détails, à première vue futiles, n'étaient pas sans rapport avec l'expérience que j'avais résolu de mener. Pour moi, la question était de savoir si la classe politique possédait quelque chose d'original, de spécifique, qu'il importerait de prendre en compte dans l'élaboration du nouveau code génétique. C'est la raison pour laquelle, dès le lendemain, je faisais mes premières armes comme homme de ménage au siège du parti « En avant la Russie ». J'avais décidé, pour cette deuxième expérience, de ne me fixer aucun délai. D'attendre patiemment l'heure où les traits propres aux hommes politiques, le gène de *leur* conscience, se révéleraient à moi. « Sait-on jamais, me dis-je, sans trop y croire, certaines de *leurs* particularités peuvent intéresser les Poutivliens. Qui sait si je ne découvrirais

1. Ce détail indique qu'il s'agit de *Edinstvo* (« Unité »), le parti du président Poutine.

pas chez les « animaux politiques » une composante indispensable au *cosmicus* ? Car enfin, derrière la banalité de leurs slogans de campagne, il devait bien y avoir un secret qui expliquât l'exceptionnelle résistance et longévité de leur espèce. Mais quoi ? C'est ce que mon enquête allait me révéler. » Mes journées au siège de la rue Tolstoï s'égrenaient de façon monotone. Je me sentais peu concerné par l'agitation ambiante. Toutes mes pensées étaient tournées vers l'accomplissement du formidable progrès biologique qu'allait connaître la planète. Pour autant, je ne me laissais pas aller à l'euphorie. Je continuais à assumer de front mes deux métiers. Ma bonne volonté et mon ardeur au travail faisaient merveille. Les locaux du parti étaient devenus méconnaissables. Ils étincelaient de blancheur et de propreté. Régulièrement, avec l'argent des « poupées », j'achetais des diffuseurs d'arômes pour purifier et parfumer l'atmosphère. J'avais également fait l'acquisition de cendriers, orné de pots de fleurs les rebords des fenêtres, astiqué si bien les murs et les cuvettes des toilettes qu'ils brillaient comme des miroirs. Toutefois, mon caractère renfermé et taciturne ne tarda pas à éveiller la méfiance et la suspicion de mes employeurs. Si j'en jugeais d'après les propos qu'il m'arrivait de surprendre, certains me prenaient carrément pour un faible d'esprit, d'autres pour une taupe du parti adverse infiltrée dans leurs rangs. « Faites sortir le rouquin, je refuse de parler en sa présence », disait l'un. Ou bien « Qui a amené ce débile ici ? Au lieu de lessiver les sols, cette armoire à glace sans rien dans le ciboulot serait mieux employée à casser la gueule à nos concurrents ». Mais mon ouïe exacerbée de *cosmicus* saisissait également d'autres

discours. « Il est temps de te mettre la corde au cou, mec. À te voir astiquer tes parquets, t'as tout d'un blaireau mis à l'amende par sa légitime. » « Il jure pas, il boit pas. Il a tout d'une gonzzesse. Il aurait pas un petit faible pour les garçons, par hasard ? » — « Il faudrait l'augmenter et l'envoyer faire le comité d'accueil dans les gares et les aéroports pour réceptionner nos visiteurs. » Ces propos, que tout autre que moi eût jugés insultants, confirmaient à mes yeux *leur* médiocrité et, par contrecoup, la supériorité d'esprit du Poutivlien. Ce qui m'amenait une fois de plus à méditer sur le sort tragique qui guettait l'espèce humaine et les perspectives lumineuses qui attendaient le *cosmicus*. Quoi de mieux que la solitude pour se livrer à ce genre de comparaison ! Même si, pour l'heure, l'inconfort de ma paillasse était le prix à payer pour savourer une vie retirée du monde. Chaque jour, des centaines de visiteurs hantaient les couloirs du siège de « En avant la Russie ». Ce n'était pas fait pour me faciliter la tâche, car je n'avais besoin que d'un seul spécimen — le plus typique — des politiciens de Cro-Magnon pour réaliser mon étude. Mais un beau jour, voilà que l'on me convoque devant un gros bonnet du parti qui me demande : « Écoute, le rouquin, t'as un costard correct à te mettre sur le dos ? — Je ne sais pas ce que vous entendez par là, mais j'ai chez moi un costume de fabrication chinoise. — Combien l'as-tu payé ? — Dans les quarante dollars. — T'as des pompes ? — Des baskets de marque vietnamienne. — Elles t'ont coûté combien ? — Huit dollars. — C'est tout ? — Je m'en contente. — Je me demande bien où tu vas dégoter toute cette camelote. » Je m'abstins de répondre. Il décrocha le téléphone et appela son chauffeur. « Conduis le rouquin à

la boutique *Caligula*, lui intima-t-il. Je vais leur passer un coup de fil pour qu'ils s'occupent de lui. Il doit avoir le look d'un représentant du parti et non d'un clochard. C'est clair ? Il descend tout de suite. » Puis, s'adressant à moi : « Nous avons des visiteurs en provenance d'Ékaterinbourg qui doivent atterrir à seize heures à Cherémétievo. Tu seras chargé d'accueillir monsieur Strougovchtchikov au salon des VIP. Il sera accompagné. C'est un homme très influent, un financier du parti. Tu n'auras qu'à porter ses bagages jusqu'à la limousine que nous mettons à sa disposition, le conduire à son hôtel et l'aider à s'installer. » Le boss sortit un portefeuille du tiroir de son bureau pour en extraire trois cents dollars qu'il jeta sur la table. « Tiens, prends ça ! Dans le salon des VIP, il y a un bar. Notre visiteur adore le Cointreau. Commandes-en à l'avance ainsi que deux ou trois verres de jus d'orange pressée. Dès qu'il paraîtra, aborde-le et dis-lui qu'« En avant la Russie » est heureux de l'accueillir à Moscou. Au même instant, la serveuse viendra lui offrir à boire. Si quelqu'un de sa suite désire de la vodka, du whisky, du cognac ou autre, ne lésine pas sur la dépense. Pigé ? — Oui. Mais de quelle façon pourrai-je le reconnaître ? — Comment ça ? T'as jamais vu Strougovchtchikov à la télé ? — Non, je vous demande bien pardon. — Tu parles d'un plouc ! Tu n'auras qu'à te présenter au contrôle des passeports, leur filer cinq dollars et ils t'indiqueront le bonhomme. Cette fois, c'est clair ? — Oui. — Tu dois être fringué impec ! Et tenir ta langue, surtout. Si on te demande ta profession, dis que tu débutes dans le commerce et que tu es un militant du parti. Pas un mot sur tes serpillières et tes balais-brosses ! Compris ? — Oui. — Mon chauff-

feur t'attend en bas. Commence par te saper correctement. Allez, marche ! » C'est ainsi qu'après m'être habillé de pied en cap chez *Caligula*, je m'en fus effectuer ma première mission pour le parti. Comparé aux salles de lecture de la bibliothèque d'État ou aux salons d'honneur d'« En avant la Russie », le hall VIP de l'aéroport était un local de dimensions bien modestes. Abordant un agent de la police des frontières, je lui tendis un billet de cinq dollars et sollicitai son aide. Par bonheur, il savait à quoi ressemblait Strougovchtchikov et il me promit de me le signaler dès son arrivée. Il faut croire que, dans mes nouveaux atours, j'avais de la classe, car les gens me décochaient des regards pleins de déférence. Après avoir commandé au bar du Cointreau et trois verres de jus d'orange, j'allai me poster à quelques mètres du contrôle des passeports, non loin de la sortie passagers. Bientôt, je vis un monsieur d'âge mûr se diriger vers moi en arborant un large sourire. Je lançai un coup d'œil au policier, qui me répondit par un léger signe de tête. « C'est bien Strougovchtchikov ! » – du moins fut-ce ainsi que j'interprétai sa mimique, et je fis un pas dans sa direction. Le nouveau venu me tendit la main. « Salut, vieux ! – Bonjour. – Comment t'appelles-tu ? – Vassili Karamanov. Je suis envoyé par le parti "En avant la Russie". Je suis dans les affaires... – Quel secteur ? » Pris au dépourvu, je restai un instant coi, puis finis par articuler : « Dans le commerce. – Parfait, mon cher. Le commerce, c'est le nerf de la guerre. Aujourd'hui, la Russie connaît une véritable ruée vers l'or ! Dis-moi, vieux, puis-je compter sur ton aide ? – Oui. – Écoute, j'arrive de Paris. J'avais promis à ma fille de lui acheter plusieurs paires de chaussures, mais je n'ai pas eu le

temps de m'en occuper. Demain matin, je m'envole pour la Sibérie pour les derniers jours du tournage de mon film. Elle fait du trente-huit. Pourrais-tu te charger de lui acheter quelques paires de chaussures d'hiver et de demi-saison ? » À cet instant, la barmaid s'approcha de nous avec un plateau de boissons. « Qu'as-tu à m'offrir ? – Du Cointreau, ou du jus d'orange pressée. – Le Cointreau, j'en raffole pas », lâcha-t-il tout en attrapant un verre de jus d'orange et en le vidant goulûment. La serveuse affichait un sourire timide. « Est-ce que tu connais la société Cinq-D ? me demanda-t-il. – Non. – Bon, voilà ma carte de visite. Alors, tu veux bien te charger de la commission ? – Oui. – O.K. ! Rappelle-toi, des chaussures pour une jeune demoiselle ! » cria-t-il avant de disparaître. « Vous le connaissez bien ? me demanda la serveuse. – Non, c'est la première fois que je le vois. – Vous plaisantez ou quoi ? Quel Russe ne connaît pas Miket Mikhaïlov¹, le fameux acteur et réalisateur ! Vous pensez peut-être que je voulais profiter de votre présence pour lui extorquer un autographe ? me lança-t-elle, vexée. – Non, non, je vous jure que c'est la première fois que je le vois... » À cet instant, le policier me fit un signe de la main et me désigna un monsieur tiré à quatre épingles, au regard rêveur. D'un bond, je rejoignis l'inconnu et lui demandai : « Pardonnez-moi, vous ne seriez pas monsieur Strougovchtchikov, par hasard ? – C'est lui-même. – C'est le parti "En avant la Russie" qui m'envoie. Nous sommes heureux de vous accueillir à Moscou. Permettez-moi de vous offrir un verre de Cointreau. – Un Cointreau ? Ce n'est pas de refus. Et

1. On reconnaîtra aisément le cinéaste russe Nikita Mikhalkov.

toi, Sonia, que désires-tu ? fit-il en se tournant vers sa compagne. — Je boirais bien... je boirais bien... je grignoterais bien une rondelle de citron. — S'il vous plaît, pour madame, une rondelle de citron, commandai-je à la serveuse. — Avec du sucre ? demanda-t-elle. — Oui, c'est ça, avec du sucre », répondit la compagne de Strougovchtchikov. Après avoir escorté mes visiteurs jusqu'à l'hôtel *Baltchoug*, je pris congé d'eux pour regagner le siège de la rue Tolstoï. Là, attendant le retour du boss qui m'avait envoyé en mission, je me mis en devoir de rédiger ma note de frais. Lorsqu'il parut, je lui fis un rapport en bonne et due forme sur mon entrevue avec Strougovchtchikov et déposai sur son bureau l'argent qui restait de mes dépenses. Je passai sous silence l'épisode Mikhaïlov. J'avais payé de ma poche le jus de fruit qu'il avait consommé. « Toi, alors, tu m'épates ! Où as-tu appris toutes ces bonnes manières ? demanda le bonze, passablement interloqué. Tu veux faire carrière, ou quoi ? Avoue que tu en rêves en secret. — Pas du tout. — Alors, dans ce cas, pourquoi ne mentionnes-tu que deux chapitres de dépenses et me rapportes-tu la monnaie ? Il y a dans tout ça quelque chose qui cloche, qui me paraît louche. Fais gaffe que les camarades chargés d'accueillir les délégations n'aient vent de tes méthodes. Ils auront vite fait de te régler ton compte. Dès leur premier déplacement, ils nous présentent des notes de frais de trois ou quatre pages. À leur deuxième ou troisième sortie, ils noircissent des cahiers entiers. Alors que toi, ça tient en deux lignes... J'ai une autre mission de confiance à te proposer. Tu sais que, dimanche prochain, il y a les élections à la Douma de Moscou. » Je me gardai bien de répondre. Cela m'était complètement

sorti de l'esprit. « Eh bien, demain, tu iras voir de ma part monsieur Oudotchkine de la firme Vigona. Il te remettra cinquante mille dollars. Il faudra apporter cette somme au siège de "l'Indignation nationale", le parti pro-fasciste, et la remettre à monsieur Pokorny. Son parti doit organiser un grand meeting de soutien à notre concurrent. Lorsque tu leur remettras l'argent, assure-toi qu'ils sont fin prêts pour cette manifestation. Il nous faut savoir le nombre exact d'affiches, de tracts, de banderoles et de portraits qu'ils utiliseront pour le défilé. Ils ont promis de mettre sept mille personnes dans la rue. Vérifie si, à deux jours de l'événement, ce chiffre est réaliste. Ai-je été clair ? — Oui. — Des questions ? — Je vous demande pardon, mais je ne connais pas votre nom. À part que vous êtes mon chef, je ne sais rien de plus... » Le boss sourit et me lança : « T'as raison, faut connaître autre chose que la bobine de ses chefs. Je m'appelle Kourakine, Stépan Stépanytch Kourakine. Eh bien, t'as tout compris ? — Oui. » Je passai au secrétariat pour prendre l'adresse de la firme Vigona et quittai le siège. Un autre gars avait été embauché à ma place pour le ménage. « Pourquoi diable financent-ils le meeting des fascistes et soutiennent-ils leur concurrent ? me demandais-je, perplexe. De toute évidence, il s'agissait d'une manœuvre pour discréditer ledit concurrent et effaroucher l'électorat. À la vue de ses "partisans", les électeurs se dépêcheraient d'aller voter pour *leur* candidat à eux, le candidat d'"En avant la Russie". Voilà bien la perversité des hommes ! Pouvait-on, face à de telles méthodes, accorder le moindre crédit à *leurs* promesses électorales ? Dans ce milieu, décidément, le gène du mensonge battait tous les records ! » Je décidai de

consacrer ma soirée au service que monsieur Mikhaïlov m'avait demandé de lui rendre. De retour dans mes pénates, je prélevai une partie de mes économies et filai dans un magasin de chaussures situé sur le boulevard de ceinture, non loin du Planétarium. Ce qui m'animait dans cette nouvelle action, c'était moins la curiosité qu'une sorte de ferveur. Je me disais qu'en enregistrant l'opération dans ses moindres détails, j'aurais un nouvel angle d'approche me permettant de mieux voir ce qu'il était urgent d'amender dans le capital génétique humain. « Mon petit Vassili, m'apostrophai-je, voyons un peu comment va se terminer cet épisode peu banal où un inconnu demande au premier venu d'acheter des chaussures pour sa fille. Quelqu'un qui, par-dessus le marché, appartient à l'élite de la nation. Excitant, non ? » Avouant tout de go à la vendeuse que je n'avais aucune expérience en matière d'escarpins pour dames, je sollicitai son aide. « Quelle pointure vous faut-il ? » s'enquit celle-ci avec un sourire charitable. — Du trente-huit. — C'est risqué d'acheter un trente-huit dans un modèle d'hiver sans l'essayer. Il peut se révéler trop petit. Prenez deux paires — un trente-huit et un trente-neuf. Vous n'aurez qu'à nous rapporter celle des deux qui n'ira pas. — Entendu », concédai-je. Résultat des courses, je quittai la boutique avec huit paires sur les bras. « Je me suis bien fait avoir, réalisai-je alors. Ils ont réussi à me fourguer leur marchandise et du même coup à gonfler leur chiffre d'affaires. » Non, décidément, les hommes étaient incorrigibles. Ce n'était pas avec les bonnes vieilles méthodes d'antan qu'on allait *les* changer. Il y avait belle lurette que cela relevait pour moi de l'évidence. « Les mécanismes de mutation de l'espèce sont

complètement grippés ! » me dis-je, en étouffant un petit rire. La firme Cinq-D se trouvait dans la venelle Bolchoï Kozlovski. Retraversant en sens inverse le boulevard de ceinture, je me rendis à l'adresse mentionnée sur la carte de visite de Mikhaïlov. C'est alors que je fus pris d'une inquiétude subite. « Ne devrais-je pas regagner impérativement ma ville natale si je voulais être considéré comme un authentique Poutivlien ? Quoi ? Retrouver la lie de Poutivl, vivre au milieu de ces monstres ? Et pourquoi pas ? Après tout, ce n'était pas moi qui devais devenir homme, mais *eux* qui devaient être changés en Poutivliens. » Les souvenirs cruels de mon enfance me remontèrent en mémoire, tous plus mortifiants les uns que les autres. Alors qu'il y a quelques années encore, ils étaient pour moi la source d'infinies souffrances et ne suscitaient qu'une envie, les chasser au plus vite de mon esprit, voilà que j'éprouvais à présent de la pitié, de la compassion, une légère ironie à l'égard de tous *ceux* qui m'avaient fait souffrir, des humains en général. Je n'avais plus de haine. Tout se passait comme si je m'étais résigné à mon sort de *cosmicus* condamné à vivre aux côtés des hommes. J'avais mûri. Et, à force de dévorer de savants ouvrages, j'avais appris à mieux *me* connaître et à mieux *les* observer. À ma grande surprise, je découvris que des liens ignorés me rattachaient à ces êtres imparfaits. Certes, je n'éprouvais, ni ne pouvais éprouver, la moindre sympathie à *leur* endroit. Mais persuadé jusque-là que le Poutivlien agissait sous l'empire exclusif de la raison, n'était mû que par sa seule conscience, voilà que je découvrais au fond de moi quelque chose de nouveau, quelque chose de l'ordre de l'affect. J'étais à cent lieues de me douter

qu'un cœur battait dans ma poitrine, non pas un cœur mécanique, mais un organe doué d'émotions ! Qu'est-ce que tout cela voulait dire ? Dans quelle mesure le *cosmicus* avait-il besoin de s'encombrer d'un cœur ? Non pas un organe destiné à alimenter ses cellules en oxygène, mais un morceau de matière capable d'éprouver des émotions et des sentiments vis-à-vis de son environnement immédiat, de sa propre personne, et non point uniquement à l'égard de l'univers, du cosmos. « Mon cœur a dû s'ouvrir », m'expliquai-je ce soudain accès d'indulgence envers les humains. À partir de ce jour, je cessai de *leur* en vouloir et considérai *leurs* imperfections avec une certaine dose d'ironie. J'en vins même à penser que *leurs* travers ne procédaient pas d'une nature foncièrement mauvaise, mais que, simplement, nos chemins s'étaient croisés trop tôt. Si, au lieu de *les* rencontrer aujourd'hui, j'avais croisé les Cro-Magnon un million d'années plus tard, leur code génétique eût connu, par le jeu des mutations, une évolution harmonieuse, rationnelle, et la nature eût procédé d'elle-même aux transformations que je m'apprêtais à *leur* faire subir. J'eusse alors croisé des *poutivliennoïdes*, des créatures dotées d'une raison universelle avec qui j'eusse volontiers cohabité quelque part au sein de l'Univers. Mais, à présent, de quel droit en voulais-je à la terre entière ? À qui la faute, si j'étais apparu à Poutivl au mauvais moment ? Mais, aussitôt, cette pensée fut chassée par une autre, de prime abord contradictoire. « Sans doute, sans doute. Mais si je renonçais à mon entreprise de changer les hommes aujourd'hui, ne risquais-je tout bonnement pas, dans un million d'années, de trouver une planète déserte, vidée de ses habitants ? Ignorée, inutile, incomprise, la

raison eût fini par dépérir, par s'autodétruire. Phénomène bien connu, décrit de longue date. Dommage ! » Toujours est-il qu'à partir de ce jour, je baptisai les humains « mes primitifs cousins ». À cet instant, émergeant de mes réflexions et levant les yeux, je lus la plaque de rue et compris que j'étais pratiquement arrivé à destination. Dépassant encore deux blocs d'habitations, je me retrouvai devant le 11 rue Bolchoï Kozlovski. À peine entré dans le hall de l'immeuble, je fus hélé par un agent de sécurité. « Où vas-tu comme ça ? – J'apporte des chaussures à la fille de Miket Mikhaïlov. C'est lui-même qui m'a chargé de cette commission. – Qui es-tu ? Tu as tes papiers ? – J'ai mon attestation professionnelle de balayeur au musée Serov. – Que me chantes-tu là ? De quel balayeur parles-tu ? Sapé comme tu es, avec des fringues qui vont chercher dans les cinq mille dollars ! » La main sur sa matraque, l'agent de sécurité me somma : « Ouvre ton sac, rouquin ! » J'ouvris le sac en plastique qui contenait les chaussures. Après en avoir examiné le contenu, il me demanda : « T'es vraiment balayeur, c'est pas une blague ? – Oui. – Ça paie bien, ou tu fais du trafic de tableaux ? Ça vaut combien un Serov ? – Je n'en ai pas la moindre idée. Je touche un salaire normal. Je ne fais pas de trafic de tableaux et j'ignore le prix d'un Serov. – Écoute, inutile de faire le malin avec moi. J'parie que tu fais aussi du trafic de pompes, hein ? » Je ne relevai pas. « À quoi bon, pensai-je *in petto*, s'irriter de l'imperfection humaine ? Comme tous ses semblables, *il* ne se rendait pas compte qu'*il* était à plaindre. On ne s'emportait pas contre un objet défectueux, on ne lâchait pas les chiens contre celui qui l'avait fabriqué. Il ne servait à rien d'aboyer contre la

nature... » « Bon alors, tu me laisses passer ? fis-je en plantant mon regard dans le sien. Ou tu préfères que je laisse là mes emplettes et m'en aille ? » C'était un gars costaud, la trentaine, tout en muscles, avec de petits yeux verts qui me rappelaient les olives du borchtch servi à la cantine d'« En avant la Russie ». Il avait des pommettes larges, une grande bouche, la mâchoire carrée. « Qu'as-tu à me reluquer ? » grogna-t-il tout en faisant mine d'empoigner sa matraque. « J'attends de savoir ce que je dois faire. » De mauvaise grâce, le gardien décrocha le téléphone. « Y a là un type qui dit apporter des pompes pour le chef. Il prétend que c'est le boss qui l'en a chargé. Que dois-je faire ?... À vos ordres ! » Puis, me passant le combiné : « Réponds ! – Dites voir, de quoi s'agit-il ? m'interrogea une voix masculine. – Mikhaïlov m'a demandé d'acheter des chaussures pour sa fille. Je les lui ai apportées. Ce n'est pas plus compliqué que cela. – Est-ce que vous avez autre chose dans votre sac ? – Non, rien d'autre. Seulement huit paires de chaussures ! – Vous venez vous faire rembourser ou bien rapporter la monnaie ? – On ne m'a encore rien réglé. On m'a seulement demandé d'acheter des chaussures d'hiver et des escarpins de demi-saison. – Pourquoi en avoir acheté huit paires ? Avec quel argent ? – Écoutez, prenez le paquet, ou bien passez-moi Mikhaïlov, répliquai-je au comble de l'exaspération. – Un instant... » Après un silence, la voix reprit : « Pour le moment, il est occupé, mais il vous demande de déposer les chaussures au poste de sécurité. – Il n'a rien dit d'autre ? – Qu'est-ce que vous voudriez qu'il vous dise d'autre ? – Comment ça, qu'est-ce que je voudrais ?... » Sans plus insister, je repassai le combiné à l'agent de sécurité, déposai mes

emplettes par terre et tournai les talons. Cet épisode ne fit que me conforter dans l'idée que l'intervention sur le génome humain ne devait plus souffrir le moindre retard. « Les malheureux ! Ils étaient incapables de prendre du recul et de se regarder agir ! » Je remontai péniblement le boulevard de ceinture. Faute d'habitude, les chaussures de marque m'avaient donné des ampoules. Une Mercedes du parti vint me cueillir devant la bibliothèque d'État et me déposer à la firme Vigona. Je fus introduit sur-le-champ dans le superbe bureau de monsieur Oudotchkine. L'homme paraissait avoir la quarantaine. Il avait des cheveux clairs coupés ras, une barbiche légère, un regard fuyant, un petit nez en trompette. « Écoute-moi, "En avant la Russie", j'en ai par-dessus la tête de financer votre officine. Tu peux rapporter à ton patron, Stépanytch, que ses ronds-de-cuir ont trop tendance à prendre ma société pour une vache à lait. Ils sont tous là à quémander à qui mieux mieux, à chercher à m'extorquer du pognon. J'en ai plein le dos ! Parfois, l'envie me prend de tout envoyer balader et de me casser au Mexique. Comment voulez-vous faire des affaires dans ces conditions ! Par-dessus le marché, ton boss me bombarde de toutes sortes d'experts et de spécialistes débiles... Untel sollicite un coup de pouce pour publier son bouquin, tel autre veut qu'on lui paie une mission en France, le troisième réclame une subvention ! Et pendant que tous ces glandeurs discutaillent à perte de vue pour savoir qui a eu l'idée de mettre en place l'Union européenne, moi, je dois cracher au bassinet ! Actuellement, c'est une certaine Plinkine ou Mlinkine, une nana du fonds d'investissements, qui se cramponne à mes basques. Une bonne femme futile, ambitieuse. Je n'ai qu'une envie, l'envoyer se faire f... Maintenant, reve-

nons au meeting. Pour cette fois encore, je casque, je vous file le blé. Mais dites-vous bien que c'est la dernière fois de l'année. Ensuite, terminé ! Ne comptez plus sur moi. Et si Stépantyč continue à me gonfler avec ses bureaucrates et ses experts à la con, l'an prochain je me trouverai des "protecteurs" plus cool, plus zen. Rappele-toi ce que je viens de te dire et répète-le mot pour mot à ton chef. » Sur ce, il jeta négligemment un paquet sur son bureau. « Tu as là les cinquante mille promis. Prends-les. Des questions ? – Non. Tout est parfaitement clair. Puis-je disposer, maintenant ? – Avant de toucher le fric, vous êtes tous là à frétiller devant Oudotchkine comme des anguilles, mais dès que vous avez empoché votre pognon, vous filez comme des voleurs. Alors, t'as rien d'autre à me dire ? – Je vous demande pardon, monsieur Oudotchkine, mais je ne suis que le coursier. Je ne suis pas mandaté pour traiter ce genre de questions. Je ne vous promets qu'une chose, c'est de rapporter fidèlement vos propos à Stépan Stépantyč Kourakine. Qu'attendez-vous d'autre de moi ? – Rien ! Je vois pas de quoi je pourrais causer avec un coursier. Il faut dire que t'as tout d'un gentleman frais débarqué des *States* ! Bon, salut ! N'oublie surtout pas de transmettre à Stépantyč que j'en ai ma claque de bosser pour ses ronds-de-cuir et ses experts de merde ! Qu'ils aillent tous se faire... » Et si, d'aventure, me demandai-je, soudain pris d'angoisse, c'était moi, l'homme ordinaire, le monsieur Tout-le-monde, à cette différence près que j'aurais l'esprit un peu fêlé ? Et même, fêlé, pas qu'un peu. Détraqué, oui. Complètement givré ! Et si tous mes projets visant à régénérer l'*homo sapiens* n'étaient que le fruit des élucubrations d'un cerveau malade. C'est qu'avec une mère camée et un père assassin, les

humains avaient quelque motif de voir en moi de la « graine de dégénérés ». Peut-être savaient-ils infiniment plus de choses sur ma personne que moi, je n'en savais d'eux. Jamais je n'étais reçu ni invité nulle part. Jamais une fille n'avait manifesté le désir de faire ma connaissance, ni un garçon celui de me parler. Or, des garçons et des filles, il y en avait des milliers à la bibliothèque ! Certes, on en voyait moins que dans les magasins où là, ils se comptaient par millions, mais ce n'était pas les occasions qui manquaient. Pour le personnel de la bibliothèque, je n'existais pas. Quant aux collaborateurs du musée, cela faisait plusieurs années qu'ils s'appliquaient soigneusement à m'éviter. Depuis mon éviction du théâtre, voilà plusieurs mois que, quotidiennement, j'astiquais les sols, les vitres, les toilettes des locaux d'« En avant la Russie », que je bichonnais *leurs* fleurs, *leurs* plantes. Eh bien, pas un seul qui eût remarqué ma présence, fait attention à moi. Mikhaïlov m'avait commandé des chaussures, mais n'avait même pas daigné me recevoir. Il ne m'avait ni remercié ni remboursé. Pas de doute, *ils* me prenaient tous pour un demeuré, quelqu'un dénué de sentiments, un robot. « Donne, apporte, enlève, nettoie ! » De quoi d'autre encore Karamanov eût-il été capable ? C'est fou comme les gens se trahissaient. *Ils* ne voyaient en moi qu'une nullité, un crétin. Qui, parmi les jeunes de ma génération, accepterait de gaieté de cœur d'aller balayer les rues ? Je n'étais qu'un raté. Un malade mental. Un aliéné. Tous les jeunes de mon âge couraient après l'argent, les postes, les soirées branchées, le sexe. Mais moi, qui étais-je, si tous ces plaisirs les plus convoités par les Russes me laissaient insensible ? N'avaient-ils pas raison de me

traiter comme *ils* le faisaient ? N'étais-je pas réellement fou ? N'était-il pas temps d'abandonner le projet saugrenu qui me faisait passer aux yeux de mes « primitifs cousins » pour un faible d'esprit et de trouver le bonheur en vivant à *leur* façon, *ici et maintenant*, sans me soucier du reste ? Autrement dit, mettre une croix sur l'avenir. Seul un esprit dérangé pouvait s'enflammer pour un projet qui ne verrait le jour qu'au terme d'une longue suite de générations, nul ne savait où, ni quand, ni comment ! La plupart des hommes rêvaient d'obtenir tout, tout de suite, dans le bref laps de vie qui leur était imparti. Qu'importait l'avenir ? Pourquoi s'encombrer du passé ? Et si la solution, c'était en effet de cesser de me torturer, d'arrêter de me ronger les sangs, d'accepter *leurs* règles de vie ? Après tout, ce n'était pas si sorcier. J'avais déjà appris les combines qui permettaient de s'enrichir à bon compte. Les stratagèmes, vieux comme le monde, dont j'avais usé aux dépens des officiers de l'état-major, étaient transposables à toutes les époques et à tous les milieux. Vous vouliez devenir riche, décrocher le titre enviable d'oligarque, mener la belle vie ? Rien de plus simple. Il vous suffisait d'escroquer un officier, un retraité, un facteur, une administration, le pays tout entier. La société russe était tellement gangrenée par tous ces chevaliers d'industrie qu'elle en crevait littéralement. Partout, *ils* étaient à l'honneur. Sur les écrans de cinéma, de télévision, sur les places publiques, au Kremlin. Odes, poèmes, musiques célébraient à qui mieux mieux *leurs* vertus. On *les* nommait ministres, conseillers, artistes émérites. Et si je tentais ma chance, moi aussi. Chiche ! « Je vous présente Vassili Danilovitch Karamanov, fondateur de la

société "Moi" ; chef d'entreprise ; docteur ès sciences ; membre de l'Académie des sciences de Russie ; juriste distingué ; maître ès sports de classe internationale ; membre du conseil suprême du parti "En avant la Russie" ; ami intime du Patriarche de toutes les Russies ; invité permanent des rencontres de l'élite patronale avec le chef du gouvernement ; principal sponsor du mouvement "la Renaissance cosaque" ; membre du comité de rédaction de l'hebdomadaire *Hauteur de vue* ; député à la Douma d'État ; ministre du gouvernement fédéral ; amant de Monarovskaïa, Pokamada, Rolina¹ ; vice-président du directoire de la banque Allegro ; ami du maire de Moscou ; compagnon de beuverie de Meleznev², président de la Douma ; conseiller privé du secrétaire du Conseil de sécurité ; curateur du centre d'accueil pour les enfants naturels des oligarques ; membre du conseil de surveillance du respect du droit de visite des détenus de la prison de Matrosskaïa Tichina³ ; mage personnel de Roïsseiev⁴ ; ami de Bironov⁵ ; habitué du forum économique de

1. Monarovskaïa, Pokamada, Rolina, noms à peine travestis de femmes en vue, vedettes de la scène politique ou ayant défrayé la chronique judiciaire.

2. Allusion à Guennadi Selezniev, président de la Douma de 1996 à 2003.

3. Nom d'une célèbre prison de Moscou, inaugurée en 1950, qui comprenait une section pour détenus politiques supervisée par Malenkov en personne. Lieu de détention actuel de Mikhaïl Khodorkovski.

4. Allusion à Boris Moïsseiev, chanteur gay, personnage excentrique des médias.

5. Sergeï Mironov, président du Conseil de la Fédération de Russie, l'équivalent du Sénat.

Davos ; *tamada*¹ au banquet du Premier Mai réunissant les plus grands patrons de Russie. Cela vous en bouche un coin, hein ? Avouez que Karamanov a brillamment réussi, que son parcours a de quoi donner le vertige. Alors ? C'est décidé, allez-vous enfin l'aimer ? Allez-vous l'inviter à vos raouts, lui offrir le thé, le régaler de brochettes caucasiennes, l'embrasser sur la bouche, vous glisser dans son lit, célébrer ses louanges, le couvrir d'honneurs ? Que l'on pût désirer autre chose que cette vie dorée, voilà qui était incompréhensible, qui vous rendait éminemment suspect ! De *leur* point de vue, c'était pure folie. Comment pouvait-on préférer à cette existence celle d'un balayeur taciturne, un grabat rembourré de vieux chiffons en guise de lit, un hangar décati, la lecture d'obscur penseurs, des cogitations sur le génome du Poutivlien et des expériences dont on ne voyait pas la fin ? Qui accepterait de troquer sa vie contre la mienne ? Qui voudrait de l'existence anonyme et minable que je menais ? Qui aurait la force d'âme de se consacrer à autre chose qu'à la satisfaction des désirs de son Moi ? Qui aurait assez de cran pour ignorer les tentations du monde, mépriser l'univers des nantis, de la *chiquerie*², dédaigner le luxe, les honneurs, les richesses, fermer son cœur aux femmes, être sourd aux louanges des flatteurs, faire fi des apparences, se moquer de n'être point admis dans le cénacle des puissants ? Ce Russe-là existait-il ? Pouvait-on le rencontrer ? Pour *eux*, je n'étais qu'un schizophrène atteint d'une forme délirante d'utopisme. Je

1. Au Caucase, maître de cérémonie à la table d'un banquet.

2. Néologisme de l'auteur.

fus soudain secoué d'un petit rire. Oui, parfaitement, le portrait que je venais de broser, tout ce qui venait de me passer par la tête, c'était exactement ce qu'*ils* pensaient de moi, *leur* façon à *eux* de voir les choses. Et peu importait si je passais à leurs yeux pour un cinglé. Je pouvais même dire que c'était justifié. Moi, en tout cas, je savais mieux que personne qui j'étais – un Poutivlien, un mutant, dont la vocation était d'améliorer l'espèce humaine. *Ils* n'avaient jamais su apprécier à leur juste prix les bienfaits de la nature. *Ils* la considéraient comme *leur* propriété privée, sans se douter qu'*ils* n'en étaient qu'un rameau. Oh, je ne me faisais pas d'illusions ! Amorcer une nouvelle spirale de l'évolution, prendre une part active au perfectionnement biologique de l'espèce, ce défi que je *leur* lançais ne soulèverait pas leur enthousiasme. La seule chose qui fût programmée dans *leurs* gènes, c'était la frénésie de consommation. Voilà pourquoi je devais toujours garder présent à l'esprit qu'*ils* ne voyaient en moi qu'un arriéré mental ou, au mieux, un "schizo". Je devais accepter ce jugement, ne chercher en aucun cas à *les* dissuader. » Rasséréné et de nouveau confiant en mes forces, je jetai un coup d'œil par la vitre de la limousine et m'aperçus que nous étions arrivés rue Milioutine. La Mercedes freina devant une modeste bâtisse portant le numéro 17. C'était là, au fond d'une espèce de cave, que se trouvait le siège du parti profasciste « l'Indignation nationale ». Saisissant le paquet avec les billets de banque, je descendis l'escalier conduisant au sous-sol et demandai à être reçu par *monsieur* Pokorny. « Cher camarade, le terme de "monsieur" n'a pas cours chez nous », me fit remarquer une jeune femme vêtue d'un corsage jaune vif, dispa-

raissant derrière l'épais nuage de sa fumée de cigarette. Elle était petite, maigrichonne, avec des yeux cernés. Son paquet de cigarettes, accroché à un cordon, pendait sur sa poitrine plate à la manière d'un médaillon. « Asseyez-vous, je vous prie. Le camarade Pokorny va vous recevoir. Qui dois-je annoncer ? – Dites-lui que je suis envoyé par la rue Léon Tolstoï. » J'évitai de citer nommément le parti. « La rue Tolstoï ? Le mouvement "En avant la Russie" ? – Lui-même. – Ah ! Dans ce cas, vous pouvez entrer directement. » Pénétrant dans le bureau, je découvris un homme de petite taille, replet, avec une barbe fleurie. C'était monsieur Pokorny. Nullement surpris de ma visite, il se leva de son siège avec une déférence appuyée, me tendit une main menue et dit : « Voilà trois heures que je vous attends ! Vous l'avez sur vous ? – Oui. Ce paquet contient la totalité de la somme promise. » Avec une hâte fébrile, il se mit à déchirer l'enveloppe qui contenait les billets. Découvrant dix liasses de coupures de cinquante dollars, monsieur Pokorny s'en empara d'un geste convulsif et les serra contre sa poitrine en piaillant d'une voix de tête : « Me voilà en possession de l'outil révolutionnaire. C'est encore peu, trop peu, mais assez pour commencer à agir. "Donnez-moi l'argent, et je soulèverai le monde !" Dites, fit-il en revenant à moi, ne pourriez-vous pas augmenter un peu votre mise ? Ne serait-ce qu'une rallonge de dix mille ou de trente mille. Notre parti manque si cruellement de dollars, d'euros, de livres sterling, de roubles... Vous voyez ce que je veux dire ? » J'eus l'impression qu'il en rajoutait dans le rôle de l'idéologue fanatique. « Je vous demande pardon, mais je ne suis que le commissionnaire. Vous devriez poser la question à monsieur Kou-

rakine. – Vous avez un peu de thune sur vous ? – Oui. – Combien ? – Cinq ou sept dollars. – Filez-les-moi. Nous devons faire face à des frais énormes. Mettre sept mille personnes dans la rue, ce n'est pas une mince affaire. Par ici, par ici, la monnaie. » Je lui tendis un billet de cinq dollars. « Vous m'avez dit sept dollars et vous ne m'en donnez que cinq. Vous rechignez à la dépense ? La révolution, ça coûte cher. » L'esprit et la tête ailleurs, je tendis à Pokorny deux autres dollars, tandis qu'il continuait à pérorer. « Mon objectif est de régénérer la nation. Toute ma vie a été au service de cet idéal. Je veux déclarer la guerre aux oligarques. Vous connaissez la dernière ? Ils se mettent à acheter des terres à tour de bras. Qu'allons-nous faire de nos trente millions d'agriculteurs ? Notre slogan électoral sera "Les nantis, au goulag !" Vous saisissez la portée d'un tel appel ? » Sa voix de fausset me ramena à la réalité. « Monsieur Kourakine aimerait savoir où vous en êtes de vos préparatifs pour le meeting électoral ? – Nous sommes prêts à hauteur de cinquante mille dollars plus sept, pas un cent de plus. Vous pouvez lui passer le mot. Nous avons confectionné trente pancartes sur lesquelles on voit nos jeunes adhérentes en grande tenue embrasser Parenago, votre adversaire. Ajoutez-y cinquante banderoles avec le slogan "Parenago et notre parti vont refaire la Russie et le monde", cent posters montrant Parenago en train de défiler parmi nos rangs, deux cents portraits où il parade en uniforme du parti avec la mention "Votez pour le candidat du parti *l'Indignation nationale* !" Ça vous ira ? Dites à Kourakine que s'il met encore la main à la poche, nous pourrions tripler... quadrupler notre campagne médiatique. Votre adversaire alors sera cuit. Dans le canton où se déroule

le scrutin, le parti ne fait que trois pour cent des voix. Ce n'est pas notre fief. Nos meilleurs scores, on les réalise dans d'autres régions et d'autres couches de la population. Pour vous, ça signifie quoi ? Que Parenago ne fera pas plus de cinq pour cent et que votre candidat passera haut la main. Et donc, que nous fêterons ensemble sa victoire. Encore cinquante mille dollars, et l'affaire est dans le sac, votre concurrent n'aura plus aucune chance. Faites passer le message à Kourakine. » J'avais écouté sans broncher le laïus enflammé du chef de « l'Indignation nationale ». Il parlait sur un débit rapide, sans chercher ses mots, comme s'il avait appris son texte par cœur. « Entendu », lui rétorquai-je et, remontant l'escalier, j'émergeai à l'air libre. Cette entrevue avec Pokorny était pleine d'enseignements. Elle prouvait une fois de plus le délabrement dans lequel se trouvait le mécanisme des mutations géniques chez l'*homo sapiens*. Je commençais à être las de ces plongées dans son « univers spirituel » et ses abîmes d'abjection. Je me redis une nouvelle fois que, chez les Poutivliens, la raison devait prévaloir sur tout le reste. Vingt minutes plus tard, j'étais de retour au siège du parti « En avant la Russie ». Je dus attendre près d'une heure le retour de Kourakine qui était parti faire un rapport pour je ne sais quelle réunion. Je lui fis une relation aussi fidèle que possible de mon entrevue avec Oudotchkine et Pokorny. Il ne m'écoutait pratiquement pas, passant son temps à décrocher son téléphone. Puis, il finit par m'interrompre. « Écoute, Vassili, j'en ai assez de tous ces minables et de leurs jérémiades. Si Oudotchkine refuse de régler nos factures, c'est simple, on l'obligera à fermer boutique. Des gars comme lui, ils sont des centaines à faire le

siège de notre parti. Ce n'est pas nous qui allons les chercher, c'est eux qui viennent offrir leurs services pour financer nos campagnes électorales. Oui, parfaitement. Pour ce qui est de la proposition des fascistes, elle me paraît intéressante. Il est indispensable d'accorder à Pokorny la rallonge qu'il réclame si l'on veut en finir une fois pour toutes avec Parenago. Mon emploi du temps est minuté, je n'ai pas une seconde à perdre, alors écoute-moi bien. Retourne voir Oudotchkine. Dis-lui que « l'Indignation nationale » a du mal à boucler son budget et qu'il doit une nouvelle fois injecter de l'argent frais. S'il refuse d'obtempérer, dis-lui qu'il devra mettre la clé sous la porte. Parole de Kourakine ! Je pense qu'il te donnera la somme demandée sans faire d'histoires. Tu l'apporteras au siège des fascistes. Bon, cette question étant réglée, tu te rendras ensuite dans le quartier de la Presnia et passeras à l'imprimerie L'Instinct primordial. Tu y prendras les soixante-dix mille tracts de soutien à Parenago, ainsi que les trente-cinq mille dollars de commission que l'imprimerie doit nous reverser pour avoir passé commande chez eux. C'est notre sponsor, le trust Mamon, qui a financé l'impression des tracts. Tu iras remettre tout ce matériel électoral au bureau de consultants Iamine et Filles. Ils se sont engagés à coller ces papillons dimanche matin, aux aurores, sur tous les pare-brise des bagnoles du quartier. Il s'agit d'une colle spéciale. Ce sera la croix et la bannière pour les décoller. Comme ça, les électeurs garderont longtemps un souvenir ému de Parenago. Ensuite, tu passeras chez Gorpinitis. Mon chauffeur connaît l'adresse. Il te remettra une bombinette que tu apporteras à la salle Rossiïa où doit se tenir le meeting électoral du mouvement

«Notre patrie¹». Tu la remettras à Kasgueulov. Tu dois le connaître, il traîne souvent ses guêtres chez nous, au bureau 14. Tu lui rappelleras qu'il doit faire exploser l'engin quinze minutes environ après le début de la réunion. N'aie crainte, il ne s'agit pas d'une vraie bombe. C'est un gaz spécial qui dégage une puanteur telle qu'on a l'impression d'être plongé dans une fosse septique. En moins d'une minute, il n'y aura plus un chat dans la salle. Plus question de réunion. Ils feront moins de voix que nous. Allez, maintenant, au boulot ! Je dois y aller, moi aussi. J'attends ton rapport pour demain matin.» À ma sortie du bureau de Kourakine, j'allai m'enfermer dans la minuscule pièce mise à ma disposition par le parti. Assis sur une chaise, je songai : «Était-ce là *leur* façon de vivre à tous ? Était-ce là *leur* morale ? Là, l'élite de *leur* classe politique ? Plus on s'élevait dans la société, plus on flirtait avec les limites du sordide. Plus les nouveaux Russes étaient riches, plus leurs actes étaient immoraux. Jamais, même en prison ou en camp, je n'avais croisé d'individus aussi pervers. Allez, Karamanov, vite ! Fuis ce monde délétère, retourne à ta solitude.» En deux temps trois mouvements, j'arrachai mes vêtements de marque – costume, cravate, chemise, chaussures – et retrouvai mon apparence ordinaire. Plus pour très longtemps, il est vrai, car je ressentais, plus impérieux chaque jour, le besoin de mener l'existence d'un Poutivlien. Cependant, une voix intérieure me soufflait «Patience, Karamanov ! Tu n'as plus longtemps à attendre. La délivrance est pour bientôt !». D'un pas assuré, plus

1. Allusion au parti «Rodina» (la Patrie), allié du parti présidentiel.

que jamais résolu à persévérer dans la voie choisie – dussé-je pour ce faire violer les lois de ce pays –, je quittai le siège d'«En avant la Russie» avec la ferme intention de ne plus jamais y remettre les pieds. Chemin faisant, je me souvins que j'avais également projeté une incursion dans le milieu scientifique. Les scientifiques allaient-ils apporter quelque chose d'original, d'inédit à mon entreprise ? Deux ou trois expériences devraient suffire pour en avoir le cœur net. Il ne restait plus qu'à choisir le secteur dans lequel procéder à mes investigations. Les mathématiques ? C'était un domaine trop vaste et qui, de surcroît, risquait de me prendre beaucoup de temps. La physique ? Je pouvais me présenter aux spécialistes comme un expert de «l'uniformité de la conception du tenseur de pôle antisymétrique» ou de tel autre problème. Mais, vu la confidentialité de beaucoup de travaux en ce domaine, l'accès aux meilleurs centres de recherches exigerait des formalités administratives beaucoup trop lourdes. Là encore, cela pouvait prendre des mois. Or, le temps pressait, il fallait faire vite. Frapper à la porte des généticiens ? Outre l'extrême frilosité de cette corporation, je craignais de m'engager sur un terrain glissant dont j'aurais du mal à me dépêtrer. Et puis, là aussi, cela demanderait du temps. Il restait les biologistes. Ou les chimistes. Ou les économistes. J'arrêtai mon choix sur ces derniers. Ils me paraissaient d'un abord plus facile. Je n'étais pas obligé de m'adresser directement à eux. Il me suffisait de lancer une recherche sur Internet, de faire des relevés de statistiques et, armé d'un stylo, d'en faire une analyse. On était en avril 2004. Le bureau fédéral des statistiques disposait donc des chiffres de l'année 2003. Je tenais là mon thème de

recherche. Il s'intitulerait « Le développement économique de la Russie en 2003 ». Je n'aurais plus qu'à rédiger une note de synthèse que je soumettrais ensuite à un institut d'économie. Ce serait une entrée en matière pour établir un premier contact. À moi d'étudier ensuite les particularités de ce groupe humain et de déterminer celles qui méritaient d'entrer dans la composition de mon nouveau bouquet de gènes. Je me frottai les mains. Parfait ! J'étais allé relativement vite en besogne. Je me mettrais au travail dès le lendemain. J'irais dans la salle Internet de la bibliothèque et réunirais toutes les informations nécessaires à la rédaction de mon article. Tout à ces pensées, je m'acheminai vers mon domicile de la rue Starovagankov. Je m'effondrai sur ma couche, soulagé d'en avoir fini avec les politiciens et leurs magouilles. Je me dis que, tout bien pesé, la catégorie sociale la plus indépendante, c'était celle des employés de voirie. On m'objectera qu'il était outrecuidant de ma part de tirer une telle conclusion, vu que je ne connaissais aucun de mes collègues préposés à l'entretien des cours d'immeubles et de la voie publique. Mais à peine avais-je anticipé ce reproche que, soudain, les pensées se brouillèrent dans ma tête, faisant place à des images fugitives, confuses, des visions hallucinatoires. Je me retrouvai soudain entouré d'un grand vide. Devant moi, je pus distinguer nettement une fosse d'aisances tandis qu'une voix inconnue m'enjoignait : « Hé ! le rouquin, au travail ! – De quoi s'agit-il ? » demandai-je, surpris. La voix reprit. « Ne compte pas voir arriver le règne des Poutivliens tant que tu n'auras pas purgé cette fosse ! » D'abord interdit, je ne tardai pas à me ressaisir. « Vous croyez me faire peur ? Je ne suis pas

un humain, moi, le travail ne m'effraie pas. Déblayer un trou de trois mètres ? Bon, mettons que cela me prenne deux-trois heures, cinq, peut-être. Au nom du progrès biologique, je suis prêt à tous les sacrifices. S'il le faut, je mettrai cent ans à dégager toute cette merde ! » Je me mis à l'œuvre avec énergie, avec frénésie. Des montagnes d'excréments ne cessaient de s'entasser de part et d'autre de l'excavation. La puanteur était suffocante. Plus d'un an s'écoula. Loin de diminuer, cependant, le niveau des déjections augmentait. La voix avait disparu. Alentour, il n'y avait pas âme qui vive. Hormis moi, Vassili Karamanov, qui continuais à trimer sans relâche. Enfoncé dans les matières fécales jusqu'à la ceinture, je finis par m'interroger. Pour quelle raison étais-je condamné à ce travail de Sisyphe ? Que voulait-on me signifier par là ? Que le règne des Poutivliens n'advierait jamais ? Sottises ! *Notre* temps viendrait forcément. C'était *eux* qui étaient condamnés, pas nous. À présent, j'avais de la merde jusqu'au cou. Un océan d'excréments s'étendait à perte de vue. Pour continuer mon combat et prouver à tous, à moi le premier, que le *cosmicus* représentait une étape nouvelle dans l'évolution de la raison, je me mis à nager à larges brassées, porté par un enthousiasme qui ne faiblissait pas. Mon combat contre l'élément pestilentiel dura de nombreuses années. Les jours, par milliers, succédèrent aux nuits. À aucun moment mes forces ne m'abandonnèrent. Au contraire, elles ne cessaient de croître. Quand, enfin, j'aperçus à l'occident du ciel un mince filet bleu, je crus à un mirage. Pourtant, à mesure que j'en approchais, je percevais le clapotis des vagues, les cris des mouettes, le sel des embruns charriés par la brise

marine. Déjà, je distinguais l'onde limpide, baignée de soleil, les cabrioles des dauphins, les arabesques des poissons volants. « Qu'est-ce que tout cela signifiait ? me demandai-je, stupéfait. Où était donc la fameuse frontière censée délimiter le merdier humain des verts pâturages du paradis poutivlien ? Se pouvait-il qu'il n'existât aucune cloison étanche entre nos deux espèces, l'ancienne en voie d'extinction et la nouvelle en gestation ? Se pouvait-il que le merveilleux royaume des Poutivliens commençât sans transition juste après l'immonde cloaque jaunâtre des humains ? Alors, rien, pas même un petit pas, ne nous séparait ? Se pouvait-il que je fusse si proche des hommes ? Qu'il n'y eût aucune ligne de démarcation entre l'*homo sapiens* et l'*homo cosmicus* ? Aucun bouillon de culture dans lequel les deux espèces, en se mélangeant, eussent donné naissance à une variété intermédiaire, débarrassée de certains traits humains sans être totalement pourvue des traits propres aux Poutivliens ? Car, enfin, entre l'âne et le cheval, il y avait bien le mulet. Entre la taïga et la toundra, la toundra forestière. Entre les poissons et les mammifères, les amphibiens. Entre le jour et la nuit, le crépuscule ? Alors, pourquoi n'existait-il aucune barrière entre les Cro-Magnon et les Poutivliens ? Mais, rappelle-toi, Vassili, il n'y en avait pas eu non plus, entre les Néandertaliens et les Cro-Magnon ! Les deux espèces avaient cohabité pendant un ou deux millénaires, puis les hommes de Neandertal avaient fini par s'éteindre. De toute évidence, il faudrait compter aussi un bon millier d'années avant de réussir à créer d'authentiques Poutivliens sur la base d'échantillons d'humains. Comment pourrais-je y parvenir à moi tout seul si le problème essentiel, celui d'un allongement

significatif de la durée de vie, n'était pas résolu ? Je n'en aurais tout simplement pas le temps. Prenons le cas de l'araignée commune. En partant du principe que celle-ci mettait une journée entière à parcourir dix, voire vingt mètres, il lui faudrait mille à deux mille ans pour couvrir la distance entre Poutivl et Vladivostok, soit huit mille kilomètres, soit huit millions de mètres. Ma situation rappelait celle de cette araignée. Où puiser les réserves de temps nécessaires pour mener à bien mon projet ? Je ne voyais qu'une solution. Trouver la clé de l'immortalité. Comment ça ? Tout seul ? Oui, tout seul. En tout cas, pour l'instant. J'avais bien affronté en combat singulier, pendant ce qui m'avait semblé une éternité, la mer des déjections humaines avant de déboucher sur le grand large de l'océan poutivlien. À aucun moment, l'*homo sapiens* n'était venu à ma rescousse. La société du futur sera donc une société sans humains. Je serai le premier à *leur* barrer la route. *Ils* étaient incapables de relever le défi de l'évolution ! ... Mais, imaginons un instant qu'on mette notre araignée dans une boîte d'allumettes et qu'on la transporte jusqu'à Vladivostok en avion. Le voyage ne prendrait alors plus que dix heures ! En d'autres termes, il m'était toujours loisible de recourir aux technologies modernes les plus avancées pour accélérer le processus de mutation et accéder à l'immortalité de mon vivant. L'immortalité pour moi tout seul ? Oui, parfaitement. Je n'avais pas besoin d'eux. Mais que faire des grands esprits et des sommités intellectuelles à la lecture desquels je me délectais et qui étaient encore en vie ? Que faire des James Watson, Viktor Makkiusik, Joseph Stiglitz, Ilia Prigojine, Robert Merton, Leonid Korotchkine, Alexei Abrikosov, Iouri Altoukhov ? Sans parler

de dizaines et de centaines d'autres. Devais-je *les* condamner au sort commun, m'enthousiasmer pour *leurs* idées et faire ensuite semblant de ne pas remarquer *leur* absence? *Les* accompagner vers le néant éternel sans un regret, sans une larme?» C'est alors qu'en parfaite contradiction avec les principes poutiviens, mon cœur se mit de nouveau à parler. Un problème de cette gravité, me souffla-t-il, ne pouvait être réglé que par la voie d'un compromis... En attendant, j'avais beau continuer à nager, toujours pas de côte en vue. De quel côté me diriger? Quand aborderais-je enfin la terre ferme? À moins que, pour devenir un véritable Poutivlien, il ne faille d'abord passer par l'état aquatique? Loin de m'effrayer, l'idée me fit sourire. Oui mais, dans ce cas, à partir de quels éléments façonner le *cosmicus*? Je n'avais d'autre matériau sous la main que ma propre personne. Serait-il possible que l'opération se réalisât à partir du seul Vassili Karamanov? Si les circonstances l'exigeaient, j'étais prêt à relever le défi! Je continuais à glisser sur la surface étale et azurée. Toujours pas de rivage en vue. Non que je fusse inquiet, c'était avec plaisir, au contraire, que je fendais en solitaire la masse liquide infinie. Je rêvais d'explorer ces abysses marins, de m'en rendre le maître. Vassili Karamanov se souciait comme d'une guigne de prospérité matérielle. Argent, objets précieux, propriété sous toutes ses formes m'indifféraient. Si je devais disparaître, je ne possédais rien dont je dusse me départir, que ce fût à Moscou ou dans toute autre ville. Je ne possédais pas de maison dotée des derniers équipements en matière de confort. Et jamais je n'avais aspiré à en posséder. Je n'en avais pas besoin. Le dépouillement ascétique de mon logis

m'incitait à une vie résolument solitaire, tournée vers des méditations purement poutiviennes. D'ailleurs, toute grandeur autre que celle de l'esprit m'eût paru incongrue, hors de propos. Le *cosmicus* n'avait que faire du luxe, des honneurs. Seuls mes « primitifs cousins » pouvaient trouver là matière à se pâmer. Ce n'est pas que je tirais gloire de mon détachement des biens de ce monde. Simplement, la soif de les posséder n'était pas inscrite dans *mes* gènes. Autre détail qui méritait d'être relevé. C'est au cours de cette traversée que je me découvris une autre capacité surprenante, celle de pouvoir me passer entièrement de nourriture. J'étanchais ma soif en buvant l'eau de mer qui, au demeurant, ne me paraissait nullement salée. Et je n'avais besoin de rien d'autre. Cette découverte me ravit. Elle venait corroborer mon intuition de départ – à savoir que le Poutivlien devait être une créature économiquement « rentable ». J'étais l'exemple vivant du bien-fondé de cette hypothèse. Un autre détail me remplissait d'aise. J'avais toute ma vie rêvé d'une existence solitaire et voilà que ce rêve devenait réalité. Je me retrouvais seul au milieu d'un espace, d'une étendue sans limites! À peine eus-je le temps de m'en réjouir que le réveille-matin sonna. Émergeant à contrecœur de mon sommeil, j'eus le plus grand mal à ouvrir les yeux et dus reconnaître non sans déplaisir que tout ce que j'avais pris pour la réalité n'était une fois de plus qu'un songe. Mais, quelques instants plus tard, mes idées s'étaient clarifiées et j'avais recouvré mes esprits. Ma toilette faite, je déjeunai, et sortis vaquer à mes occupations. Tout en nettoyant la cour du musée, je repensai à mon idée de dresser un bilan de santé de l'économie russe. Mais soudain, je m'arrêtai, troublé.

Avais-je réellement conçu ce projet ou bien l'avais-je rêvé ? Impossible de répondre avec certitude. « Étais-je victime de confusion mentale ? En tout cas, quelque chose ne tournait pas rond dans ma tête. » Ma tâche achevée, je regagnai mon hangar, me changeai, et filai en vitesse à la bibliothèque. Je passai deux semaines complètes à dépouiller les statistiques, analyser les chiffres, supputer les réformes nécessaires, réfléchir sur une refonte radicale de l'administration russe... Et c'est seulement après avoir collecté une masse impressionnante de données que je m'enfermai dans mon repaire et passai mes moments de liberté à taper consciencieusement mon texte sur un vieil ordinateur. Au final, mon étude, que j'intitulai « L'économie russe dans l'étau d'une série d'erreurs », proposait une synthèse de l'état actuel de l'économie russe, mâtinée de quelques considérations polémiques. Il n'y avait pas de quoi fouetter un chat, ni révolutionner l'économie. Ce n'était ni plus ni moins que le point de vue objectif et intransigeant d'un chercheur indépendant, chose qui faisait tant défaut aujourd'hui à la Russie. Mon opus achevé, j'allai le proposer à divers instituts de recherche et rédactions de journaux. J'étais impatient de connaître le jugement d'experts moscovites sur les travaux d'un Poutivlien. Beaucoup de journaux avaient leur siège dans le centre-ville, à deux pas du musée Serov. À peine un quart d'heure de marche, et j'étais rendu à la rédaction du journal *Les Nouvelles*¹. Un agent de sécurité posté à l'entrée du bâtiment m'intercepta. « C'est pourquoi, monsieur ? – Je voudrais voir

1. En russe, *Vesti*. Le titre fait penser à celui d'un quotidien célèbre, les *Izvestia* (même traduction).

le rédacteur en chef. – Mikhaïl Bojokine personnellement ? Vous aviez rendez-vous ? – Non, je ne connais personne de la rédaction. J'ai rédigé un article que j'aimerais proposer au journal. – Ah, dans ce cas, annoncez-vous par téléphone. Le numéro du standard est indiqué sur le cadran. » Je composai le numéro indiqué. Une voix féminine me conseilla de laisser mon article au poste de contrôle. « Je descendrai le prendre un peu plus tard, précisa la dame. Vous n'avez qu'à nous rappeler d'ici un jour ou deux. » Je me rendis ensuite aux *Nouvelles de la capitale*¹ dont la rédaction se trouvait juste en face. Puis, dans la foulée, j'allai frapper à la porte d'autres organes de la presse centrale. Pas un des responsables de ces diverses publications n'accepta de me recevoir. Chaque fois, c'était la même antienne : « Déposez votre papier au poste de contrôle. » *Ils* se disaient probablement qu'il n'y avait rien d'intéressant à attendre de ce Vassili Karamanov, inconnu au bataillon. Le lendemain, je repris mon bâton de pèlerin et portai mon article d'abord à l'Institut d'économie, puis à l'Institut scientifique de la recherche financière, puis à l'Institut de l'économie mondiale et, pour finir, à l'Institut des économies de transition. Toutes mes tentatives pour entrer en contact avec ces divers organismes se révélèrent vaines. À peine ouvrais-je la bouche pour dire « Bonjour, je suis l'auteur d'une étude sur l'état de l'économie russe et souhaiterais avoir votre avis », que l'on me rétorquait : « Chez nous, le dépôt des articles est un

1. En russe, *Stolytchnye novosti*. Le titre est aussi un pastiche de celui d'un autre hebdomadaire célèbre, *Moskovskie Novosti* (les *Nouvelles de Moscou*), proche des milieux d'opposition.

service payant. Vingt dollars la page. Pour la lecture, c'est deux dollars. Dites-nous d'abord si vous acceptez nos tarifs et combien de pages fait votre texte.» La question me prenait tellement au dépourvu que je restais sans voix. J'ignorais, ma foi, qu'il fallait payer un droit d'entrée pour avoir accès à la recherche. L'entretien n'allait généralement pas plus loin. Décidément, le pays où je vivais ne cessait de me décevoir et je regrettais de ne pouvoir en changer sur-le-champ l'ordre des choses. Reprenant lentement le chemin de mon réduit, je me dis que les humains traversaient une crise d'une gravité sans précédent. Une crise qui n'était pas seulement morale. Ce qui les menaçait, c'était une véritable catastrophe biologique ! Quelques jours plus tard, je téléphonai aux *Nouvelles*. La même voix féminine me répondit d'un ton désinvolte : « Ah, c'est vous Karamanov. Nous avons lu votre article. Il est beaucoup trop long. Quinze feuillets, c'est l'équivalent d'une page entière de journal. Le tarif d'une page, c'est trente à cinquante mille dollars. J'en ai parlé au rédacteur en chef, il accepte de vous publier pour douze mille dollars. Apportez-nous l'argent en liquide et votre papier sera publié dans les deux jours qui viennent. Allô ? Vous êtes toujours en ligne ? » J'avais raccroché, abasourdi. Je ne voyais rien dans mon article qui justifiât d'être taxé d'une pareille somme. Je n'y faisais pas de publicité pour le *cosmicus* ! À moins qu'ils n'aient lu entre les lignes que je voulais procéder à la *poutivlinisation* de l'humanité et que, pour la peine, j'exigeais une somme en dollars à plusieurs zéros ? Pour percer ce mystère, je me repassai mentalement quelques passages de mon texte. J'y écrivais, entre autres : « *La présente étude ne procède*

de nulle intention malfaisante, ni d'une quelconque volonté de nuire. Son unique ambition est de pointer les erreurs grossières du pouvoir en matière de politique économique. La seule motivation de son auteur est le civisme, un sentiment que les Russes, fût-ce encore timidement, commencent à s'approprier. Pour ma part, cet esprit citoyen n'a d'autre motif que le sens des responsabilités et les inquiétudes que m'inspire le destin de notre nation. » Était-ce cette profession de foi qui avait incité les journalistes des *Nouvelles* à prélever leur dîme ? À moins que ce ne fût cet autre passage : « *La Russie traverse une crise sans précédent. Les Russes lisent de moins en moins. Ils oublient jusqu'aux noms de Gogol, Dostoïevski, Tolstoï. Ils refusent d'écouter la musique de Tchaïkovski, Moussorgski, Chostakovitch. Ils ne s'enthousiasment plus pour les toiles de Brullov, Verechtchaguine, Lévitane¹. Ils ignorent qui étaient Pavlov, Landau, Vavilov, Tamm. Ils ne veulent plus rien savoir de Karamzine², Soloviev, Klioutchevski. Ils sont persuadés que l'esprit national russe n'a besoin que d'une chose : la culture pop, la politique pop, la science pop, l'économie pop. Que les valeurs classiques et éternelles sont aussi nuisibles à la Russie que les premières gelées d'hiver pour une jeune pousse. Qui oserait prétendre, dans ces conditions, que notre pays est riche et capable de s'autosuffire ?* » Était-ce pour me faire payer mon franc-parler, mon refus de la langue de bois, que l'on me réclamait un tribut en dollars ? Assurément, la Russie post-soviétique faisait fi des règles universelles.

1. Peintres russes du XIX^e siècle.

2. Historien et homme de lettres russes du début du XIX^e siècle.

Partout dans le monde, c'était aux experts d'être rétribués pour leur travail. Chez nous, c'était aux experts de payer pour avoir le droit d'exprimer leur point de vue ! Quelle leçon tirer de tout cela ? Fallait-il y voir un progrès ou bien une décadence de la nouvelle civilisation russe apparue sur les ruines de l'empire soviétique ? À moins que la véritable raison ne fût que mon article tranchait trop avec l'habituel jargon des économistes ? Je parie que la réaction des *Nouvelles* eût été toute différente si j'avais, par exemple, rédigé mon article dans ces termes : « *En revanche, si l'on examine le dynamisme de l'économie russe sous l'angle territorial et géographique, on découvre des choses surprenantes. On constate que l'essor industriel repose presque exclusivement sur les régions productrices de pétrole et de gaz, sur les grandes villes métallurgiques comme Moscou et Saint-Petersbourg. À elle seule, la capitale russe contribue pour plus de quarante pour cent à la croissance industrielle du pays. Et là encore, ce sont les branches liées à l'industrie pétrolière – pétrochimie, pharmacologie, équipements pour l'extraction et le raffinage du pétrole – qui connaissent les rythmes de croissance les plus rapides. Quant à la région de Saint-Petersbourg, vingt-six pour cent de sa croissance industrielle reposent sur les commandes militaires destinées à l'exportation. La quasi-totalité des autres régions de Russie sont plongées dans un profond marasme économique. Le pays ressemble de plus en plus à un Eldorado du type Venezuela ou Nigeria où, en dehors des grandes villes et des régions pétrolifères, règnent la sous-production et la misère.* » Non, franchement, je n'arrivais pas à comprendre d'où venait ce tarif prohibitif de douze

mille dollars. Quel intérêt, pour un scientifique, de se faire publier à grands frais dans un quotidien dont l'audience était somme toute relativement modeste ? À moins qu'il ne faille désormais payer de sa poche le droit de critiquer la politique du gouvernement ? Ainsi, étaient-ce donc ces lignes qui, plus que les autres, avaient eu le don d'exciter la convoitise des rédacteurs des *Nouvelles* ? « *Fin 2003, les emprunts d'État s'élèveront approximativement à trente milliards de dollars. Si la tendance à l'accélération des émissions se maintient à son niveau actuel, d'ici à quatre ans, les emprunts formeront une pyramide une fois et demie supérieure à celle qui avait entraîné le krach de 1998. Le gouvernement semble avoir totalement oublié la crise de 1998 et les ravages qu'elle a causés dans l'économie du pays. Le plus étonnant, c'est qu'il n'a aucune raison de créer une nouvelle pyramide d'obligations d'État. Dans les années 1994-1998, l'équipe dirigeante avait justifié la hausse régulière des émissions de bons du Trésor par la nécessité de combler le déficit croissant du budget fédéral. Cette politique, aujourd'hui, n'a plus de raison d'être. Voilà plusieurs années, en effet, que la Russie enregistre un excédent budgétaire. Dans ces conditions, quel est l'intérêt d'édifier une nouvelle pyramide financière et d'accroître la dette intérieure ? Une question à laquelle nos gouvernants se gardent bien de répondre.* » Pour me consoler de ce nouvel échec, je me dis que leur monde était plein de paradoxes et de subtilités byzantines auxquels je n'entendais pas grand-chose. Et c'est avec une circonspection plus grande encore que j'appelai les *Nouvelles de la capitale*. Au bout du fil, un dénommé

Tokoutchaev¹ se lança sans autre forme de procès dans des considérations sur la mauvaise passe financière que traversait actuellement son hebdomadaire et l'avenir incertain auquel celui-ci était promis. Je m'empressai de raccrocher. Je me félicitai d'avoir coupé court à l'entretien car, venant de cet organe de presse², il m'eût été désagréable de m'entendre proposer une quelconque transaction commerciale. Tel n'eût peut-être pas été le cas, mais je ne voyais pas pourquoi *ils* me mêlaient d'entrée de jeu à leurs problèmes de cuisine interne. Je renonçai à rappeler les autres journaux. À en juger par le fait que « L'économie russe dans l'étau d'une série d'erreurs » ne fut publiée nulle part, c'était là une sage décision. Tout compte fait, mon analyse n'avait suscité d'autre intérêt que financier. Tout le monde m'avait réclamé des dollars. Ma brève incursion dans les milieux scientifiques et journalistiques avait achevé de me convaincre que la crise culturelle actuelle sente n'était que la manifestation extérieure de la fracture génétique des humains. Finalement, je revenais bredouille de ma « marche vers le peuple³ ». Je l'avais entreprise dans l'espoir de découvrir quelque chose qui pût être utile aux Poutivliens.

1. Le nom évoque celui de Dmitri Dokoutchaev, journaliste aux *Nouvelles de Moscou*.

2. Les *Nouvelles de Moscou* étaient, jusqu'à l'arrivée de leur actuel patron, Arkadi Gaïdamak un hebdomadaire de tendance démocratique.

3. « La marche vers le peuple » : nom donné à un mouvement populiste à la fin du XIX^e siècle en Russie. Des aristocrates et des intellectuels allèrent répandre les « lumières » au sein du peuple afin de lui permettre de jouer le rôle que les théoriciens du socialisme lui assignaient dans l'Histoire.

Mais le commerce des hommes m'avait prouvé de façon éclatante que ces derniers ne recelaient rien ou presque rien d'« utile » à la Cause. À ce propos, je me remémorai les notes de voyage du baron Von Herberstein¹ qui, de retour de Russie, au XVI^e siècle, écrivait : « On peut observer chez les Russes d'étranges rites. Un homme de condition modeste n'a pas le droit d'entrer à cheval dans la résidence d'un seigneur. Les gens pauvres et d'humble extraction n'ont que difficilement accès aux nobles. Ceux-ci ne se montrent que rarement en public afin de ne pas galvauder le prestige et le respect dont ils entourent leur personne. » Ces observations dataient d'il y a plus de trois siècles. Mais, de nos jours, l'individu ne s'appartenait toujours pas. Il restait l'otage de son architecture génique. Certes, j'étais loin d'avoir percé tous les mystères de la nature humaine mais, pour l'essentiel, ma curiosité était satisfaite et ma vision des choses plus claire. Une question néanmoins demeurait sans réponse. Quel sort réserver aux hommes dont les ouvrages avaient nourri ma réflexion, soulevé mon enthousiasme ? C'est alors qu'une pensée me vint brusquement à l'esprit. « Et si les autres humains avaient *eux* aussi des idées intéressantes et n'avaient d'abject que *leur* seul mode de vie ? » Alors, la conclusion à en tirer serait simple. Cela voudrait dire qu'il existait un hiatus énorme entre le gène responsable de la pensée et celui responsable du comportement. De toute évidence, c'était là l'origine d'une des tares les plus rédhibitoires de l'espèce humaine : l'éternel conflit entre la pensée et

1. Sigmund von Herberstein (1486-1556), diplomate allemand qui se rendit à plusieurs reprises en Russie.

les sentiments, entre l'intellect et l'affect. La résistance opposée par l'affect empêchait la raison de s'épanouir, de fonctionner à plein régime. Elle était comme prisonnière des influx du cœur, entravée dans son essor. Ma mission consistait à faire sauter ces entraves, à supprimer ce blocage. Oui, pas de doute, c'était par là que je devais commencer. Le lendemain, je m'éveillai avec la ferme intention de m'atteler à cette tâche, urgente entre toutes. À vrai dire, j'en avais depuis toujours ressenti la nécessité. Simplement je ne savais pas par quel bout prendre les choses, où donner le premier coup de pioche. C'est alors que je fus pris d'une illumination subite. Le mieux ne serait-il pas d'ouvrir une enquête judiciaire afin de peser les « pour » et les « contre » de mon projet de *poutivlinisation* ? Mais, à quoi pouvait bien servir ce genre d'enquête, m'inquiétais-je aussitôt, si un tel projet n'existait que dans mon imagination ? Puisque personne ne savait rien – et ne pouvait rien savoir – de mon entreprise, qui se constituerait partie civile ? Eh bien moi, tout simplement. Sous un nom d'emprunt et sous mon hypostase humaine, je comparais en qualité de plaignant. Et la défense ? Qu'à cela ne tienne, je revêtirai aussi la toge de l'avocat. Et le ministère public ? J'endosserai également l'habit du procureur ainsi que tous les insignes afférents à sa charge. Et le juge ? Ce sera moi encore. Coiffé d'une perruque à boucles grises, je siégerai dans le fauteuil à haut dossier du magistrat. Et qui sera le témoin ? Encore moi. Je serai le flic qui aura suivi tout le déroulement de l'affaire en épiant les menées du prévenu par le trou de la serrure. Et l'accusé ? Toujours moi, vêtu de mon costume et de mes baskets *made in Vietnam*. Quand

s'ouvrira le procès ? Sur-le-champ. Le temps de balayer une dernière fois la rue, de changer de tenue, et ma tanière de la rue Starovagankov se transformerait en salle d'audience. Les six protagonistes du procès se mirent à applaudir, à sourire, à émettre de joyeux clappements de langue comme s'ils avaient toujours attendu ce moment. Les impudents ! Ils semblaient avoir oublié qu'ils n'existaient que dans mon cerveau. Les bras m'en tombaient. Il suffisait de donner forme humaine aux fruits de son imagination pour qu'ils se mettent *illico* à revendiquer *leurs* droits ! Mais n'ayez crainte, Vassili Karamanov saura vous tenir en respect. Mon projet, pour réussir, devait, j'en étais convaincu, recevoir la caution de la loi. La « solution finale » requerrait, à n'en pas douter, un arrêt de justice. Un acte d'une telle audace devait être sanctionné par le verdict d'un tribunal afin que nul ne pût me traiter d'imposteur, prétendre que j'avais inventé Dieu sait quoi, que je me livrais à des manipulations géniques douteuses, que j'opérais des croisements, des panachages contre nature, que je mélangeais des choses incompatibles, le beau et le sordide, le pur et l'impur. J'étais tellement impatient d'ouvrir la séance que je maniais mon balai plus promptement encore qu'à l'ordinaire. Il n'y avait pas une minute à perdre. *Désormais, tout s'éclairait enfin, tout s'ordonnait de façon logique, et ma conscience se trouvait soulagée d'un grand poids. La quête de mon Moi avait, semble-t-il, débouché sur la sérénité à laquelle j'aspirais tant depuis l'enfance.* Si impatient que je fusse d'ouvrir ce procès, je me sentais étonnamment calme. J'étais convaincu que la journée d'aujourd'hui mettrait un point final à ma quête fébrile,

donnerait une impulsion décisive à l'objectif de toute une vie. Qu'on n'en doute point, en tant qu'accusé, j'avais beaucoup de choses à déballer. Mais j'étais prêt également à entendre les griefs, voire les accusations, qui seraient portés contre moi. Je me hâtai de regagner mon hangar. Après m'être prestement délesté de mes vêtements de travail, lavé le visage et les mains, j'enfilai une chemise propre, l'unique costume de ma garde-robe, disciplinai les mèches rebelles de ma tignasse rousse et, ceci fait, d'une voix forte, solennelle, annonçai : « Messieurs, la Cour ! » L'assistance se leva d'un bond. À partir de cet instant, je me consacrai corps et âme au procès. J'étais persuadé que les deux parties en présence, l'accusation comme la défense, forgeraient leur intime conviction sur un seul et unique critère : le caractère urgent des mutations. Il était clair, en effet, qu'en rééquilibrant l'architecture génique de l'homme on intégrerait une fois pour toutes à sa conscience l'ensemble de ses composantes juridiques et éthiques. Contrairement au reste de l'assistance, le procureur se leva avec nonchalance, émit un bâillement, se rassit, et se plongea derechef dans la lecture de la revue *Place rouge*¹. Prenant place dans son fauteuil à haut dossier, le juge ouvrit la séance. « Messieurs ! Le citoyen Vassili Karamanov est cité à comparaître devant le tribunal à la suite d'une plainte déposée par le citoyen Ivan Spesivtsev. L'objet de la plainte est le suivant. Monsieur Spesivtsev accuse monsieur Karamanov de se livrer à des manipulations de notre patrimoine génétique sans avoir reçu pour ce

1. Ce nom évoque celui du mensuel littéraire *L'Étendard rouge* (*Krasnoïe znamia*), naguère organe littéraire de l'armée soviétique.

faire l'aval des autorités compétentes, acte qui constitue une infraction caractérisée à la législation de la Fédération de Russie. » « Spesivtsev¹, pensai-je à part moi, comme pseudonyme, on fait mieux. Le plaignant ne s'est pas foulé. » « Le tribunal souhaiterait entendre les deux parties sur le fond de l'affaire, reprit le juge. Je vous en prie, monsieur Spesivtsev, à vous la parole. » Je regardais les mains du juge occupées à promener une loupe au long manche d'ivoire sur le drap vert de la table et voulais croire de toutes mes forces en la raison de mes « primitifs cousins ». Cependant, mon accusateur gardait le silence, l'air quelque peu désarçonné. Il ressemblait comme deux gouttes d'eau à ces ronds-de-cuir de la capitale, bureaucrates tatillons qui tyrannisent les Russes au quotidien. Son regard fuyant trahissait le fonctionnaire vénal en quête d'une combine qui, même ici, dans l'enceinte du tribunal, lui permettrait de toucher un pot-de-vin. Pourtant, ses hésitations furent de courte durée et, semblant avoir trouvé enfin le bon filon, il s'anima et attaqua bille en tête. « Je dispose d'informations attestant que le prévenu, Vassili Karamanov, nourrit depuis toujours une haine tenace de l'humanité. Dieu sait pourquoi, ce monsieur s'est persuadé qu'il était un surhomme et s'est arrogé le titre de "Poutivlien", alias *cosmicus*. Il passe sa vie à rechercher des formules destinées à trafiquer le code génétique de nos concitoyens et ce, dans l'illégalité la plus totale. Dans le laboratoire privé qu'il a installé à son domicile de la rue Starovagankov, monsieur Vassili Karamanov s'est mis en tête d'accélérer le processus des mutations génétiques. En tant

1. Du mot *spes*, « morgue », et *spesivyi*, « orgueilleux ».

que sujet de droit russe, je m'élève solennellement contre cette atteinte à l'intégrité de la personne humaine, qui procède d'une démarche pseudo-scientifique et des visées mégalomanes d'un esprit présomptueux. Je demande au tribunal d'interdire formellement à monsieur Karamanov de poursuivre toute activité dans ce domaine. La Russie compte suffisamment de centres de recherche pour mener à bien ce genre d'expériences. Je pense, par exemple, à l'Institut Vavilov de biologie du gène, à l'Institut de génétique générale de l'Académie des sciences, ou à l'Institut de génétique et de sélection des micro-organismes, pour ne citer que les plus connus. Je ne vois pas ce qu'un obscur employé de voirie, débarqué de sa lointaine province sans même un diplôme secondaire en poche, pourrait bien apporter à la génétique. Son projet représente pour nous tous un danger mortel. Je le répète, messieurs, un danger mortel ! Pour le bien de la collectivité tout entière, il vaudrait mieux que monsieur Karamanov se contente de veiller à l'entretien du secteur relevant de sa compétence. Il est beaucoup plus utile dans ce domaine. Il a de l'expérience, du métier, de l'ancienneté, il touche des primes. Il a seulement besoin de prendre un peu de vacances. Qu'il aille par exemple à Anapa¹. L'air marin lui fera le plus grand bien. Il lui rafraîchira les méninges et débarrassera son cerveau de toutes ses scories. Tel le fils du cordonnier mal chaussé, Karamanov le balayeur a la tête pleine de saletés.» Le plaignant éclata de rire, satisfait de son trait d'esprit, puis il reprit : « Le code du travail lui accorde le droit au repos. Or, Karamanov

1. Ville balnéaire sur la mer Noire.

enfreint la législation. Depuis des années qu'il travaille comme agent de voirie, il n'a pas pris un seul jour de congé. Il faut infliger une pénalité au musée Serov. Tout employeur qui se rend coupable d'une infraction au code du travail est passible d'une amende. À son retour de congé, Karamanov n'aura plus qu'à réintégrer son poste, se marier, acheter un appartement, élever des enfants, bref mener la vie normale d'un citoyen comme vous et moi. Je demande instamment au tribunal de lui interdire de poursuivre, ne fût-ce qu'en pensée, le projet inepte et contraire à l'humanité qui est le sien. Quel est, au juste, l'objectif poursuivi par Karamanov ? Se moquer de *nous* ? Lui, un simple balayeur des rues ! Des excentriques dans son genre, notre pays en a à revendre. Chacun sait qu'un déficient mental reste un déficient mental, quel que soit son handicap. S'il ne termine pas sa vie en prison, il finira par sombrer dans l'alcool ou une maladie psychique incurable. Votre Honneur ! Vous et moi ne souhaitons qu'une chose, sauver un homme modeste, inoffensif, un honnête travailleur, en le détournant d'un projet aussi abracadabrante que funeste. D'ailleurs, si on le laissait faire, si on entérinait son projet sur le plan légal, soyez sûrs qu'il nous étranglerait tous. Il n'épargnerait personne, ni vieillards ni enfants ! Si vous me permettez de vous livrer mon intime conviction, monsieur le juge, Karamanov est un être extrêmement dangereux pour la société. Une nouvelle fois, je demande au tribunal de lui interdire formellement de poursuivre ses expériences. C'est tout ce que j'avais à dire.» Il se fit un grand silence dans la salle. On eût dit que chacun passait mentalement en revue les arguments les plus susceptibles de faire mouche. Les protagonistes

de ce procès ressemblaient plus à des personnages de Tolstoï ou de Boulgakov qu'à des créatures nées de mon imagination. Regardant alternativement à droite et à gauche, le procureur époussetait avec application, pour ne pas dire avec ostentation, les pellicules de son veston, ou bien se curait l'oreille avec son doigt. L'air pénétré, mon avocat prenait des notes, calligraphiant chaque lettre avec soin. Sans doute préparait-il sa plaidoirie ou les répliques qu'il comptait jeter à la figure de la partie civile. Il toisait celle-ci avec une hargne non dissimulée. Le témoin – je veux parler de l'agent de police – affichait au contraire une mimique, yeux clos, mine languide, qui semblait signifier qu'il était au comble de la béatitude. Tout ce qui se déroulait dans l'enceinte du tribunal ne paraissait pas le concerner. Mais ce n'était qu'une impression. Sa main droite, dissimulée sous la table, faisait un geste obscène en direction de mon avocat. Pour ce qui était du juge, tapotant sa joue gauche avec son index, il semblait perdu dans ses pensées. Il s'efforçait d'afficher un air serein et sagace, comme il seyait au premier magistrat mais, le plus clair du temps, il gardait le silence. Sa moue ennuyée n'augurait rien de bon. « Ne sentait-il donc pas que ma conscience était un volcan en ébullition ! » m'interrogeais-je avec étonnement. Enfin, vrillant son regard sur moi comme s'il revenait brusquement à lui, le juge lança : « La parole est à l'accusé. Je vous en prie, monsieur Karamanov, qu'avez-vous à déclarer sur le fond de la procédure engagée contre vous ? – Votre Honneur, j'irai droit au but. Je ne cacherai pas au tribunal, non plus qu'à l'opinion publique russe, qu'en effet, mon projet de régénérer l'humanité est un vieux rêve. Les raisons qui m'y

poussent sont multiples. » Le procureur m'interrompit : « Vous n'avez pas le droit de tenir ce genre de propos. Pour qui vous prenez-vous, Karamanov ? Pour Dieu le Père ? Pour le Président de la Russie ? ! Vous n'êtes qu'un balayeur des rues. Je proteste ! Un prévenu n'a pas le droit de déclarer à la barre qu'il veut modifier l'espèce humaine et qu'il a de sérieuses raisons pour le faire. Savez-vous que tenir publiquement ce genre de propos peut être assimilé à outrage à magistrat ? – Votre Honneur, fit mon avocat en bondissant de son siège, ou bien nous laissons monsieur Karamanov s'exprimer librement dans l'intérêt même de la clarté des débats. Ou bien nous lui imposons silence et, dans ce cas, nous nous condamnons à ne rien comprendre à cette ténébreuse affaire ! – Demande accordée, fit le juge. Accusé, poursuivez, je vous prie. » Je coulai de nouveau un regard du côté de l'agent de police et constatai que le témoin, la main repliée sous la table, continuait à pointer son majeur en direction de mon avocat. « Pourquoi fait-il ce geste ? m'étonnai-je. Bon, enfin, je tirerai cette chose au clair plus tard. Le procès ne fait que commencer. » Pour l'heure, je voulais me concentrer, rassembler mes idées avant de poursuivre mon plaidoyer. Mille pensées, toutes plus audacieuses les unes que les autres, m'assaillaient. Néanmoins, tel un réalisateur expérimenté visionnant des rushes et coupant sans hésiter les prises superflues, ma raison impassible les passait au crible. Des pensées aussi froides que mon plaidoyer était ardent. « Votre Honneur, repris-je, quand des scientifiques se mêlent de modifier les gènes du maïs, du blé, du soja, de la betterave à sucre, ou d'autres végétaux, l'opinion publique y trouve-t-elle à redire ? Non. Pourquoi ?

Non seulement elle ne proteste pas, mais elle consomme en abondance tous ces produits. Qu'est-ce qui a poussé les scientifiques à commettre cet acte sans précédent dans l'histoire de l'humanité – modifier la composition génétique des céréales, des fruits, des légumes telle qu'elle s'était façonnée tout au long de centaines et de centaines de milliers d'années ? Le pain en est-il devenu moins agréable à manger ? Les pommes de terre ont-elles perdu leur capacité à cuire ? A-t-on cessé d'extraire le sucre de la betterave, ou l'huile du colza ? Les abeilles ont-elles cessé de butiner les champs de seigle ? Non. Le problème, c'est que rien n'a changé, que tout est resté immuable depuis la nuit des temps. C'est bien là le malheur. Votre Honneur, depuis qu'en Russie le pouvoir est échu aux mains des économistes, le génome humain est devenu l'objet d'une course à la rentabilité effrénée. Or les gains de rentabilité dépendent avant tout de la dynamique de la demande. Plus la demande est élevée, plus les coûts de revient diminuent, plus la rentabilité augmente. C'est ainsi que les lois économiques ont altéré l'architecture génique de mes primitifs cousins dont le développement accusait déjà un important retard. *Leur* intellect s'est dégradé. La culture pop a pénétré par tous les pores l'espèce biologique de l'*homo sapiens*. Alors que le nombre des humains ne cesse de croître, leur raison, elle, se réduit comme une peau de chagrin. Voilà la clé de tout le mal. Pour obtenir le rendement maximum de blé à un coût minimum, pour récolter dix tonnes de colza à l'hectare au lieu de quatre, pour extraire quatre-vingt-dix pour cent d'huile de soja au lieu de quarante-trois, il a fallu modifier génétiquement ces végétaux. Il faut faire de même avec les

hommes. Pour que l'être humain devienne rentable, pour qu'il puisse relever le défi lancé par la raison suprême et conquérir le cosmos non pas sur des écrans virtuels, mais dans la vie réelle ; pour que son intellect puisse le nourrir lui, sa famille, ses concitoyens, mais aussi toute la cohorte des affamés et des déshérités de la planète ; pour qu'il consomme moins d'aliments, moins d'eau, moins d'air ; pour qu'il se sente à son aise par les températures les plus extrêmes ; pour qu'il devienne immortel, enfin, c'est-à-dire qu'il acquière une rentabilité maximale, il lui faut, lui aussi, en passer par une révision complète de ses données génétiques.» Ces derniers temps, comme je l'avais déjà constaté, j'étais moins affecté par les manifestations protéiformes, quoique toujours identiques, de ce mélange de sordide, d'humain, de haïssable qui caractérisait la nature humaine et qui, du plus loin qu'il m'en souvienne, m'avait toujours répugné. Cela venait, me semblait-il, de ce que je me posais moins de questions sur *leurs* actes. Depuis que j'en étais arrivé à la conclusion qu'*ils* étaient justiciables d'une intervention urgente de ma part, je m'intéressais moins à *leur* comportement, à *leur* mode de vie. Une fois le diagnostic posé, la poursuite de l'observation de l'espèce humaine devenait accessoire. Je ne crois pas qu'une personne sensée puisse contester le bien-fondé de ma démarche sur le plan conceptuel et affirmer que celle-ci n'avait aucun intérêt pour les Terriens, qu'il s'agissait d'un pur délire. Puis, m'adressant de nouveau au tribunal, je terminai mon plaidoyer par cette exhortation enflammée : « Relisez les écrits de *vos* grands penseurs, efforcez-vous d'entrer dans *leurs* considérations, de vous abstraire de la réalité quoti-

dienne, mensongère et scandaleusement pervertie... Puis, me tournant vers le juge : Votre Honneur ! Il n'existe pas de force capable de m'empêcher de réaliser mon projet – modéliser une nouvelle espèce biologique, celle du *cosmicus* ! Nul ne pourra me persuader que mon plan est criminel, mon programme irréalisable, mon idée immorale. Comment peut-on qualifier mon projet de pervers, alors qu'il vise à perfectionner l'être biologique ? À donner à l'homme sa pleine et entière autonomie ? À faire franchir une nouvelle étape à la raison ? Je veux parler ici du Poutivlien, du surhomme qui partira à la conquête de l'Univers. N'attendez pas des humains qu'ils transgressent eux-mêmes leurs limites. Ils ne s'y risquent jamais sans y être contraints par une impulsion extérieure. Pourquoi ? C'est précisément ce que je cherche à savoir. Pour l'heure, ils sont esclaves du gène de l'offre et de la demande et doivent se libérer de cette aliénation. Avec mon aide. Il ne leur manque pour cela que l'envie, l'audace et la certitude de réussir. Rappelez-vous ce que disait Vernadski : "L'*homo sapiens* n'est pas le stade suprême de l'évolution. Sa pensée n'est pas infallible. Il n'est qu'un maillon dans la longue chaîne du vivant, laquelle a un passé, mais sans nul doute aussi un avenir !" Et Tsiolkovski de renchérir : "Tout au long de leur évolution, les organismes vivants ont connu des progrès continus, progrès qui n'ont aucune raison de s'interrompre avec l'arrivée de l'homme sur la terre." Si vous soutenez mon projet, Votre Honneur, vous aurez la révélation de l'avenir non pas dans un futur improbable, mais *ici et maintenant*. Vous le verrez de vos propres yeux. Je place tous mes espoirs en vous et suis fier d'être le cham-

pion d'une si grande cause. J'en ai terminé.» « On pourra dire, jeune homme, que vous nous aurez bien farci le crâne avec vos histoires, articula le juge, d'un air embarrassé. Il n'y a pas à dire, vous ne manquez pas d'air. Il faudra reprendre plus à fond l'étude de votre dossier. Pour le moment, c'est une vraie bouteille à l'encre. Monsieur le procureur, à vous la parole, je vous prie.» S'exécutant de mauvaise grâce, le procureur se leva. Examinant attentivement l'assistance, la bouche en cul de poule, il croisa les mains sur son ventre et, me décochant un œil noir, commença d'une voix forte : « Messieurs ! Mes obligations professionnelles me conduisent souvent à me rendre dans les établissements psychiatriques. Ce n'est pas la première fois que je rencontre des déséquilibrés qui se prennent pour Mozart, Napoléon, Hegel, Staline, Jirinovski ou des disciples du Christ ! Il y a de fortes chances qu'avec monsieur Karamanov, nous ayons affaire à ce type de paranoïa. Avant de poursuivre les débats, je demande donc que le prévenu fasse l'objet d'une expertise psychiatrique. Nous devons savoir si nous jugeons un homme sain d'esprit ou un malade mental. – Oui, excellente idée ! fit le plaignant en bondissant de sa place. Je souscris entièrement à la proposition de monsieur le procureur. Je demande aussi que l'accusé produise une attestation de ressources. – Votre Honneur ! s'exclama mon avocat en s'adressant au juge et en se levant brusquement de sa chaise. J'ai là un certificat médical attestant que mon client jouit de toutes ses facultés mentales. M'autorisez-vous à produire ce document ? – Faites. Il sera versé au dossier. Vous n'avez rien d'autre à déclarer, monsieur le procureur ? – Si fait, monsieur le juge.

– Parlez, nous vous écoutons... – Nous savons tous ici ce que vaut un tel certificat. Donnez-moi le nom de la clinique qui l’a établi et je vous dirai le prix qu’il vous a coûté. C’est un faux, ni plus ni moins. Quoi qu’il en soit, j’entends poursuivre mon réquisitoire. Ainsi, vous avez devant vous un jeune homme âgé de trente-trois ans, à en croire ses papiers, mais qui, en réalité, n’en a que trente, dont six passés derrière les barreaux. Ce genre d’individu peut-il, je vous le demande, inspirer confiance à un tribunal ? A-t-on déjà vu un agent de voirie déclarer publiquement que le genre humain était justiciable d’un remaniement génétique ? Posez la question à n’importe quel citoyen de notre grande patrie, il vous répondra par un “non” catégorique. Messieurs, le caractère absurde, pathologique, de ce genre de prétention, saute aux yeux. La Russie existe depuis plus de mille ans, elle a été un empire pendant quatre cents ans et voilà qu’en ce début de troisième millénaire, un analphabète, un *minus habens* de rouquin – même si, dans le cas d’espèce, le prévenu est un sacré gaillard costaud ! – déclare sans sourciller qu’il rêve de mettre fin à nos valeurs, à nos traditions, à notre religion, à notre folklore, à notre cuisine, enfin ! Qui nous fera croire qu’un Russe peut vivre sans vodka, sans pommes de terre, sans harengs, sans pâtés au chou, sans *borchtch*¹ ? Messieurs, vous avez devant vous un monstre, un dégénéré ! – Je proteste, Votre Honneur ! s’exclama mon avocat en se levant d’un bond. Il est inadmissible de proférer ce genre de propos injurieux, dans l’enceinte d’un prétoire ! Monsieur le procureur doit cesser d’enfreindre à tout bout

1. Soupe au chou traditionnelle.

de champ le code de procédure pénale et de se livrer à des dérapages. – Monsieur le procureur, intervint le juge, je vous prierais de bien vouloir modérer vos propos. Merci. Veuillez poursuivre – Je vous présente mes excuses, Votre Honneur. Mais revenons au fond de l’affaire. Monsieur Karamanov est un récidiviste. Il a exprimé à maintes reprises son intention d’éliminer nos concitoyens de la surface de la terre. Tantôt il s’est fait fort, avec l’aide de prétendues puissances védiques, de faire vieillir prématurément l’ensemble de l’humanité en la rendant du jour au lendemain octogénaire ; tantôt il a prétendu priver les femmes de la faculté d’enfanter ; tantôt il a voulu empoisonner nos compatriotes en leur administrant subrepticement un poison de fabrication étrangère ; tantôt il s’est mis en tête de stériliser toute la population mâle de Russie. » Des cris indignés fusèrent dans le public, mais quelques applaudissements éclatèrent également. « Un autre jour, il a envisagé de déporter toute la population de Russie vers le cosmos afin d’abandonner nos riches terres aux mains de puissances étrangères. Si Karamanov n’est pas fou, s’il a vraiment toute sa raison, alors c’est qu’il agit sur les ordres d’une puissance ennemie, très probablement située outre-Atlantique. Depuis le tsar Ivan III, l’étranger n’a cessé de lorgner du côté de nos territoires immenses et fertiles. De guigner nos terres noires, nos gisements de pétrole et de gaz, l’or de l’Oural et de la Kolyma. Messieurs ! Vassili Karamanov est un espion, un saboteur, un traître à la solde des ennemis de notre patrie orthodoxe ! Tous ces faits constituent des circonstances aggravantes et tombent sous le coup de la législation pénale de la Fédération de Russie. Votre Honneur ! Ce n’est là qu’une partie

des forfaits dont le prévenu s'est rendu coupable. En voici d'autres. Karamanov prémédite de mettre au monde une créature issue du croisement biologique de l'homme, du rat et du porc. Il déclare vouloir "modeler le Poutivlien à partir du rat". Tous ces actes tombent sous le coup de l'article 177 punissant la "création illégale d'entreprises" et sont passibles d'une privation de liberté de cinq ans. L'accusé se présente comme un surhomme. La propagande de cette philosophie est condamnée par l'article réprimant l'"incitation à la haine raciale". À des fins d'économie et pour mener à bien ses expériences, Karamanov appelle à jeter les cadavres de nos défunts dans des fosses communes. Ce genre de déclaration tombe sous le coup de l'article 244 qui punit "les outrages aux défunts et la profanation des sépultures". Elle est passible de cinq ans de privation de liberté. Karamanov est un blasphémateur. Non content de nier l'existence de Dieu, il insulte les croyants, tient des propos discriminatoires et racistes, viole les droits, les libertés, les intérêts de la personne humaine. L'article 136 du code pénal punit l'ensemble de ces délits d'une peine pouvant aller jusqu'à cinq ans d'emprisonnement. Karamanov voudrait interdire le russe, cette langue qui a produit tant de chefs-d'œuvre qui font aujourd'hui partie intégrante du patrimoine mondial de l'humanité, la langue de Dostoïevski, de Tolstoï, de Cholokhov, de Pouchkine ! De tels actes sont passibles de l'article 148 réprimant les "entraves à l'exercice de la liberté de conscience" et leurs auteurs encourent une peine pouvant aller jusqu'à trois mois de réclusion.» Mon premier mouvement fut de protester, mais je me ravisai, songeant que cela ne ferait que rallonger la durée des débats. Qu'il

raconte ce qu'il veut. Grand bien lui fasse. L'essentiel pour moi était d'obtenir l'arrêt de justice souhaité. Le temps pressait... «Votre Honneur ! fis-je en m'adressant au juge. Permettez-moi d'aller prendre un peu l'air. On étouffe ici – Non. Personne n'a le droit de quitter la salle durant le déroulement du procès. Restez à votre place, sinon, je me verrai dans l'obligation de vous faire menotter et de vous placer sous surveillance policière.» Le plaignant, l'air soudain inquiet, redemanda la parole. «Je doute que Karamanov travaille comme employé de voirie. Je suis sûr qu'il possède un joli capital. Il doit avouer où il le cache !» «Je n'en crois pas mes oreilles. Il s'imagine que je veux sortir pour aller vérifier l'état de mon capital ! Voilà à quelles extrémités *leur* stupidité peut les conduire !» me dis-je tout bas. Brusquement, mon défenseur se leva. «Je considère que certaines réactions un peu vives de mon client s'expliquent par les propos outranciers de monsieur le procureur. – Maître, je vous prie, gardez votre sang-froid, riposta le juge en rajustant sa perruque. C'est moi ici qui dirige les débats et je ne vous laisserai pas empiéter sur mes prérogatives.» Un petit rire parcourut la salle. Puis, quelqu'un toussa et quelqu'un d'autre lança à la cantonade : «Il est temps de régler son compte à Karamanov !» «Non ! Poursuivez les débats ! Il reste encore beaucoup de zones d'ombre», se récrièrent plusieurs voix. C'est alors que le représentant de la force publique sortit de son silence. «Qui jugeons-nous, messieurs ? Karamanov ! Autrement dit un débile mental. Le coup de l'expertise psychiatrique ne m'a pas convaincu. Ça fait une paye que je l'espionne, ce gars-là. Il consomme pas d'alcool, n'amène pas de filles chez lui, il fraye pas avec les

objecteurs de conscience. À votre avis, est-ce qu'il est humain ? Qu'il nous explique lui-même qui il est et à quelle espèce il appartient. Nos lois s'appliquent aux citoyens de notre patrie, à nous autres Russes, pas à d'autres. Or qui il est, lui ? Il prétend être un "Poutivlien". Peut-être qu'on devrait interroger les gens de l'Académie des sciences, qu'ils éclairent notre lanterne et nous disent ce que c'est qu'un "Poutivlien" ? Est-ce qu'on peut appliquer le code civil et pénal de notre pays à des zigotos de son espèce ? Nous, les Russes, on a toujours été d'indécrottables idéalistes et humanistes. Pour ne pas faillir à notre bonne vieille tradition, je suggère au tribunal une idée. Y a qu'à enfermer Karamanov dans une cage et le porter à la ménagerie de Natalia Dourova¹. On trouve là toutes sortes d'animaux exotiques parfaitement contents de leur sort et qui se fichent bien d'être en captivité. Ils sont nourris, contrôlés régulièrement par les vétos. Ils peuvent communiquer en toute liberté avec les visiteurs sans être enquinés par la censure administrative. Et ils sont placés sous la protection de la loi. Pour un spécimen d'une espèce biologique indéterminée comme Karamanov, difficile de trouver mieux. Mais reste qu'une question me turlupine côté humain. Est-ce que Karamanov regrettera quoi que ce soit de son ancienne vie. Le tabac ? J'veus l'ai dit, il fume pas. Les filles ? On l'a vu, elles le laissent indifférent. La vodka ? Hélas, il boit pas. Alors, que va regretter notre Karamanov ? Il rêve de rester tout seul dans son coin à cogiter sur ses prétendus problèmes scientifiques ? À

1. Natalia Dourova, directrice à Moscou d'un théâtre d'animaux, « le Coin du grand-père Dourov ».

chercher la solution finale pour éliminer le genre humain ? Eh bien, il aura qu'à cogiter tout son soûl à l'intérieur d'une cage. On n'est pas plus mal là qu'ailleurs. Au contraire. Difficile de trouver mieux pour faire carburer ses méninges. Et puis, c'est pas l'expérience qui lui manque. Il a déjà passé une tripotée d'années derrière les barreaux. Votre Honneur, que pensez-vous de ma proposition de suspendre les débats judiciaires et d'appeler des scientifiques à la barre pour procéder à l'expertise de l'accusé ? Comme ça, on aura le cœur net, on saura quel genre de type il est et à quelle espèce il appartient. D'autant que je dois me rendre d'urgence aux bains publics, voilà une semaine que je me suis pas lavé. Tout ça à cause des impératifs du service. Je suis débordé ! Pour ce qui est des biens du prévenu, au cas où vous décideriez de les confisquer, vous n'aurez qu'à les léguer à notre commissariat. On est dans la dèche, question matériel. — Je proteste ! intervint mon avocat en se dressant d'un bond. L'identité de mon client est authentifiée par son passeport, délivré par la Fédération de Russie sous le numéro 45 03 120347, et attestée par son livret de travail. Un extrait de naissance au nom de Karamanov, Vassili Danilovitch, a été joint au dossier ainsi que d'autres documents établis par les autorités administratives russes. Pour ce qui est des biens du balayeur Karamanov, ils sont la propriété de l'État. De sorte qu'il n'y a rien à léguer. — Et son ordinateur ? Et son laboratoire ? grommela le témoin. — Je vous prierais de ne pas sortir du cadre de l'affaire instruite, déclara le juge sans grande conviction. La parole est à vous, maître. Mais je vous demanderai de vous exprimer uniquement sur le fond du dossier. » À ce moment,

je vis que l'officier de police avait ses deux mains sous la table et faisait la nique à l'avocat. « Votre Honneur ! Mesdames et messieurs ! » commença l'avocat d'une voix solennelle. « *Mesdames ?* » Intrigué, j'embrassai la salle du regard. Il n'y avait pas une seule femme dans l'assistance. « Pourquoi parle-t-il de dames ? Un tic professionnel ? Ou bien, parlait-il en connaissance de cause, en sachant pertinemment que des corps de femmes se cachaient sous les vêtements masculins ? Décidément, avec ces humains, on n'était jamais à l'abri de surprises ! » Pendant ce temps, mon avocat poursuivait sa plaidoirie. « En Russie près d'un million d'individus de sexe mâle se trouvent relégués derrière les barreaux, d'où un engorgement de nos centres de détention. Mais est-ce à dire qu'il faut cesser de rénover les prisons et créer des parcs zoologiques ou des cirques pour les loups, les ours, les oiseaux prédateurs, et parquer nos détenus en compagnie de bêtes sauvages ? » C'est alors que l'avocat leva les yeux et aperçut le geste obscène de l'agent. La tête agitée de tics nerveux, il reprit. « Je veux surtout parler de notre témoin. C'est lui qui mériterait d'aller dans une ménagerie ! – Je proteste ! interrompit le procureur sans bouger de son siège. – C'est toi qu'on devrait boucler dans un zoo en même temps que ton client, riposta le policier. Et je vous porterai des biscuits, ha ! ha ! ha ! – Que signifie ce chahut ? intervint mollement le juge. Maître, surveillez vos propos, sinon je me verrai dans l'obligation de vous retirer la parole. Veuillez poursuivre, mais n'outrepassez pas, je vous prie, les bornes de la bienséance. Au demeurant, la bonne tenue des débats concerne tout le monde. J'espère me faire bien comprendre. – Mon client est bien noté dans son emploi

principal, reprit mon avocat. Et son employeur n'a commis aucune infraction au code du travail. Karamanov a été récompensé à deux reprises pour ses états de service. La première fois, il a touché une prime de mille roubles à l'occasion du dixième anniversaire de la disparition de l'Union soviétique. La deuxième récompense lui a été remise lors du départ à la retraite de Boris Eltsine. Pour fêter l'événement, certains bailleurs de fonds ont offert une prime de trois mille roubles aux employés de voirie chargés de nettoyer les rues empruntées par l'ex-Président russe afin d'effacer toute trace de son passage. Monsieur Karamanov faisait partie des bénéficiaires. Une mention dans son livret de travail en fait foi. Je vous prie également de verser au dossier les pièces attestant que mon client est en règle avec le fisc. J'espère que ces documents auront l'heur de satisfaire la curiosité mal placée du plaignant. Quant à l'attestation délivrée par la bibliothèque d'État, elle indique que monsieur Karamanov a emprunté plus de quinze cents ouvrages depuis qu'il y est inscrit, soit deux à trois livres par semaine. Ses auteurs de prédilection ne figurent pas dans les bibliothèques ordinaires. Je vous prie de bien vouloir joindre au dossier la liste de ces ouvrages, dûment visée par la direction de la salle de lecture. Ce document nous indique que Karamanov a emprunté des ouvrages d'auteurs russes, anglais et allemands, au nombre desquels, je cite, 97 généticiens les plus en pointe dans leur domaine, 83 physiciens de premier plan, 75 mathématiciens et astronomes, 65 biologistes, 59 chimistes, 46 historiens, 37 philosophes, 29 économistes, 21 anthropologues, 17 médecins anatomistes, 9 zoologistes, 8 paléontologues. Ajoutez à cela des centaines

d'ouvrages littéraires, des revues scientifiques et des éditions académiques. Je précise que mon client a emprunté certains de ces ouvrages à plusieurs reprises. Un lecteur aussi acharné peut-il être qualifié d'illettré, de délinquant inculte, de balayeur à l'ignorance crasse, ainsi que certains ici l'ont prétendu ? Karamanov n'a jamais fait mystère de son projet de perfectionner l'intellect de l'*homo sapiens*, d'améliorer ses performances physiologiques. Mais enfin, messieurs, ne rêvons-nous pas, nous aussi, de voir nos enfants plus intelligents, plus riches, en meilleure santé que nous-mêmes ? Tout se passe comme si, dans le secret de son refuge de balayeur, dans la solitude qui est sa compagne de chaque jour, Karamanov avait percé à jour notre rêve et s'était attaqué seul à sa réalisation, ne comptant que sur ses propres forces. Et n'hésitant pas, qui plus est, à placer d'emblée la barre au niveau des découvertes scientifiques les plus récentes. Pourtant, à ce jour, son projet n'a pas dépassé le stade des intentions. Il n'a été suivi d'aucune réalisation concrète. En tant que citoyen respectueux des lois de notre patrie, Karamanov a d'abord voulu se présenter devant la justice afin d'obtenir le feu vert qui lui permettrait d'agir dans un cadre légal. Votre Honneur, mon client sollicite de votre haute bienveillance l'autorisation de travailler à la régénération du matériau humain. Il est convaincu que son entreprise sera couronnée de succès et permettra au *cosmicus* de succéder à l'*homo sapiens*. Cet être nouveau, génétiquement rénové, sera dépourvu des travers humains dont vous et moi nous sommes révélés, au cours de notre histoire, incapables de nous défaire. Ni l'Église, ni la Constitution, ni les idéaux humanistes les plus nobles n'ont réussi à chan-

ger cet état de choses. Songez que, déjà, il y a six mille cinq cents ans, pharaons et grands prêtres d'Égypte n'avaient pas de souci plus cher que d'inculquer à leur peuple le sens moral. Or, durant les quatre mille ans, quarante siècles, cent soixante générations de règne de leurs dynasties successives, ils n'y ont point réussi. Le royaume d'Égypte a fini par tomber et ses peuples se sont entièrement dissous dans les autres nations. Le seul moyen d'en retrouver la trace serait de ressusciter des momies à partir de leur ADN. Il y a un peu plus de mille ans, les Arabes ont envahi l'Égypte. Sur ces mêmes terres, à partir du même matériau humain, ils ont édifié à leur tour une nouvelle civilisation. À quoi bon ? Là encore, le résultat était couru d'avance. Leurs efforts pour améliorer la nature humaine ont été vains. Il y a cinq mille cinq cents ans naissait le royaume de Mohenjo-Daro, à l'origine de la grande culture Harappa. Ses dirigeants, eux aussi, rêvaient de débarrasser l'homme de ses travers. Peine perdue ! Mille cinq cents ans, quinze siècles, soixante générations plus tard, ils n'avaient pas progressé d'un iota. Puis, les tribus aryennes ont envahi à leur tour les terres de Mohenjo-Daro, les mettant à sac. Le royaume a cessé d'exister, son peuple a disparu, ne laissant de sa culture que les quelques vestiges mis à jour par les fouilles archéologiques. Il y a près de cinq mille ans, entre Tigre et Euphrate, le royaume d'Akkad voyait le jour. C'est dans ce royaume florissant que certains historiens situent le jardin d'Éden. Il subsista un peu plus de mille ans, s'efforçant d'inculquer à ses sujets les notions de bien et de vertu. Las ! Cette lutte harassante ne servit à rien. Le royaume fut pillé et détruit, sa population engloutie corps et biens. Il y a environ trois mille cinq

cents ans naissait le royaume d'Urartu¹. Durant les sept cents ans de son existence, ses chefs, animés des mêmes louables intentions, s'efforcèrent d'inculquer à leur peuple les vraies valeurs. Trente générations plus tard, Urartu tombait sous les coups des barbares et était livré à la destruction totale. Que reste-t-il aujourd'hui de ce peuple ? De lointains descendants dans des tribus du Daghestan. Les contemporains de la Grèce de Platon se faisaient fort de vaincre le mal. En vain. Le mal a progressé. L'Empire romain voulait élever le niveau culturel de ses citoyens. Là encore, fiasco total. Deux mille ans après l'apparition du Christ et de son message évangélique, les chrétiens continuent de croire au miracle d'une humanité débarrassée de ses tares et péchés. Eh bien, avez-vous constaté un quelconque progrès ? Que d'ouvrages n'a-t-on consacrés à l'élévation du niveau moral des hommes ? Que de prières et de rites n'a-t-on accomplis en ce sens dans les églises, les synagogues, les mosquées ? Que de conférences, de vers, de chansons, de musique n'a-t-on dédiés à cette noble cause ! Là encore, y a-t-il eu le moindre progrès dans la conscience morale de l'homme, son architecture génique, sa raison, son cœur ? Est-il devenu plus respectueux des lois ? Non. Plus généreux ? Non. Plus avide de savoir ? Non plus. Est-il devenu plus tolérant envers son prochain ? Non. A-t-il accompli quelque chose qui l'eût rapproché de la vie éternelle ? Non. A-t-il réussi à domestiquer le cosmos ? Non plus. Est-il devenu un être bon, aimant à rêver, lire, étudier ? Non, non et non ! Il n'est devenu

1. Le royaume s'étendait sur une zone comprenant la vallée de l'Araxe, l'Azerbaïdjan iranien et la Turquie orientale.

rien de tout cela. Et jamais il ne le deviendra, à en juger par le niveau actuel de notre civilisation. Les Égyptiens de l'Antiquité étaient convaincus d'être immortels. Les sujets de Mohenjo-Daro pensaient la même chose de leur royaume. Les habitants d'Akkad étaient persuadés que leur nation subsisterait *ad vitam aeternam*. Urartéens, Grecs, Romains de l'Antiquité, tous se croyaient immortels. Les Russes eux aussi se considèrent comme un peuple éternel. Quelle pitié ! Cette croyance ne repose sur rien, sur aucun fondement. Papyrus et parchemins sont là pour en témoigner. Trois cents générations se sont succédé depuis l'Égypte ancienne, six cents depuis l'Atlantide, deux mille depuis Cro-Magnon. Et tout cela pour un résultat nul, ou quasi nul. Les hommes les plus intelligents ont eu beau se mobiliser, les plus pugnaces, lutter, les plus nobles, faire le sacrifice de leur vie, le bilan global est dérisoire. L'homme n'a pas changé. Il demeure ce qu'il était à l'époque de Carmel, de Cro-Magnon, de la Mésopotamie. Aucune espèce biologique n'est capable de se modifier d'elle-même, *proprio motu*. Telle est, messieurs, l'amère vérité. C'est pourquoi, Votre Honneur, faisons confiance à Vassili Karamanov. Ce n'est pas un hasard s'il exerce un métier qui lui fait un devoir d'assurer l'entretien et la propreté des voies publiques. Il entend poursuivre son œuvre de "nettoyeur", sa mission d'hygiène, à un autre niveau. Il veut débarrasser l'humanité de ses tares héréditaires et des anomalies de son architecture génique. Pour ce faire, il entend mettre en œuvre des méthodes radicalement nouvelles qui font fi des grades et des titres, qui n'ont de comptes à rendre ni au fisc, ni à la police. Alors, messieurs, mandatons Karamanov pour mettre

au monde cette nouvelle espèce biologique, celle du *cosmicus*, du Poutivlien. Chacun de nous n'éprouve-t-il pas au plus profond de lui l'impérieux besoin de devenir meilleur ? Mais nous n'y parviendrons jamais sans un coup de pouce extérieur. L'histoire millénaire des civilisations nous enseigne cette vérité toute simple : les hommes sont incapables de franchir ce cap d'eux-mêmes. Bon, j'en ai terminé. Je pense avoir fait le tour de la question. L'accusé attend désormais votre verdict. Messieurs, je ne puis que vous exhorter à courir, à voler vers l'ère des généticiens ! Remettons-leur le pouvoir. Je suis certain de la réussite de Karamanov ! » « Bravo, maître ! songeais-je, en l'applaudissant par devers moi. Après un tel plaidoyer, je suis sûr qu'ils me comprendront et me donneront leur feu vert. » En tout cas, en cet instant j'avais très envie d'y croire. Le procureur bâilla ostensiblement, sans même se donner la peine de dissimuler les couronnes métalliques qui garnissaient sa mâchoire. Levant paresseusement la main, il déclara : « Votre Honneur, je n'arrive pas à comprendre une chose. Sommes-nous à un procès ou à un spectacle ? Permettez-moi de formuler quelques objections. — Je vous écoute. — Comment pourrait-on confier à Karamanov le soin de se livrer à des expériences sur nos concitoyens, s'il ne voit en eux que leurs mauvais côtés ? Il a une vision de l'homme russe si négative, si subjective, qu'on se demande s'il a vraiment grandi parmi nous, au sein de notre société. Tout n'est pas si noir chez nous qu'il veut bien le dire. Les bons côtés l'emportent largement sur les mauvais. Karamanov nous dit avoir quitté son emploi au Bolchoï sous prétexte que l'administration de ce théâtre avait refusé de remettre au chorégraphe le présent offert par

ses admirateurs. L'argument est d'un ridicule achevé. Pourquoi Karamanov ne retient-il pas plutôt cet autre détail, à savoir que la direction du théâtre a tout mis en œuvre pour permettre à Grigoriev de monter son ballet ? Diriger une institution de la taille du Bolchoï n'est pas une mince affaire. Cela exige des qualités peu communes. Pourquoi ignorer le fait que c'est le talent des directeurs qui est à l'origine du succès de toute l'équipe ? On ne voit pas ce que de malheureuses fleurs viennent faire là-dedans ! Karamanov n'a retenu que cette anecdote dérisoire. Même remarque à propos de Mikhaïlov. Il a craché son fiel sur cet artiste en feignant d'ignorer qu'il s'agissait d'un cinéaste au talent exceptionnel. Il ne lui pardonne pas les huit paires de chaussures qu'il a dû payer de sa poche. Vous parlez d'un scandale ! Et encore, allez savoir si c'étaient des chaussures de qualité, si Mikhaïlov les a réellement données à sa fille ou à sa femme de ménage, ou bien s'il les a balancées à la poubelle. Peut-être qu'on ne les lui a pas remises en mains propres et qu'elles ont atterri chez quelqu'un d'autre. Distract comme le sont les hommes de génie, il a pu tout simplement oublier qu'il devait de l'argent à Karamanov. Qu'est-ce que ça représente huit cents dollars pour un type comme lui ? Et puis, qui de nous n'a oublié un jour de restituer un dû ? Moi-même, j'oublie fréquemment de rembourser mes dettes. Pourtant, mes créanciers n'ont jamais cette réaction agressive. Ils se contentent de me le rappeler à l'occasion, c'est tout. Mikhaïlov a tourné plusieurs chefs-d'œuvre qui lui ont valu la reconnaissance et l'estime unanime du public. Mais de cela, l'accusé ne souffle mot. Comme si cela n'existait pas. Votre Karamanov est bien partial. Je ne me fierais pas à lui pour

mener la délicate expérience dont il est question dans ce prétoire. Prenez encore le cas de Gueorgui Nelioubov, le directeur du théâtre de la Yaouza. Cet homme incarne à lui seul toute une époque de la vie théâtrale russe. Il aurait, si l'on en croit le prévenu, interdit la remise d'une coupe de fleurs à un acteur. Vous parlez d'un abus de pouvoir ! D'ailleurs, est-on bien sûr que ce soit lui qui l'en a empêché ? Peut-être était-ce le pompier de service, ou bien l'agent de sécurité ? Il n'y a qu'à voir le nombre d'attentats commis ces derniers temps à Moscou. Pas plus tard qu'il y a deux semaines, quelqu'un a encore fait sauter le président de Tchétchénie sur la tribune d'un stade ! Ce n'est pas le moment d'aller charrier des compositions florales sur les plateaux des théâtres. Les admirateurs en question n'ont qu'à faire comme tout le monde et apporter de simples bouquets. Comme ça, le problème sera réglé. Et quand bien même Nelioubov aurait interdit d'exposer cette coupe sur scène, c'est un artiste, après tout. Qui sait si l'objet ne lui rappelait pas un verre de vodka ou de porto, au moment même où, peut-être, il s'était juré d'en finir avec l'alcool ? Les choses ne sont pas aussi simples qu'elles en ont l'air. En fin de compte, personne ne sait réellement pourquoi ces sacrées fleurs n'ont pas échu à leur destinataire. On n'a pas le droit de se montrer si tendancieux dans sa façon de juger les gens. Le prévenu nous rapporte un banal incident à propos d'un homme de talent et en tire aussitôt la conclusion qu'il faudrait modifier le patrimoine génétique de l'humanité ! Mais pourquoi, citoyen Karamanov, ne pas commencer par le vôtre ? À trente ans, qu'avez-vous fait de votre vie ? Vous dites avoir lu un certain nombre de bouquins. Reste encore à démontrer

que vous les avez vraiment lus et ne vous êtes pas contenté de mater les étudiantes de la bibliothèque ou de lorgner sous leurs jupes ! N'ai-je pas raison ? Avez-vous jamais publié quoi que ce soit dans des revues scientifiques, dans la presse russe, ou bien participé à des conférences ? Vous n'avez encore rien fait de votre vie. Votre outil de travail, c'est le balai ! Personne, je vous assure, n'a l'intention de vous le confisquer. Contentez-vous de veiller à la propreté et au bon état des cours et des artères de notre ville. Occupez-vous d'enlever les ordures, de planter des parterres de fleurs, de tondre les pelouses. Un travail qu'au demeurant, vous pourriez parfaitement effectuer en prison ou en camp... Une chose est sûre, c'est que jamais nous ne vous laisserons trafiquer le patrimoine génétique de nos compatriotes. Nous nous opposerons par tous les moyens à une opération aussi périlleuse qu'extravagante. En revanche, si vous voulez vous attaquer au capital génétique d'autres pays et bricoler le génome d'étrangers, à votre aise. En ce cas, je retire aussitôt mes objections. Je peux même vous donner à titre amical un conseil : commencez par les Polonais. Oui, c'est ça, les Polonais. Ou bien, les Lettons. Ces gens-là font-ils autre chose qu'appliquer vos recettes quand ils éradiquent la langue russe de leurs programmes scolaires ? Vous rêvez de *poutivliniser* nos compatriotes ? Eux, rêvent de *poloniser* ou de *lettoniser* la population russophone de leur pays. Il y a là d'étranges coïncidences qui, à mon sens, rendent toute cette affaire éminemment suspecte. J'ai l'intention de demander au tribunal d'interdire formellement des expériences fascisantes de ce type dans le champ juridique russe. Il n'y a pas trente-six solutions, monsieur Karamanov. Ou

bien vous prenez l'engagement écrit de renoncer à votre projet. Ou bien vous vous barrez à l'étranger. Ou bien vous écopez d'une nouvelle peine et, dans ce cas, le tribunal vous expédie en Sibérie, sur les bords de la Dvina, pour une lointaine mission de déforestation. Le mode de vie que vous mènerez sous ces latitudes aura tôt fait de vous faire oublier et la génétique et la cybernétique. J'en ai terminé ! » Content de son petit effet, le procureur se rengorgea et émit un gloussement satisfait tout en brandissant un index menaçant comme pour me signifier « prends garde à toi, mon gars ! ». Il triomphait, exultait. Je gardais le silence. Mes pensées étaient ailleurs. Il s'avérait plus malaisé que prévu de surveiller les faits et gestes de chacun des protagonistes du procès. Le policier changeait constamment de position et de mimique, n'arrétant pas de faire des signes cabalistiques. Le procureur, quant à lui, ne cessait tour à tour de ricaner, de plisser le front d'un air dépit, ou d'écarquiller les yeux au point que ses paupières touchaient ses sourcils. C'était un vaniteux dont les rodomontades disaient à quel point il était infatué de sa personne. Mon avocat n'arrêtait pas de gratter du papier, ne s'interrompant que pour bondir de son siège et émettre des objections. Parfois, il semblait avoir oublié ce qu'il voulait dire et restait figé de longues minutes, l'air absent. Le juge arborait toujours le même visage impassible. Il se contentait de balayer l'assistance du regard ou de fixer attentivement tel ou tel des protagonistes du procès, dirigeant parfois sa loupe sur l'un d'eux, comme s'il voulait lui arracher un secret, ou bien fixer on ne sait quel détail. Puis il griffonnait quelques notes et élisait une nouvelle cible. De forts relents de mascarade humaine se dégageaient

de tout ce procès. Ces scènes prises sur le vif de *leur* vie quotidienne ne m'amusaient guère. Je dirais même qu'en tant que concepteur de la nouvelle race des Poutiviens, je les trouvais passablement inquiétantes. En effet, en observant avec plus d'attention le public réuni dans le prétoire, je fus subitement pris de doutes, des doutes qui ne m'avaient pas effleuré jusqu'alors. « Et si, me disais-je, le matériau de base, celui dont je voulais me servir pour la confection du Poutivien, n'était pas assez fiable, s'il était vicié au point d'en être irrécupérable ? Ce procès n'avait déjà fait que trop de bruit... Et si c'était beaucoup de bruit pour rien ? » C'est précisément le moment que choisit Spesivtsev pour s'approcher de moi et me susurrer à l'oreille : « Karamanov, avoue, pourquoi tout ce tralala ? Pourquoi avoir mis en branle toute cette machine judiciaire ? Ne me dis pas que tu fais ça pour l'amour de la science, pour le progrès de l'humanité. Ces foutaises, avec moi, ça prend pas ! Dis-moi plutôt combien toute cette opération va te rapporter. Tu pourras compter sur mon soutien actif. Je travaille pas gratis, évidemment. Mon tarif, c'est vingt pour cent, quel que soit le job. Quand t'auras pris ta décision, fais-moi signe. J'attendrai. » À peine le plaignant se fut-il éloigné que mon ouïe exercée saisit d'autres paroles marmonnées dans sa barbe. « Je suis sûr que ce ripou a une idée derrière la tête. Il veut sans doute monter son fonds de commerce et fabriquer des pilules de perlimpinpin histoire de soutirer du pognon au bon peuple. Faut qu'il me verse sa dîme ! » « De quoi parle-t-il ? m'interrogeai-je, interloqué. Sur quoi veut-il prélever un pourcentage ? Sur le volume du génome ? Mais ce n'est pas quelque chose qu'on peut calculer ou débiter

en tranches ! Ses prétentions sont absurdes. Et de quelles pilules veut-il parler ? » Tout me portait à croire qu'*aucune* des personnes ici présentes n'avait été sensible aux arguments et aux thèses que j'avais développés au cours de ma plaidoirie. Je ne voyais, braqués sur moi, que les regards tour à tour lugubres, ironiques, exigeants, de mes primitifs cousins. J'avais du mal à comprendre ce qu'*ils* voulaient de moi. Les uns n'avaient qu'une idée, me conspuer, me couvrir de quolibets, les autres, m'utiliser à des fins mercantiles. Je repensai à cette théorie de Nikolaï Fedorov affirmant que l'*homo sapiens* n'avait pas encore atteint l'âge de raison. J'esquissai un sourire. L'esprit de tolérance propre au Poutivlien me faisait un devoir d'écouter jusqu'au bout le flot de railleries et d'attaques qui se déversaient sur moi. « La parole est à présent au principal témoin à charge, annonça le juge. Je vous en prie, monsieur l'officier de police, à vous la parole. – La criminalité dans notre cité est en hausse constante, commença-t-il. Pourtant, notre commissariat n'est toujours pas équipé d'ordinateurs. Voilà à quoi j'ai pensé. Est-ce qu'on pourrait pas condamner Karamanov à verser une amende et lui confisquer son ordinateur ? Même si c'est un modèle antique et solennel, il peut nous rendre encore bien des services. Quelqu'un a mentionné que l'accusé avait monté à son domicile son propre laboratoire de biologie. La biologie et la criminologie sont deux branches sœurs. Votre Honneur, si vous prenez l'arrêt de justice qu'on attend tous et interdisez à Karamanov de tripatouiller nos gènes, je vous prie de bien vouloir en édicter un autre prononçant la confiscation de tous ses équipements au profit de notre commissariat. Notre labo a un besoin urgent

de tout l'attirail de ballons, alambics et cornues de Karamanov. Mais, excusez-moi, je me répète. À présent, j'aimerais attirer votre attention sur un autre point. L'avocat du prévenu n'arrête pas de noircir du papier. Je sais pas ce qu'il mijote, mais j'ai comme l'impression qu'il prépare en douce un compte rendu satirique pour la presse. Imaginez-vous la tête qu'on fera tous demain si, en ouvrant les *Nouvelles*, on découvre nos trombines croquées sous forme de caricatures. Votre Honneur, puis-je vous demander de prononcer un autre arrêt confisquant à l'issue du procès toutes les notes de l'avocat ? Comme ça, on sera à l'abri de mauvaises surprises. – Ne vous égarez pas, monsieur l'agent, interrompit le juge dans un filet de voix à peine audible. Revenons, je vous prie, à l'affaire jugée. – Mais, Votre Honneur, quelle décision prenez-vous en ce qui concerne l'avocat ? J'ai pas envie de retrouver ma bobine à la une des journaux. Et je vous le déconseille aussi fortement. – Venez me voir après le prononcé du verdict. Avez-vous autre chose à déclarer ? Uniquement sur le fond de l'affaire, cette fois ? – Non, c'est tout ce que j'avais à dire. – En ce cas, je prierai l'honorable assemblée de bien vouloir évacuer la salle. Vous, Karamanov, restez. J'ai quelques points à éclaircir avant de rédiger l'arrêt du tribunal. Ceux qui le souhaitent pourront revenir assister à l'énoncé du verdict. » « Pourquoi faites-vous évacuer la salle ? » s'indigna le procureur. « La Russie aurait-elle adopté une nouvelle législation ? » s'étonna à son tour mon avocat en se précipitant vers le juge. « Ce juge est un vendu ! grommela l'agent de police en aparté. Avec lui, on n'est pas au bout de nos surprises. » « Si vous ne me reversez pas ma petite commission, je vous poursuivrai

au pénal », me siffla monsieur Spesivtsev, tout en précisant « C'est pas des façons de faire, chez nous, dans le business. En Russie, les types qui la jouent pas régulière, on leur règle leur compte à notre façon. T'as promis combien au juge ? ». « Fais pas d'histoires, cède-nous ton ordinateur, me fit l'agent sur un ton menaçant. On te le taxera de toute façon. On raflera tout ! On te laissera que dalle ! » « Si le tribunal ne t'envoie pas au trou cette fois, je te promets qu'à la prochaine, on va t'expédier sur un chantier de déforestation, lâcha le procureur dans un ricanement. Pour cinq ans, que dis-je, pour dix, pour la vie entière ! » « Courage ! Je suis confiant dans l'issue du procès », me glissa l'avocat en me donnant une poignée de main. La salle se vida. J'entendis le juge m'interpeller. « Karamanov, approchez donc. J'ai à vous parler. » C'était ma troisième comparution en justice. Je m'attendais déjà à ce que tombe, sèche et implacable comme un couperet, la formule que je ne connaissais que trop bien : « Au nom de la Fédération de Russie... » Mais c'est par d'autres paroles que le juge commença. « Vos thèses contiennent des choses assez nouvelles, mais en quantité tellement infinitésimale qu'il faut s'armer d'une loupe pour les déceler. Dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, publié en 1794, Condorcet écrivait qu'au fur et à mesure de son évolution, l'humanité verrait augmenter sa durée de vie et accéderait un jour à l'immortalité. Quelle est votre opinion là-dessus ? – Monsieur le juge, l'humanité compte beaucoup de grands esprits et le philosophe Condorcet est de ceux-là. Mais entre prédire un événement sans rien faire pour le faire advenir ou accélérer sa venue, et le réali-

ser par des voies scientifiques comme j'ai choisi de le faire, il y a un abîme. Un compatriote de Condorcet, Ernest Renan, émet, lui, l'hypothèse d'une possible résurrection de l'homme. Il écrit que, du fait de sa constante évolution, l'Univers sera peuplé d'êtres appartenant à la fois aux civilisations nouvelles et aux civilisations disparues. Herzen¹, l'un des précurseurs de l'immortalisme, avançait lui aussi l'idée suivante. Je cite : « La notion d'organisme vivant n'est pas indissolublement liée à celle de mort. La mort existe indépendamment de cet organisme, hors de ses limites. » Radichtchev², de son côté, proposait comme morale de vie cette formule : « Ta félicité, ta perfection, tel doit être ton but ultime... » La grande différence entre ces penseurs et moi, c'est que non seulement je veux m'attaquer à la solution du problème mais que j'ai commencé à le faire. Comprenez que dès qu'ils auront conquis l'immortalité, les Poutivliens seront délivrés des contraintes de l'espace et du temps. Ils seront libérés de toutes les conventions, cesseront d'être esclaves de la chair, des biens matériels et de la culture pop. L'argent perdra toute valeur au profit de la raison. Une raison non plus enchaînée, non plus effondrée et dévaluée comme le rouble soviétique, mais une raison à l'échelle de l'Univers. La matière, monsieur le juge, n'a pas de fin. C'est une banalité que de le rappeler. Mais la plupart des philosophes ne sont parvenus à

1. Aleksandr Herzen (1812-1870), philosophe, homme de lettres et révolutionnaire russe.

2. Aleksandr Radichtchev (1749-1802), penseur et écrivain russe, opposant au régime de Catherine II, auteur du *Voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou*, pamphlet contre le servage.

prédire cet "âge d'or" de l'homme infini qu'à l'issue d'une longue quête intellectuelle. Pour ma part, j'ai eu très tôt conscience de ma vocation, alors que j'ignorais tout, ou presque, de *leurs* travaux. C'est là toute la différence. C'est pourquoi je sollicite de votre haute bienveillance l'autorisation de poursuivre mes recherches. Descartes, Auguste Comte, Priestley, Radichtchev, Soloviev, Herzen – et j'en passe –, nombreux sont les esprits éclairés qui ont entrevu ces nouvelles perspectives génétiques, évolutionnistes. Mais seul Vassili Karamanov – avec votre accord, cela va sans dire – s'attellera pour de bon à cette tâche exaltante entre toutes.» Le juge garda un moment le silence, puis articula d'une voix lente: «Vous avez admis vous-même qu'en l'espace de deux mille générations, l'homme raisonnable, l'*homo sapiens*, avait accompli un certain progrès. Or, deux mille générations, permettez-moi de vous le faire remarquer, jeune homme, c'est peu, très peu. Quasiment rien. Considérez qu'il a fallu plus de cinq cents millions d'années entre le Cambrien, qui a vu naître les premiers embryons du système nerveux central, et l'apparition du cerveau, au sens moderne du terme. Or, les origines du processus lui-même remontent à une époque encore plus lointaine qui va se perdre dans la nuit des temps. Peut-on, dans ces conditions, exiger trop de l'homme? Il n'est pas même encore au berceau. Il est encore dans les entrailles maternelles. Dites-moi, mon cher, pourquoi êtes-vous si furieusement, si peu scientifiquement pressé? Car, à considérer de près vos ambitions, on s'aperçoit que vous aspirez moins à amender l'être humain qu'à rivaliser avec la nature! La matière a ses rythmes, son calendrier. Dans quelle mesure un indi-

vidu, fût-il paré du titre de Poutivlien, est-il en droit de s'ingérer dans les rythmes, le calendrier naturel? Qu'un atome de la matière, autrement dit *vous*, Karamanov, prétende polémiquer avec l'univers, c'est là un défi à la raison universelle! C'est comme si la feuille se rebellait contre l'arbre, le cheveu contre l'homme, la défense contre le sanglier, la plume contre l'oiseau. Dans quelle mesure votre démarche n'est-elle pas viciée dès les prémices et, finalement, contraire à l'esprit scientifique? Vous pouvez constater vous-même les changements radicaux qui sont intervenus dans la démographie de notre planète à l'échelle d'une vie humaine. Si en l'an 2000, d'après les chiffres de l'UNESCO, la race blanche, ou caucasienne, représentait encore 25 % de la population mondiale, cette proportion devrait tomber à 13 % en 2025, et 9 % en 2050. N'est-ce pas la preuve que la matière est le siège de bouleversements considérables, tant à l'échelle de l'univers que de ses constituants élémentaires donc, à ce titre, de l'être humain? Monsieur Karamanov, dans votre plaidoyer *pro domo*, vous avez un moment comparé les principales étapes de l'évolution humaine au parcours d'un bus nommé *Vita*. Je comprendrais encore que vous vouliez en modifier l'itinéraire. Je n'y verrais pas d'inconvénient. Mais ce que vous proposez, vous, c'est d'embarquer tous les passagers, tous les habitants de la planète, à bord d'un véhicule inconnu, lancé à grande vitesse. Est-ce bien raisonnable? L'humanité ne risque-t-elle pas de perdre la vie à bord d'un tel bolide? – Votre Honneur! répliquai-je. Qui dit temps, dit harmonie. Considéré du point de vue actuel, celui de l'année 2004, tout le temps passé apparaît comme un long processus d'entrave à la création. Si

l'on scrute l'avenir, on n'entrevoit que ruines et destructions. J'entends par là non pas tant les cataclysmes naturels que le bouleversement de nos paysages, de nos univers familiers. Le moment présent se situe toujours entre création et destruction. L'erreur fondamentale de bon nombre de philosophes modernes et de penseurs écologiques – appelons-les “écosophes” –, c'est de vouloir réduire l'homme à une simple composante de la matière organique, à une feuille d'arbre, pour reprendre votre propre comparaison, voire à une nervure de feuille. Certains vont jusqu'à le comparer à un simple végétal, une pomme de terre ou une betterave. À les en croire, les hommes auraient vocation à pourrir de la même manière qu'un chou trop mûr. Telle est leur façon de voir les choses. En d'autres termes, ils veulent circonscrire l'homme de Cro-Magnon aux “seules limites de notre planète”, le ravalier au rang des autres espèces biologiques qui, elles, sont dépourvues de cette substance essentielle qu'est la raison. Ils ne font aucun cas de ce paramètre-là et considèrent l'homme comme un insecte, une bestiole perdue au milieu de l'univers. Sa place serait soi-disant sur cette Terre, dans un pays, une communauté d'États, mais pas au-delà. Comment accepter une telle thèse ? Comment en arriver à pareil aveuglement ? Certes, je vous l'accorde, le corps humain peut se comparer à une bestiole, parce que la Terre elle-même est une bestiole, et pas seulement elle mais, rapporté à l'infini de l'Univers, le système solaire tout entier. Mais pas la raison ! La raison, elle, est unique. Il suffit de la cultiver pour qu'elle puisse conquérir la matière infinie. Écoutez la vérité révélée par Karamanov le Poutivlien. Toutes les espèces biologiques humaines font partie

intégrante dans l'espace et le temps de la matière et évoluent en même temps qu'elle, sans solution de continuité. Comme un seul et même tout. Les humains sont intelligents dans la mesure où la matière elle-même l'est. Mais, à l'instar de ce qui se passe dans la nature, la raison est répartie de manière inégale entre les individus, avec de grandes disparités d'efficacité. Moi, je me fais fort d'en accroître la part en chacun de vous. – Je vous demande pardon, je ne comprends pas ce que vous entendez par “répartition inégale de la raison” s'agissant de la matière, m'objecta le juge. Lorsque vous parlez des hommes, on peut être d'accord avec vous. Je me souviens de vos paroles concernant le quotient intellectuel de nos semblables. Mais... la matière ? – La Lune est-elle une partie de la matière ? lui lançai-je avec véhémence. Oui ! Il n'empêche que son impact dans le processus d'évolution de l'univers est insignifiant. Au contraire, le Soleil a un coefficient d'efficacité énorme. Or, il existe un grand nombre de corps parasites, tout aussi impressionnant que celui qui sillonne nos routes entre Moscou et Poutivl, qui se baladent librement dans l'univers. Les étoiles mortes, devenues inutiles, peuvent être comparées à certains humains dont on ne peut plus rien espérer tirer. C'est le cas du milieu de la culture pop. Ces gens-là brillent eux aussi, mais d'une lumière absurde, qui ni n'éclaire ni ne réchauffe. C'est pourquoi, Votre Honneur, il vaut mieux regarder vers l'avenir. Ce qui est absurde et, à première vue, primitif, peut se révéler un excellent matériau de construction. Si la raison des Terriens doit un jour devenir l'égale de celle de l'Univers, chacun aura le droit de se modifier soi-même. Pour l'heure, un seul individu se distingue

parmi les milliards de Terriens – *Moi*. Je suis l'unique *cosmicus*. Laissez les généticiens présider à vos destinées et d'ici quelque trente ans, vous sentirez que le monde commence à bouger. Des *Moi* de type poutivlien feront leur apparition parmi vous. Les travaux des philosophes et des visionnaires du passé seront le terreau sur lequel lèvera la nouvelle espèce biologique. Laissez-moi au moins procéder au lancement de ma première expérience. Je pourrais ouvrir à Moscou, quai Frounzé, un Centre de perfectionnement génétique des humains. Avez-vous idée du nombre d'ennemis de l'intelligence que compte Moscou ? Des gens du monde de la pop, par exemple, qui envient les intellectuels ? Vous l'ignorez ? Sachez qu'*ils* viendront tous, en cachette ou non, me demander d'augmenter le volume de *leur* raison. La file d'attente sera longue, interminable. – Sans doute, sans doute », fit le juge, en se rembrunissant soudain. Dieu sait pourquoi, il avait commencé à se servir de sa loupe comme d'un miroir. Il contempla son image, arrangea sa perruque, se frotta les yeux, se caressa le menton. « Il y a, dans votre théorie, des éléments qui contredisent l'état réel du développement de la civilisation. La religion, par exemple. Pourquoi la rejetez-vous ? Selon vous, la Bible aurait été écrite pour quelques privilégiés. Il n'en est rien. Elle a été écrite pour nous tous. – Einspruch¹ ! ne pus-je me retenir de m'écrier. Savez-vous contre quoi Luther s'est élevé ? Ce qui l'avait le plus indigné dans le culte catholique – indépendamment de tout le reste –, c'était l'interdiction faite par le Vatican de traduire la Bible en langue vernaculaire. Jusqu'au

1. « Je proteste ! » (allemand).

xvi^e siècle, la Bible n'existait qu'en latin. À part une poignée d'intellectuels et d'hommes d'église, qui était en mesure de la lire ? Un Allemand, un Français, ou un Anglais ordinaire ignorait le latin. Et savez-vous quand une interdiction analogue a été levée en Russie¹ ? Dans la seconde moitié du xix^e siècle, seulement ! Ce n'est qu'à cette époque que la première Bible en langue russe a pu voir le jour. Voilà ce que j'avais en vue dans mon plaidoyer, ce contre quoi je m'insurgeais. Tout au long de leur évolution, les Terriens ont voué un culte à toutes sortes de puissances, le soleil, la mer, les falaises, les plantes, les étoiles, Dieu ! Les œuvres de Sophocle et d'Homère datent de bien avant l'apparition du christianisme. Diriez-vous que ce sont des libelles ou des pamphlets antichrétiens ? On peut en dire autant des écrivains soviétiques. Leurs romans ne sont pas bâties sur des dogmes hostiles au christianisme. Prenez le cas de Choloikhov. Cet auteur remarquable n'en est pas moins un écrivain athée. Vous ne trouverez chez lui aucun passage sacrilège, aucun propos blasphématoire. Le christianisme, l'islam, le judaïsme, la plupart des religions sont un excellent exercice intellectuel pour la raison, pour ses fondements éthiques, en particulier. Ils sont les engrais universels de la conscience ! La raison aurait-elle pu atteindre le stade de développement qui est aujourd'hui le sien, si *vos* congénères n'avaient eu le sentiment et l'idée de Dieu ? Non, jamais. C'est la religion, et elle seule, qui a permis d'approfondir la connaissance de soi et du monde. Et bien que l'apogée du christianisme

1. La Bible était écrite en slavon, langue liturgique dérivée du vieux slave.

soit désormais derrière *vous*, beaucoup conserveront au plus profond de leur être un "christianisme anonyme" qui imprégnera pour longtemps encore les générations futures. Pour moi, la religion est une école de maturation de l'esprit, une "université" où chaque Poutivlien vient puiser de quoi nourrir son intellect. Ni plus ni moins. Puisque le Poutivlien aspire à créer une nouvelle espèce biologique où chaque individu sera doté de facultés divines, alors le *Moi* de chaque Poutivlien deviendra une religion. Si notre *Moi* ne devient pas Dieu, il n'occupera pas la place qui lui revient dans l'univers. Tel est l'immense projet dans lequel j'ai investi tous mes rêves, tout mon idéal. Êtes-vous capable de comprendre et d'approuver un tel projet ? Même s'il paraît inaccessible au plus grand nombre, cela ne doit pas nous arrêter. Comptons sur la raison pour nous guider. Quand je parle de *Moi*, il ne s'agit ni d'altruisme, ni d'égoïsme. La philosophie du Poutivlien souscrit entièrement à cette maxime de Nikolaï Fedorov selon laquelle "il faut vivre non pour soi ni pour les autres, mais avec tous et pour tous !". Voilà pourquoi, monsieur le juge, je suis si impatient de connaître votre verdict. – Réfléchissez une seconde, reprit le magistrat. L'humanité ou, du moins, une grande partie des hommes, utilise les mêmes mots, éprouve les mêmes sentiments, s'interroge sur les mêmes grandes questions philosophiques, éthiques, que celles que vous abordez. Qu'est-ce qui nous sépare, vous et nous ? demanda-t-il d'un ton quelque peu accablé. – Ce qui nous sépare ? Le fait que vous vous déchargiez complètement de vos problèmes sur Dieu. Pour la moindre anicroche, la moindre vétille – une transaction, un rendez-vous galant, un entretien

d'embauche, un match de foot, un passage devant les machines à sous du casino – , bref, pour les mille petits tracas du quotidien, *vous* Lui adressez une prière, vous implorez Son aide. À force, vous avez fini par vous perdre vous-mêmes. Si le but était d'avoir Dieu toujours présent dans vos cœurs, parfait, je n'y trouverais rien à redire. Mais *vous* voulez L'avoir dans toutes les circonstances de la vie, L'utiliser comme une sorte de baguette magique. Autrement dit, vous vous transformez en esclaves de l'esprit et du corps. Sans votre *Moi*, dont Il *vous* a fait don, *vous* êtes, aux yeux des Poutivliens, des créatures dénuées d'intérêt. Dieu *vous* a créés à son image. Il *vous* a même donné une âme ! Et cela fait des hommes des créatures à part dans l'univers. Ô, comme le Père de toute créature est las de vos prières ! Cessez donc de solliciter Son aide à tout bout de champ, devenez maîtres de votre raison ! Partez à la conquête de votre *Moi* ! Ce n'est qu'à ce prix que *vous* connaîtrez aussi votre Père. Car Lui, c'est *Moi*. Ai-je su vous convaincre qu'il était funeste de vouloir enrayer l'inéluctable cours des choses. Et ce, pour le bien des hommes eux-mêmes. – Par quoi comptez-vous commencer ? Avez-vous déjà votre petite idée ? me pressa le juge, presque dans un souffle, en jetant des regards autour de lui. – Je commencerai par éradiquer le gène de l'appétit des biens matériels. – Et ensuite ? – Dans un deuxième temps, je renforcerai l'impact du gène de la consommation spirituelle afin de faire croître rapidement *leur* raison. – Et ensuite ? – Pourquoi toutes ces questions ? Vous êtes parfaitement au courant de mon programme ! Maintenant, je souhaite connaître sans plus tarder l'arrêt de la Cour me concernant. N'ayez crainte, j'irai jusqu'au bout. – Une dernière question.

Est-il vrai que vous avez acheté l'expertise psychiatrique produite par votre avocat ? – Qu'est-ce qui vous fait croire une chose pareille ? m'enquis-je, soudain méfiant. – C'est l'époque qui veut ça. À présent, je dois me retirer pour délibérer. À mon signal, faites entrer le public. Je donnerai lecture du verdict. » Je sortis dans la cour du musée. Il faisait sombre et froid. Le carillon du Kremlin se mit à sonner. Il était trois heures du matin. Je me mis à attendre la sentence avec impatience. Ô, puisse-t-elle enfin tomber !

Moscou, mars-mai 2004.

*Ce volume a été composé par IGS-CP
et achevé d'imprimer en juillet 2006 par Bussière
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte de Hachette Littérature*

N° d'édition : 82990/01. – N° d'impression : 062484/4.
Dépôt légal : août 2006.
Imprimé en France
ISBN : 2-0123-7247-3